LIRE magazine littéraire

GRAND ENTRETIEN

Maxime Chattam

« J'ai toujours été fasciné par le mal »

DOSSIER

SPINOZA

Un hymne à la joie

« Sa pensée est un miracle ! »
Frédéric Lenoir

EXTRAITS

Françoise Sagan, Michel Houellebecq & Louis Paillard

ENQUÊTE

Les prix littéraires font-ils vendre ?

ACTUALITÉ

Annie Ernaux, Jonathan Coe, Joann Sfar, Marguerite Abouet, Salman Rushdie, Marc Dugain, Jakuta Alikavazovic, Éric-Emmanuel Schmitt...

N° 513/Novembre 2022/www.lire.fr

L 19817 - 513 - F: 7,90 € - RD

Le Département

présente

LA FÊTE du LIVRE du VAR

18, 19 & 20 NOVEMBRE 2022

La Fête du Livre du Département

Toulon / Place d'Armes - Entrée gratuite

fetedulivreduvar.fr #fdlvar

Partout, pour tous, le Var acteur culturel de votre quotidien

Direction de la Communication du Conseil départemental du Var

N° 513 - NOVEMBRE 2022
LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
MAXIME CHATTAM

38
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

42
LE DOSSIER
SPINOZA, UN ALLER SIMPLE POUR LA JOIE

56
LE PORTRAIT
MARGUERITE ABOUET

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Maxime Chattam

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Éric-Emmanuel Schmitt

42 **LE DOSSIER**
Spinoza, un aller simple pour la joie

56 **LE PORTRAIT**
Marguerite Abouet

60 **L'ENQUÊTE**
Prix littéraires, la belle affaire ?

67 **LE CAHIER CRITIQUE**
- 68 • L'événement : Salman Rushdie
- 74 • Littérature française
- 79 • Polars
- 80 • Littérature étrangère
- 85 • Fantastique
- 90 • Bande dessinée
- 91 • Jeunesse
- 92 • Classiques/Études littéraires/Poésie
- 98 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
- 70 • *Le Miroir égaré* de Françoise Sagan
- 86 • *La Carte et le Territoire* de Michel Houellebecq et Louis Paillard
- 94 • *Les Nouvelles Routes de notre servitude* de Thierry Wolton

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Valérie Bonneton

LA CHRONIQUE DE
33 **Sophie Péters** Bibliothérapie
41 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
66 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
103 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Daniel Picouly** Droit au but
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE
PHOTO : ALEXANDRE ISARD ; ILLUSTRATION : NAZARIO GRAZIAN

Ce numéro comporte un encart Fête du livre du Var destiné à une sélection d'abonnés, un encart *Sciences humaines* diffusé sur une partie de la diffusion abonnement et un encart *Lire Magazine littéraire* pour l'ensemble des abonnés.

ALEXANDRE ISARD POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE – JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE – ERICH LESSING/AKG IMAGES – STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef adjoint
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Sophie Péters, Daniel Picouly, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Jacques Braunstein, Filip Buyse, Olivier Cariguel, Jean-Pierre Cavaillé, Claire Chartier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Marylin Maeso, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Maëlle Meunier, Jean Montenot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Serge Sanchez, Juliette Savard, Audrey Sovignet, Ivan Segré, Camille Thomine, Pierre Zaoui

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Maëlle Ferry Gaillard : 01 47 00 11 77

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
N° Commission paritaire : 0625 K 85621
Dépôt légal : mois en cours
ISSN n° 2728-6762
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
45, avenue du Général-Leclerc,
60 643 Chantilly Cedex
Tél. : 0170 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Il n'est pas besoin d'être un admirateur de Charles Trenet pour clamer haut et fort : « *Y'a d'la joie !* » Et ce, parfois là où elle n'est pas toujours attendue, dans des définitions ne correspondant pas forcément à l'utilisation courante du mot. S'il est bien un philosophe qui s'est penché sur le sujet, c'est Spinoza. Nous avons donc choisi de replonger dans la pensée du Néerlandais dans le dossier principal de ce numéro, à travers le concept de joie qu'il a, entre autres questions, largement développé dans l'*Éthique.* Histoire de saisir toute la complexité de ce pan du rationalisme, dont l'acuité est plus que jamais d'actualité.
La joie, c'est aussi celle de recevoir, pour un auteur, une distinction. Qui plus est lorsqu'il s'agit de l'un des plus fameux trophées de l'automne – Goncourt, Renaudot, Femina… Mais ces lauriers sont-ils, encore aujourd'hui, synonymes de succès assuré, qu'il soit à court ou long terme ? Il convenait également d'enquêter sur l'impact de ces fameux bandeaux sur les ventes des titres primés.
En outre, la joie s'exprime dans le plaisir de se retrouver ensemble, lors de grandes manifestations où les écrivains viennent à la rencontre du public. Et, bonne nouvelle, ce dernier est au rendez-vous cet automne lors des divers salons du livre, avec force longues files pour les dédicaces et salles archi-combles lors des débats organisés. De bon augure, entre autres, pour les prochaines Foire du livre de Brive et Fête du livre du Var, qui se tiendront ce mois-ci. Preuve que si la joie est individuelle, elle peut se révéler tout aussi collective. Et partagée. ■

Miguel Bonnefoy

INVITÉE DE RENTRÉE DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Avez-vous entendu parler d'Augustin Mouchot ? Pour en savoir plus sur ce scientifique français considéré comme l'un des pionniers de l'énergie solaire, venez donc assister à une discussion (animée par Baptiste Liger) avec Miguel Bonnefoy le 28 novembre, à 18 h 30, aux Deux Magots. Son dernier roman, *L'Inventeur* (Rivages), revient en effet sur l'histoire de cet étonnant chercheur du XIXe siècle, sans doute trop en avance sur son temps. Une séance de dédicaces suivra naturellement la présentation de l'ouvrage. Nul doute que l'ami Miguel, grand amateur de l'exercice, sera rayonnant !
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

Lire Magazine littéraire en ligne
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

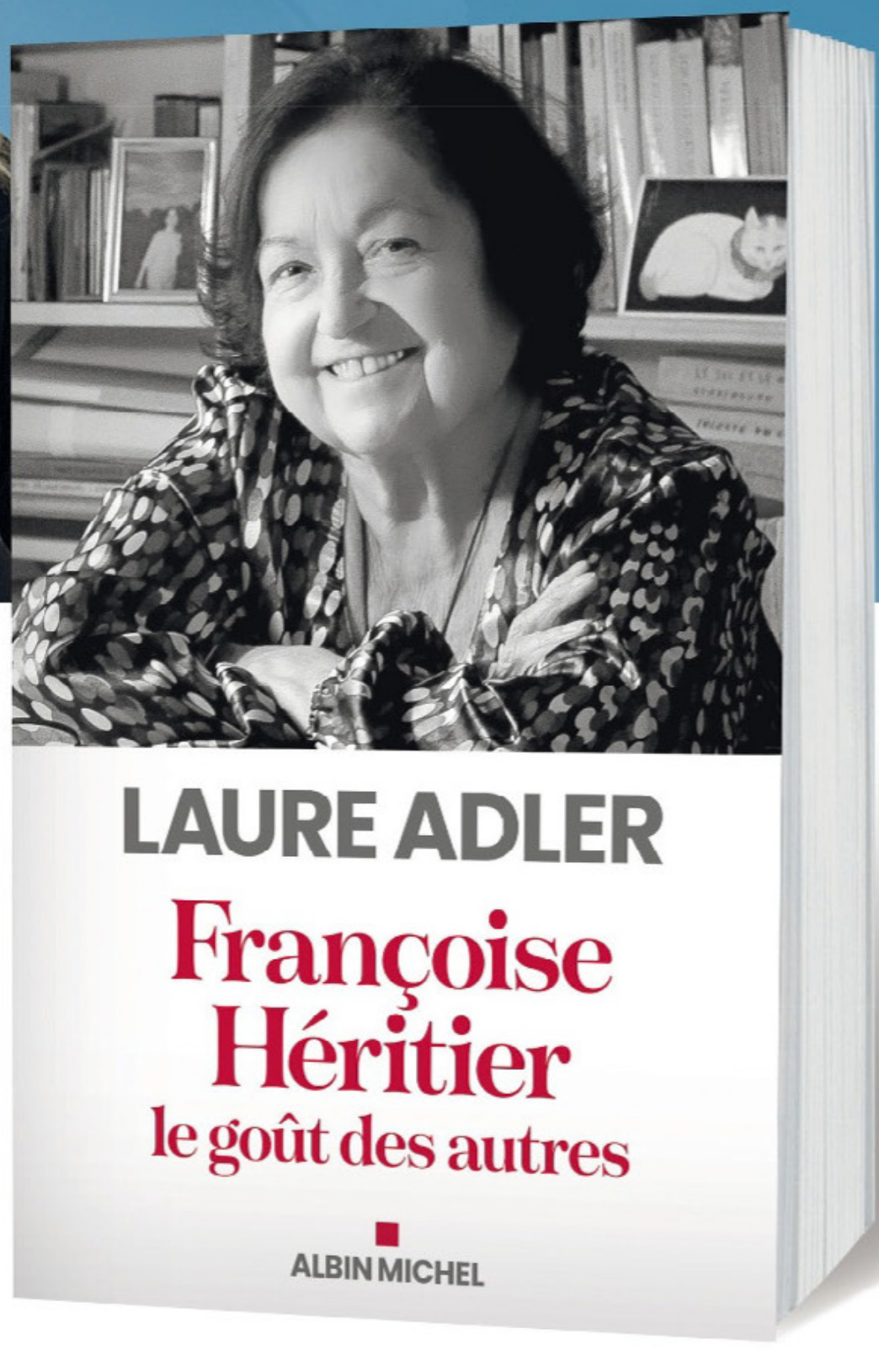
Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - AUDREY DUFER/RIVAGES

“FRANÇOISE HÉRITIER la femme de tous les combats, un combat pour toutes les femmes.“

Laure Adler



“Il faudrait offrir ce livre à tous les jeunes tant il encourage la curiosité et l’empathie, questionne les inégalités entre les femmes et les hommes et ouvre des possibles. Et fait la preuve, comme le pensait Françoise Héritier, qu’il ne faut pas séparer la sensibilité de la démarche scientifique.”

Olivia de Lamberterie, *ELLE*

ALBIN MICHEL

Photo auteure : © Radio France / Christophe Abramowitz ; photo Françoise Héritier Yannick Coupannec. Tous droits réservés 2022/Bridgeman Images

« Dans notre société cartésienne, il nous faut un monstre auquel on peut croire »

MAXIME CHATTAM

EN QUOI LA NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LE MAL POUR L'AFFRONTER NOUS MET-ELLE EN DANGER ?

S'il ne rechigne jamais à recruter des tueurs en série, si les scènes de crimes qu'il invente donnent toujours froid dans le dos, Maxime Chattam n'est pas un auteur de thrillers comme les autres, et cela se lit dès le premier chapitre de son dernier roman, *La Constance du prédateur* où une infirmière réfléchit à sa passion pour les pires spécimens criminels… Les pages suivantes révéleront un terrible cimetière collectif enfoui au fond d'une mine, une série d'enlèvements menés avec un effrayant professionnalisme, et toute la petite société policière réunie par l'affaire, avec ses rivalités, ses béguins, ses mutations, ses nouvelles technologies. Au centre, on retrouve l'héroïne récurrente de Chattam, Ludivine Vancker. Après s'être voulue forteresse imperméable au mal qu'elle a fait profession d'affronter, Ludivine a appris à identifier et à accepter ses faiblesses. Reste à savoir si cela suffira… D'autant que Chattam sait ajouter des énigmes aux énigmes – ou plutôt, il sait nous montrer une petite partie d'un vaste paysage et attendre le bon moment pour révéler le reste, morceau par morceau. Et surtout, il sait doubler son intrigue d'une réflexion sur celle-ci. Qu'est-ce qui provoque le surgissement du mal chez un être humain ? En quoi la nécessité d'étudier les manifestations du mal pour l'affronter nous met-elle en danger ? Toutes ces questions sont posées dans le fil de la narration – ce thriller reste un excellent divertissement, écrit avec ce qu'il faut d'efficacité et d'émotion – mais elles persistent dans nos têtes une fois la dernière page tournée. Ce prédateur est décidément bien constant…

Maxime Chattam est un auteur à succès – depuis son premier livre publié, *L'Âme du mal,* en 2002, il a enchaîné les best-sellers. Un auteur heureux ? Certes, sa grande et confortable maison de Lamorlaye – où il nous a gentiment reçus – témoigne de son exceptionnelle réussite. Mais à voir son bureau, sa collection de dés de jeux de rôle, ses crânes de monstres de cinéma, son étonnante documentation, son ordinateur dévolu aux jeux, on comprend qu'il poursuit des obsessions plus que des à-valoir. Il faut être hanté par bien des spectres pour écrire ce genre de livre. Maxime Chattam a accepté de nous en révéler quelques-uns. •••

ALEXANDRE ISARD/PASCO

Maxime Chattam, dans
sa maison de Lamorlaye,
en octobre 2022.

L*a Constance du prédateur* montre dès le début une infirmière, future victime, qui nourrit une passion pour les *serial killers.* Pourquoi avez-vous choisi d'interroger cette fascination dès le premier chapitre ?

Maxime Chattam. Parce qu'il s'agissait pour moi du meilleur moyen d'annoncer les thèmes du livre. Cette femme, nous pouvons tous nous identifier à elle, elle nous est familière dans sa manière de vivre, ses préoccupations. Elle est fascinée par les histoires criminelles et s'interroge sur sa capacité à y réagir si jamais elle y était confrontée. Je voulais que ce personnage pose les fondamentaux de ce que serait le roman. C'est une façon de dire au lecteur, voilà ce qui t'attend dans le reste du bouquin et si tu trouves ces dimensions-là trop dures, trop frontales, ne va pas plus loin. Sinon, bienvenue.

On connaît votre passion pour le septième art. Aviez-vous un modèle cinématographique pour cette scène d'ouverture ?

M.C. Pour cette scène-là, non. D'ailleurs, elle ne devait pas être la scène d'introduction mais le deuxième chapitre du roman. C'est en la lisant que je me suis dit que je faisais fausse route. Souvent, dans ces moments-là, je suis impitoyable : quand je relis et que je me dis que ce n'est pas bon, j'efface. J'ai gardé cette scène, mais je l'ai abordée sous un autre angle : je me suis positionné du point de vue de Madame Tout-le-Monde qui deviendra en fait une victime. Elle est comme le lecteur victime de ses pulsions, qui veut lire des histoires terribles… Eh bien, vous voilà dans une histoire terrible !

Cette scène nous plonge immédiatement dans l'horreur. Même si vous êtes un spécialiste, c'est un roman très dur…

M.C. Ma femme s'est beaucoup interrogée sur ce roman. On en a parlé, beaucoup plus que pour tous les autres. Elle me répétait sans cesse : *« Il est d'une violence, d'une dureté… tu ne voudrais pas atténuer certaines scènes ? »* Je trouve son point de vue intéressant, surtout en tant que femme. J'espérais ne pas me tromper dans mes envies d'emmener le lecteur aussi loin et elle m'a juste dit à la fin : *« En fait, je pense que c'est parce que je suis ta femme que c'est dur pour moi. Me dire que c'est toi, mon amour, qui écris des choses aussi horribles. »*

Ces premiers chapitres permettent aussi de comprendre que vos policiers n'auront pas à affronter un fou, mais un tueur en série astucieux…

M.C. La plupart des tueurs en série sont des pauvres types, même si quelques-uns ont un QI très supérieur. Ils ont une intelligence criminelle qu'ils ont développée en fonction de leurs besoins, qui est au service de leur sadisme et de leur machiavélisme. Ces types ne sont pas nécessairement malins, en revanche, quand il s'agit de repérer la bonne victime ou de ne pas se faire prendre, ils sont intelligents et redoutables. La définition actuelle des tueurs en série nous vient des États-Unis : un tueur qui a tué au minimum trois personnes qui n'ont pas de lien direct entre elles. Sauf qu'en réalité, aujourd'hui, les polices du monde sont bien formées et disposent de moyens qui leur permettent de les arrêter très vite. On peut avoir l'illusion de croire qu'il y a de moins en moins de tueurs en série mais, en réalité, on arrête des gens qui le seraient devenus si on ne les avait pas attrapés dès le premier ou deuxième crime. En regardant leur profil psychologique ou leur méthodologie, on se dit qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute sur leur véritable nature.

Le tueur en série au cœur de l'intrigue est-il un personnage de fiction que vous nourrissez de vos connaissances des divers profils psychologiques ou est-il, à l'inverse, une construction élaborée à partir de ces connaissances ?

M.C. En fait, je réfléchis à ce dont le roman va parler et à ce dont je veux parler : il y a ce que l'histoire va me commander et la manière dont je vais construire cette histoire et la nourrir pour aller dans le sens de ce que j'ai envie de raconter. Le vecteur de tout cela est le personnage criminel. Je commence à me questionner sur ce à quoi il doit ressembler, à lui créer un canevas, une enveloppe, puis je lui donne des motivations pour expliquer ce qu'il est, et à partir de là je crée son histoire pour qu'il y ait une dynamique cohérente et très humaine. Dans un roman policier, si votre tueur en série est juste un salopard qui a une enfance terrible ou qui est détraqué, ça ne marche pas. C'est pour cela qu'à la fin de la *Constance du prédateur* il y a tout un chapitre où l'on se retrouve avec le tueur, où l'on a tout l'historique de sa vie et de son enfance, et c'est à ce moment que les pièces s'emboîtent.

Dans votre jeunesse, vous aimiez bien visiter des lieux désertés. Le début du récit est marqué par une scène de crime hallucinante au fond d'une mine. L'idée de la mine s'est-elle dessinée bien avant l'écriture ?

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1976

Né dans le Val-d'Oise sous le nom de Maxime Drouot, Maxime Chattam a grandi à Herblay. Marqué à l'adolescence par divers séjours aux États-Unis, ce fils du directeur artistique d'un magazine et d'une secrétaire de direction a suivi brièvement des cours de lettres et de théâtre (il décrochera quelques petits rôles), tout en faisant ses premiers pas dans l'écriture.

2002

Un temps libraire à la Fnac (au rayon « polars »), il étudie la criminologie à l'université et publie chez Michel Lafon son premier roman, *L'Âme du mal*. L'année suivante, il reçoit le prix du roman Fantastic'Arts de Gérardmer pour *Le Cinquième Règne*. Il enchaîne alors les ouvrages, au rythme d'un à deux titres par an, traduits dans plus de quinze langues.

2012

Oscillant entre thriller psychologique, fantastique, horreur et fantasy, Maxime Chattam se lance dans la série Ludivine Vancker avec *La Conjuration primitive.* Il est aujourd'hui l'un des auteurs français contemporains les plus lus en format poche. En outre, les gazettes « people » le connaissent bien puisqu'il n'est autre que le mari de l'animatrice télé Faustine Bollaert.

L'affaire SK1, **film sur la traque du tueur en série Guy Georges, dont la musique a permis à Maxime Chattam de créer l'ambiance sonore de son livre.**

M.C. Oui. D'abord, il y a mes obsessions contre lesquelles je lutte pour éviter de me répéter : j'ai toujours été obsédé par les souterrains, les catacombes, les galeries, les égouts… Les souterrains d'une ville sont les souterrains d'une civilisation, d'un être humain ; forcément, je vais y puiser toutes les métaphores que je veux. Quand j'ai commencé à penser à la mine, j'ai cherché un décor réel. J'ai passé beaucoup de temps avec beaucoup de gens de différents services en France, des passionnés, des retraités, etc., pour choisir, finalement, une mine qui n'existe pas *[rires]*. Je me suis rendu compte que j'étais limité par la réalité pour beaucoup de choses et cela me contrariait. Je me suis inspiré de ce que m'ont raconté des anciens mineurs. Ce qui m'a marqué, c'est qu'ils donnaient le nom du puits comme si c'était une personne. À un moment, je me suis dit que le puits aurait un nom, une personnalité et qu'il fallait que j'arrive à montrer qu'il existe sans en faire trop.

La mine évoque aussi le film *Meurtres à la St-Valentin…*

M.C. Alors pour le coup, ce n'est pas volontaire. Je me suis surtout empêché de trop m'inspirer de *The Descent* de Neil Marshall. Quant à l'invention de la mine, je ne me serais jamais autorisé cela il y a longtemps. Avec *Le Signal,* où j'ai inventé complètement la ville, j'ai pu rendre hommage à tous ces maîtres de la littérature fantastique que j'ai tellement aimés. J'avais besoin de m'en débarrasser et, en même temps, j'ai tellement pris de plaisir à l'écrire que j'ai pensé que je pouvais me permettre d'avantage d'invention. C'est ma grande frustration : les gens qui lisent mes bouquins pensent que c'est très documenté alors que ma vraie force, c'est l'invention.

Selon vous, le travail de documentation est-il aliénant parce que vous vous accrochez à lui ou au contraire est-il un bon générateur de fiction et de liberté ?

M.C. Il est encore plus libérateur depuis que je me suis débarrassé de l'obligation d'en faire quelque chose ! Je ne vois pas le côté aliénant mais le côté rigoureux. J'ai un sujet et je veux me pencher dessus parce que je n'y connais pas grand-chose… Alors, je vais commencer par lire des articles, des essais, je vais rencontrer des gens dont c'est le métier et, lorsque j'ai tout cela, la vraie difficulté est de savoir ce que je vais garder ! Il y a deux grandes écoles dans l'écriture : celle du « j'ai une idée, j'ai un personnage, je commence à développer » et celle plus dictatoriale, dont je fais partie, qui est « j'ai une idée principale que je développe dans tous les sens pour voir comment je vais la traiter et cette idée n'existera que s'il y a un sous-texte intéressant qui peut venir s'y encastrer ». À partir de là, tout est au service de cette idée, les personnages sont créés sur mesure pour servir mon propos et la documentation sert à cela. C'est l'expérience qui m'a appris à être plus à l'aise. Parfois, il faut savoir être fluide : on n'est pas obligés d'expliquer en permanence, le lecteur s'en moque. À l'inverse, je me suis rendu compte que beaucoup de lecteurs avaient une appétence pour ces sujets très techniques du monde de la gendarmerie…

« Mon imaginaire intérieur est tellement riche et profond que je suis confronté au danger de me suffire à moi-même »

Et puis cette dimension permet de rester à hauteur humaine, de ne pas montrer les flics envisageant les criminels comme des monstres…

M.C. Vous prêchez un converti puisque je vais moi-même dans les prisons plusieurs fois par an depuis sept ans. Vous ne verrez pas « nettoyer au Kärcher » dans mes livres parce que c'est plus compliqué que cela : même ma femme m'a dit que je rendais le tueur hyperhumain. Je lui ai répondu que c'est ce que j'espérais, parce que même ce monstre-là, qu'on voit tout au long du roman d'après le point de vue des policiers et qu'on a envie de voir mourir, est un être humain. Je n'excuse rien, mais je comprends comment dans son enfance il s'est construit pour devenir à nos yeux un pervers destructeur. Ce n'est pas juste un monstre.

Vous donnez l'ambiance sonore et musicale dans laquelle vous avez travaillé. Vous citez notamment la musique du film *L'Affaire SK1* sur la traque, dans les années 1990, du tueur en série Guy Georges. C'est un film que les policiers adorent…

M.C. Je les comprends. C'est un film qui est très juste et très vrai. Et la musique est géniale. Il y a cette espèce de faux rythme entraînant. On n'arrive pas à décrocher.

D'ailleurs, le film montre un Guy Georges très humain, très banal.

M.C. Aujourd'hui, si tu vas le voir en prison, il dégage quelque chose de très normal et d'humain, presque rigolo. Et puis tu te dis que ce type qui est de bonne composition, d'un naturel très jovial, très souriant, très sympa, est un tueur en série qui a fait un carnage dans Paris pendant neuf mois… •••

SND

Y a-t-il un tueur qui a influencé votre manière de concevoir vos prédateurs ?

M.C. Un tueur en particulier, non ; tous probablement. Encore aujourd'hui, il n'y a pas de vraies grandes théories sur ce qui fait un tueur en série. Ce sont des types qui ont tous eu une enfance fracassée, mais 99,9 % des gamins qui ont eu une enfance fracassée ne deviennent pas des tueurs en série… Et il y en a aussi, comme Jeffrey Dahmer, qui ont une enfance normale, des parents aimants… J'ai lu beaucoup de livres et de dossiers d'enquête qui ont constitué une partie de mon vivier créatif sur ce qu'est le tueur en série. C'est encore un sujet qui m'obsède. Je suis convaincu que le tueur en série incarne le croque-mitaine des temps modernes. Dans notre société cartésienne, il nous faut un monstre auquel on peut croire, qu'on ne peut pas réfuter. Le tueur en série est concret, on ne peut pas nier son existence, et en même temps, on n'arrive pas encore à expliquer ses motivations profondes, ce qui l'a fabriqué. Moi, dans mes livres, je veux essayer de comprendre. Grâce à mes romans, je suis arrivé à une définition de ce que pouvait être le mal.

Cette question du mal vous obsède : elle fait le lien entre la quasi-totalité de vos romans…

M.C. Je vais vous confier quelque chose que je n'ai jamais raconté : quand j'étais gamin, j'étais assis sur des marches et il y avait une course d'échasses dans les rues. C'est l'un de mes premiers souvenirs. Je me souviens que j'avais une bouteille d'Orangina vide à la main et je me suis demandé : « *Qu'est-ce que j'en fais ?* » Il y avait une espèce de pulsion en moi qui me disait : « *Jette-la sur le pavé !* » Je savais que c'était mal mais, à un moment, c'était plus fort que moi, je l'ai jetée et elle a éclaté au sol. Je me suis pris le savon de ma vie. Ce souvenir me hante encore : est-ce que ce n'est pas cela, le mal ? Une pulsion qui nous traverse, une action qu'on ne doit pas faire mais à laquelle on peut aussi céder – et que se passe-t-il quand on cède à ces pulsions en étant adulte ? Je pense que nous avons tous vécu cela, d'une manière plus ou moins consciente.

> « Grâce à mes romans, je suis arrivé à une définition de ce que pouvait être le mal »

Ce mal trouve aussi son reflet dans la société. Patrick Bateman, le tueur inventé par Bret Easton Ellis, dans *American Psycho* est la conjonction de tous les désirs de l'Amérique dans les années 1990 : il est beau, il est riche, il est jeune, et cela le mène à tuer. Les tueurs en série sont-ils engendrés par l'époque ?

M.C. Aujourd'hui, avec les nouvelles technologies, des gens passent en dix ans du statut d'entrepreneurs à quasiment celui d'hommes les plus puissants du monde. Ces types ont explosé parce qu'ils ont eu la bonne idée, mais aussi parce que ce sont des psychopathes obnubilés par ce qu'ils veulent obtenir ou faire et que cela les rend géniaux ou pertinents. Ainsi, l'équivalent de la puissance économique d'une nation entière peut se retrouver dans les mains d'un individu qui est potentiellement complètement déréglé dans sa tête. Dans *Un(e) secte,* je raconte l'histoire d'un homme qui est le patron d'un empire et qui met son pouvoir au service de sa folie.

À travers le personnage de Ludivine, avez-vous tenté de rendre hommage à Thomas Harris, l'auteur du *Silence des agneaux* ?

M.C. Tout à fait ! Sauf que cela a été un vrai problème : pendant toute la préparation du roman, je n'ai pas cessé de me dire que je ne pouvais pas aller dans cette direction car je ne voulais pas marcher dans les pas du *Silence des agneaux.* Personne ne peut le faire, à moins d'être un génie et je n'ai pas cette prétention. Je pensais que mon roman allait trop souffrir de la comparaison et j'ai tourné autour du pot pendant cinq mois. Je me suis dit qu'il fallait assumer la référence. J'ai relu *Le Silence des agneaux* et, même si je préfère *Dragon rouge,* il incarne parfaitement ce qu'était un chef-d'œuvre du thriller des années 1980. Je me suis permis d'y aller en assumant le clin d'œil, parce que mon roman ne raconterait pas la même histoire. La grosse différence est que Thomas Harris est dans l'évocation permanente : il ne décrit jamais quelque chose d'horrible, c'est dénué d'émotion alors que, chez moi, c'est le contraire, j'écris sur l'humain et la violence sous toutes ses formes. Il y a deux écrivains parmi les auteurs de thrillers qui ont été des révélations cruciales : Thomas Harris et Jean-Christophe Grangé. Grangé a réussi le mélange parfait entre ce qui fait la spécificité de la littérature française et le modèle technique du thriller américain. Il a ouvert la porte, même si Serge Brussolo l'a fait en premier.

Ludivine, votre héroïne, s'est d'abord vue comme une sorte de forteresse humaine imperméable au mal, avant d'admettre que, lorsqu'on se confronte à l'abîme, mieux vaut reconnaître ses failles. N'est-elle pas le reflet de votre propre cheminement ?

M.C. Oui clairement. Les raisons pour lesquelles j'ai commencé à être intéressé par des histoires comme celles-ci sont liées à ma vie, à ce que je suis. Inconsciemment, j'avais besoin de nourrir mes curiosités en écrivant sur des sujets très noirs, car cela me permettait de me confronter à des choses très sombres en moi. Adolescent, je n'étais pas un grand fan de l'humanité… Un jour, à 15 ans, dans une nouvelle, j'ai écrit : « *La vie n'est qu'un flash de conscience dans l'éternité.* » J'ai replacé cette phrase dans beaucoup de mes livres : elle était le pivot de ce que je pensais.Et me parlait beaucoup plus que la religion : j'ai grandi en me disant qu'il n'y avait rien avant et qu'il n'y aura rien après. Heureusement, j'ai des parents qui m'ont inculqué des valeurs fortes. Mais il y avait cette interrogation sur l'humanité : mérite-t-elle tout cela ? S'il n'y a pas de dieu, de diable, qu'est-ce que le mal ? Comment l'expliquer ? Je me suis mis à écrire pour nourrir ces interrogations-là, et à mettre en scène les pires salopards du monde. Le genre du thriller m'obligeait à faire en sorte que mon débat avec moi-même soit orienté vers la réalité. À ce moment-là, je me suis rendu compte que je m'étais un peu blindé parce que je ne trouvais pas de réponse rassurante. Les dix premières années de ma vie d'auteur, je ne faisais qu'écrire, sept jours sur sept. J'ai pris 30 kilos et je n'en avais rien à faire, ce qui comptait, c'était l'écriture.

Et puis vous vous êtes marié…

M.C. Ma femme m'a permis de m'ouvrir mais j'ai en moi cette fibre très solitaire. J'ai un imaginaire intérieur tellement riche et profond que je suis confronté au danger de me suffire à moi-même. Je serais capable de

vivre enfermé avec des livres pendant trois ans. Je vivrais très bien. Ma femme m'aide à rester dans l'humanité. Ludivine représente ce parcours-là : se blinder pour se protéger puis se rendre compte que cette armure nous rend plus vulnérable puisqu'elle nous éloigne du monde. S'ouvrir, c'est se rendre plus humain. C'est aussi le meilleur moyen de profiter de la vie.

Vous êtes traduit dans de nombreux pays. Vos livres sont-ils accueillis différemment d'un pays à l'autre ? Le mal est-il universel ?

M.C. Les livres sont perçus différemment : certaines scènes paraîtront marquantes dans certaines cultures parce qu'elles illustrent de vraies angoisses culturelles. Autour de la question du mal, en revanche, il y a une sorte d'universalité. Dans mes romans, j'interroge notre capacité à faire le mal : c'est une question qui se pose à tout le monde, peu importe sa culture. La définition que j'ai trouvée au fil de mes livres fonctionne avec tout : le mal est le hiatus qui existe entre ce que l'homme croit être, son modèle civilisationnel, et ce qu'il est fondamentalement, biologiquement. Pourquoi les États-Unis sont-ils le pays qui compte le plus de tueurs en série par habitant ? Pas de hasard : c'est le pays qui consomme le plus grand nombre de contenus pornographiques tout en étant extrêmement puritain ; et c'est le pays qui met le plus en valeur le culte du corps alors que la malbouffe et l'obésité y font des ravages. Il illustre parfaitement le tiraillement entre les exigences de la société et l'instinct biologique. Si l'on n'a pas cette élasticité mentale qui permet de s'adapter, on explose en vol et cela donne des tueries de masse et des tueurs en série. Pour moi, le mal est là.

Les Coréens fournissent un contenu cinématographique particulièrement riche en tueurs en série. Vous intéressez-vous à cette culture ?

M.C. Je regarde le cinéma asiatique avec curiosité mais rarement avec émotion – je suis tellement éloigné culturellement. L'un des plus grands films de tueurs en série pour moi, c'est *Memories of Murder [de Bong Joon-ho, le réalisateur de* Parasite*, Palme d'or en 2019].* Tout est là. Les Coréens ont cette capacité d'être, dans le même film, hyperpotaches, très sérieux et très trash.

Est-ce qu'être vulnérable face au mal n'a pas un avantage : vous vous gardez de donner dans la surenchère et la complaisance sanglante. De faire de la boucherie, en somme ?

M.C. J'ai entendu des gens dire que je faisais du gore et cela m'a rendu dingue. À chaque fois que j'écris une scène, je me demande jusqu'où je dois aller, non jusqu'où je peux aller. Je n'ai pas de limite en écriture, mais je n'ai pas envie d'infliger cela au lecteur. En revanche, si je suis convaincu que quelque chose, même terrible, va me permettre d'être plus compréhensible et d'illustrer ce que je veux dire alors je ne me prive pas.

Comment vous est venu le titre ?

M.C. Je peux vous confier quelque chose que je ne suis pas censé dire ? Je n'aime pas trop le titre *[rires]* ! C'est une série, même si on peut le lire sans avoir lu les précédents, *La Conjuration primitive, La Patience du diable* et *L'Appel du néant.* Avec ces titres, on est à la limite de la série B. C'est ce que je voulais sauf pour ce roman où je souhaitais un titre plus sérieux. Mais il fallait garder une cohésion générale, j'ai donc choisi *La Constance du prédateur.*

Vous êtes un amoureux du jeu. Votre manière de jouer a-t-elle une influence sur votre manière de concevoir une histoire et de la raconter ?

M.C. Je suis un *gamer* à plusieurs niveaux : je joue aux jeux vidéo, aux jeux de plateau et je suis fou de jeux de rôle. Le jeu de rôle m'a énormément influencé : vous êtes maître du jeu, vous devez raconter le point de départ d'une histoire et, face à vous, un certain nombre d'individus incarnent les personnages, qui vont rebondir sur votre narration et en chambouler la structure. Pour un romancier comme moi, obsédé par la structuration préécriture, c'est génial ! Cela me rappelle que l'être humain ne réagit pas comme on s'y attend. Le maître du jeu doit sans cesse trouver le moyen de rendre son histoire crédible et palpitante. Je ne serais pas romancier si je n'avais pas eu l'expérience du jeu de rôle lorsque j'étais gamin. C'est ma plus grande école. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger et Alexis Brocas
Photos : Alexandre Isard pour *Lire Magazine littéraire*

★★★★☆
LA CONSTANCE DU PRÉDATEUR
MAXIME CHATTAM
448 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

Abonnez-vous à LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
LA CONSTANCE DU PRÉDATEUR

Le nouveau roman de
MAXIME CHATTAM

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

1 AN 49€ SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***La constance du prédateur*** pour 49€ seulement au lieu de ~~101,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/01/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

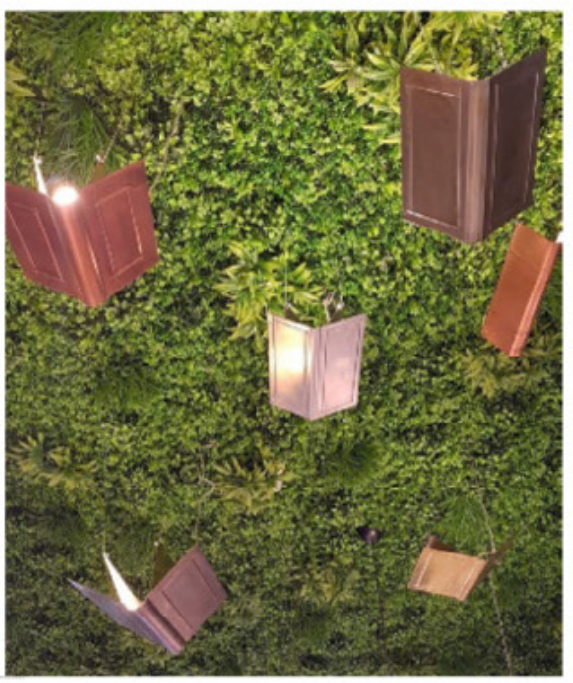
OMLML513

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14

ANNIE ERNAUX, JOYEUX NOBEL !



22

SACRÉE LIBRAIRIE **CHARLEMAGNE**

24

CLOVIS CORNILLAC : « PIERRE LEMAITRE N'EST JAMAIS ÉLITISTE »

32

QUELQUES MOTS D'AMOUR DE **JULIE NEVEUX**

CAMILLE MILLERAND - 2020 GAUMONT/LA COMPANY/UMEDIAFRANCE 2 CINÉMA - LIBRAIRIE CHARLEMAGNE

Annie Ernaux lors de la conférence de presse, après l'annonce de son prix Nobel de littérature, le 6 octobre 2022.

JULIEN DE ROSA/AFP

Un Nobel cher à notre cœur

L'œuvre à la fois intime et collective de l'écrivaine française Annie Ernaux a été récompensée par l'Académie royale de Suède.

Son nom figurait parmi les favoris des sites de paris en ligne. Après avoir consacré coup sur coup des écrivains peu traduits et peu connus (la poétesse américaine Louise Glück et l'écrivain britannique d'origine tanzanienne Abdulrazak Gurnah), l'Académie suédoise allait-elle récompenser un auteur renommé ? Tout portait à le croire, selon la presse suédoise qui misait notamment sur l'Américaine Joyce Carol Oates, la Canadienne Magaret Atwood ou les Françaises Maryse Condé et Annie Ernaux. En effet, seulement seize femmes avaient obtenu le Nobel de littérature depuis sa création en 1901. Et c'est finalement l'autrice des *Années* qui a remporté la distinction dotée de 8 millions de couronnes (740 000 euros). Annie Ernaux est le seizième écrivain français distingué par le Nobel, après Patrick Modiano en 2014 et J.M.G. Le Clézio en 2008.

L'Académie couronne l'écrivaine née en 1940 pour « *le courage et l'acuité clinique avec laquelle elle dévoile les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle* ». Son œuvre est publiée en majeure partie, et depuis son commencement en 1974, chez Gallimard. De son premier roman, *Les Armoires vides,* jusqu'à son dernier texte paru, *Le Jeune Homme*, en passant par *La Place*, *L'Événement, La Femme gelée* et *Les Années* (son chef-d'œuvre dans lequel elle passe du « je » au « on » puis au « nous »), Annie Ernaux a tenté d'éclairer en quoi son itinéraire personnel s'inscrit dans une expérience commune aux filles et aux femmes de sa génération, aux gens de son milieu, à ses contemporains. Au moyen d'une écriture que les mauvaises langues disent plate, quand elle est d'une précision chirurgicale et d'une profondeur sidérante.

ÉCLAIRER LE MYSTÈRE DE LA VIE, ENCORE ET TOUJOURS

Née en Normandie dans un milieu populaire (ses parents tenaient un café-épicerie à Yvetot), Annie Ernaux se vit en transfuge de classe quand elle décroche l'agrégation de lettres modernes et devient professeure en région parisienne. Ses livres sondent la condition féminine à travers le récit d'un avortement, d'un mariage, d'une existence en banlieue rythmée par le RER, d'une séparation, de la maternité ou d'une liaison avec un homme plus jeune. Sujets du

quotidien et sujets plus nobles tels la mémoire, l'engagement politique à gauche, l'oubli sont toujours traités sur le même plan comme autant de signes capables d'éclairer ce mystère qui n'a jamais cessé de l'occuper : la vie. « *Écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous, mais que l'on éprouve de façon individuelle : le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. Je n'ai pas cherché à écrire, à faire œuvre de ma vie : je me suis servie d'elle, des événements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une matière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible* », disait-elle dans le volume « Quarto » de son œuvre, paru en 2011 chez Gallimard.

Cette année, le film *Les Années super-8*, qu'elle a réalisé avec son fils à partir des bobines familiales, montrait sa capacité à élucider les images, à regarder l'existence avec une lucidité bouleversante, à vouloir sauver les impressions de la disparition. Apprenant la nouvelle de son Nobel, Annie Ernaux s'est dite honorée de cette récompense qui l'oblige à « *témoigner* […] *d'une forme de justesse, de justice, par rapport au monde* ». Ce qu'elle a toujours fait et va continuer à faire, à présent couronnée de ce prestigieux prix tant mérité. ■

Gladys Marivat

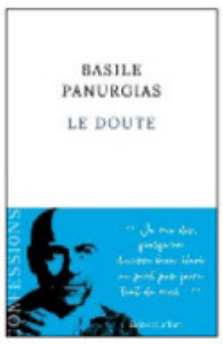
LE WEINSTEIN DE L'ACADÉMIE

Basile Panurgias, qui a bien connu celui par qui le scandale arriva, raconte les dessous de l'affaire de mœurs qui ébranla le Nobel en 2017.

PATRICE NORMAND/ROBERT LAFFONT

Le Nobel de littérature, c'est aussi ça : l'histoire d'un mythomane harceleur, entre Christophe Rocancourt et PPDA. On parle ici de Jean-Claude Arnault, l'homme qui a fait vaciller la prestigieuse distinction. Cet arriviste marseillais – devenu le mari d'une jurée de l'Académie suédoise – avait ainsi été rattrapé en 2017 par des affaires de mœurs : dix-huit femmes avaient porté plainte contre lui pour agression sexuelle. Le Nobel, éclaboussé, avait suspendu son édition 2018. Le dandy cosmopolite Basile Panurgias a connu Arnault bien avant que le scandale n'éclate. Dans un livre intitulé *Le Doute,* qui mêle le récit et l'essai, il décortique l'affaire, analyse la psychologie de son ami et réfléchit à des travers masculins longtemps passés sous silence. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



LE DOUTE
BASILE PANURGIAS
208 P., ROBERT LAFFONT, 20,50 €

HISTOIRE DE LIRE
SALON DU LIVRE D'HISTOIRE DE VERSAILLES

SAMEDI 19 & DIMANCHE 20 NOVEMBRE 2022

ANIMATIONS • DÉBATS • BD • JEUNESSE
14H-18H30 • ENTRÉE LIBRE
HÔTEL DE VILLE • HÔTEL DU DÉPARTEMENT
PRÉFECTURE DES YVELINES • HÔTEL DU BARRY (CCI)

L'empereur Qianlong en armure cérémonielle et à cheval - 1758 © Giuseppe Castiglione - Réalisation : Direction de la communication, Ville de Versailles

« Nous connaissons très peu le point de vue de "ceux d'en bas" »

À la fois enquête familiale et livre politique, le récit de Danièle Sallenave, *Rue de la justice,* nous parle des attentes des Français vis-à-vis de la République, et d'une confiance qui semble aujourd'hui rompue.

Dans ce récit, vous partez à la découverte de votre arrière-grand-mère, laveuse sur un bateau-lavoir sous la IIIe République. Vouliez-vous revenir aux sources du rêve républicain ?

Danièle Sallenave. Oui. Laurence, mon aïeule, qui a donné naissance à deux générations d'instituteurs – sa fille et son petit-fils, mon père –, avait confiance dans ce qu'apportait la République : justice, égalité, instruction, progrès – mais le progrès dans sa traduction très concrète à savoir l'accès à l'eau courante, les chemins de fer. Pourquoi, sinon, aurait-elle conservé toute sa vie une gravure des obsèques nationales de Victor Hugo sur sa cheminée ? Elle qui vivait en Anjou, une province très catholique, marquée par la guerre de Vendée, et qui fut durant tout le XIXe siècle un laboratoire de la contre-révolution ?

Avez-vous trouvé la réponse ?

D.S. Les siens et elle-même avaient pris au mot « *la splendide promesse faite au tiers état* » par la République, belle formule du poète russe Mandelstam : offrir aux plus humbles une vie meilleure et une véritable reconnaissance, avant même l'idée d'une quelconque ascension sociale. Le peuple, sa soif de légitimité et de dignité reçoivent leur traduction sur la scène sociale, notamment à travers l'instruction publique, accessible à tous. Cette promesse a été trahie.

« Sa » IIIe République était pourtant conservatrice…

D.S. La République va s'appuyer sur les ruraux contre les ouvriers des villes, comptant sur leur méfiance envers les « partageux », nourrie par le souvenir de la Commune. Mais dans le même temps, elle suscitait chez eux un fort désir d'égalité et de justice. Auquel elle a incomplètement répondu.

Pour qualifier le petit peuple auquel votre arrière-grand-mère appartenait, vous utilisez le très beau terme d'« impropriétaires ». D'où vient-il ?

D.S. Je l'emprunte à Gracchus Babeuf, un journaliste ami de Marat, pour qui l'inscription du « droit à la propriété » en 1789 dans la Déclaration des droits de l'homme était une trahison de l'esprit de la Révolution. La propriété, source principale d'inégalité : on le redécouvre aujourd'hui.

> « Aujourd'hui, la confiance est rompue : l'école renforce les inégalités au lieu de les corriger »

Des « impropriétaires » dont, deux siècles et demi plus tard, les Gilets jaunes vous semblent les héritiers…

D.S. Oui, au-delà de quelques dérapages, les Gilets jaunes lançaient un appel à la justice. En écoutant leurs interventions vigoureuses et claires face à des commentateurs gênés et des politiques condescendants, je me suis rendu compte que nous connaissions très peu le point de vue de « ceux d'en bas ». Ces Gilets jaunes ne réclamaient pas une piscine à débordement

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

ou un emploi à 7000 euros ! Ils voulaient exister, et sentir se desserrer l'étau de la nécessité. C'est ce qu'attendait mon arrière-grand-mère de la République. Mais aujourd'hui, la confiance est rompue : l'école renforce les inégalités au lieu de les corriger, les Français modestes ont la conviction que leurs enfants vivront moins bien qu'eux et ils ne croient plus au progrès.

Est-ce la raison pour laquelle, selon vous, le terme de « République » ne leur parle plus, malgré son invocation constante dans le débat public ?

D.S. Je crois que la mutation de l'école primaire a joué un grand rôle. C'est sur ses bancs que s'établissait le lien principiel entre le peuple et la République. Quand, dans les années 1960, l'enseignement obligatoire s'est prolongé avec le collège unique, le système éducatif n'a pas répondu à ce qu'exigeait l'arrivée de nouvelles populations dans le secondaire. Aux enjeux républicains de la démocratisation.

Votre livre interroge aussi beaucoup la gauche. Comment expliquez-vous qu'elle se soit à ce point coupée des plus modestes ?

D.S. La gauche n'a jamais surmonté la fin des grands récits, lorsqu'il est devenu évident, dans les années 1970, que la grande espérance d'émancipation née à l'Est avait sombré dans des utopies sanglantes. Et elle n'a pas su résister aux effets délétères du néolibéralisme économique, notamment sur le service public. Face au mouvement des Gilets jaunes, beaucoup de mes amis de gauche ont été dans une incompréhension totale, j'en donne des exemples dans *Jojo le Gilet jaune*. Voilà pourquoi j'ai mis tant de cœur à reconstituer dans mon dernier livre la figure de mon arrière-grand-mère, forte figure populaire, comme la Ragotte de Jules Renard ou la servante Emerence, dans le magnifique roman de la Hongroise Magda Szabó, *La Porte*.

Le « peuple » est aujourd'hui constamment convoqué par les populistes de gauche comme de droite. Qu'en pensez-vous ?

D.S. Le terme de « populisme » sert à disqualifier tout mouvement qui proteste contre l'absence du peuple dans la vie publique. Or cette protestation me paraît tout à fait fondée. C'est pour cela que je ne mets pas sur le même plan le populisme de gauche de Jean-Luc Mélenchon et le populisme de droite de Marine Le Pen. Le premier ne s'associe jamais à une remise en cause de l'idée républicaine, alors que la seconde flirte en permanence avec cette tentation. Un vrai populisme de gauche pourrait permettre, à mon sens, de fonder la République sociale que j'appelle de mes vœux. ■

Propos recueillis par Claire Chartier

RUE DE LA JUSTICE
DANIÈLE SALLENAVE
368 P., GALLIMARD, 22 €

Tintin au pays des ronds-points

Coauteur de *La France sous nos yeux*, Jean-Laurent Cassely trace de livre en livre un sillon singulier entre reportage, sociologie et pop culture. Portrait, à l'occasion de la réédition de *La Révolte des premiers de la classe*.

Désigné livre de l'année 2021 par la rédaction de *Lire Magazine littéraire*, *La France sous nos yeux*[1], qu'il a coécrit avec le sondeur Jérôme Fourquet, était un portrait saisissant de notre pays, de ses zones déshéritées, de ses plateformes logistiques, de ces parcs à thème, mais aussi de ses régions « *instagramables* » et donc désirables. « *Nous ne voulions pas parler de la France périurbaine depuis les métropoles. Nous voulions également regarder les ronds-points depuis les ronds-points. Voire les métropoles, depuis les ronds-points.* »

Un double décentrement qu'il explique, confortablement installé dans une brasserie du 9e arrondissement : « *Beaucoup de jeunes journalistes et intellectuels parisiens n'ont pas leur permis de conduire. On a vu, au moment des Gilets jaunes, qu'ils ne peuvent matériellement pas aller sur certains terrains.* » Jean-Laurent Cassely sillonne ainsi la France, prend des photos, des notes, et quand il ne peut pas, comme pendant le confinement, il utilise Google Maps : « *Je zoome sur les lotissements par exemple.* »

En 2017, il avait publié *La Révolte des premiers de la classe,* dans lequel il s'intéressait à ces diplômés d'écoles prestigieuses qui choisissent de devenir fromagers ou microbrasseurs. Il en propose aujourd'hui une nouvelle édition, qui prend en compte les conséquences de la pandémie et de la crise climatique, notamment la tendance de ces néoartisans à quitter les quartiers gentrifiés des grandes villes pour migrer vers la campagne. « *À la sortie de ce livre, je me demandais si je n'avais pas bossé deux ans sur un long article de magazine féminin concernant les habitants du 11e arrondissement.* » Mais, depuis, le phénomène qu'il décrit ne s'est pas tassé, bien au contraire : « *Dans les métropoles, la nouvelle génération est un peu bloquée sur le plan immobilier, social, culturel… donc ils ont envie d'investir la campagne.* » Cette quête de sens s'accompagne désormais d'une volonté de ne plus participer à la destruction de la planète. « *Tu tires un fil, toute la société arrive avec. Et puis cela m'intéressait parce que j'avais moi aussi connu les "bullshit jobs en open space" dont parlait l'anthropologue David Graeber…* »

Habitué aux anglicismes, Jean-Laurent Cassely est venu au journalisme relativement tard, vers 30 ans, après une première carrière dans des agences de communication. Il a écrit, d'abord pour *Slate* puis pour *L'Express* ou *Le Monde*, des articles où l'on rencontre déjà ce qui fait la qualité de ses essais. Une capacité à croiser des sources très diverses : les statistiques et les articles de presse, la sociologie académique et la culture télé. « *J'aime bien partir d'un objet : les boulangeries sur les ronds-points, le kebab, la Dacia, Stéphane Plaza et découvrir les questions latentes qu'ils posent.* »

LE SAVANT ET LE POPULAIRE

Fils de parents entrepreneurs, il a grandi à Cassis et fait des études de sociologie, dont une année à l'université MacGill de Montréal. « *Là-bas, en 2000, il y avait déjà des* gender studies *et de la pop culture dans tous les cours. Le* highbrow *et le* lowbrow, *le savant et le populaire, pouvaient se mêler pour déboucher sur une approche originale des sujets sociétaux.* » D'où son envie de pratiquer « *un journalisme littéraire à l'américaine, sourcé, de terrain, mais qui laisse une place à l'analyse, s'appuie sur des lectures* ». Rêvant même de ne plus donner de chiffres dans ces textes. « *On peut produire toutes les statistiques que l'on veut, ce dont se souviendront les gens, c'est de l'anecdote qui les illustre.* » ■

Jacques Braunstein

1. Désormais disponible au format poche (Points).

LA RÉVOLTE DES PREMIERS DE LA CLASSE. CHANGER SA VIE, LA DERNIÈRE UTOPIE
JEAN-LAURENT CASSELY
NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE, 208 P., ARKHÊ, 17,90 €

HERVÉ GRAZZINI/ARKHÉ ÉDITIONS

Décrochez
le téléphone
du vent, écoutez
le Prix Audiolib.

audiolib
écoutez, c'est un livre !

CE LIVRE AUDIO EST DISPONIBLE
EN LIBRAIRIE ET SUR WWW.AUDIOLIB.FR

ÉCOUTEZ
UN EXTRAIT

La fabrique du populaire

Les universitaires Loïc Artiaga et Matthieu Letourneux offrent un éclairage inédit sur les années 1945-1990, période clé de la littérature pop à la française, notamment grâce aux maisons Fleuve Noir et Presses de la Cité.

Quand on pense pop culture, on pense trop peu aux livres. Pourtant, de grands noms de la littérature contemporaine en sont des artistes ou des héritiers : Stephen King, Philip K. Dick, Elmore Leonard ou Charles Bukowski aux États-Unis, ou encore *Les Enfants du rock* et de *Métal hurlant* en France – de Philippe Djian à Virginie Despentes en passant par Dantec, Ravalec ou Houellebecq. Pour ce qui est du fond, ces plumes-là sont pour majeure partie issues des littératures dites de genre : science-fiction, polar, western. Pour ce qui est de la forme, ces genres ont bénéficié d'une (r)évolution : le format poche, grâce auquel le livre cessa d'être une culture de classe pour devenir une culture de masse. L'ADN même de la pop culture.

Façade des éditions du Fleuve Noir, dans les années 1950.

L'étude de Loïc Artiaga et Matthieu Letourneux, *Aux origines de la pop culture. Le Fleuve Noir et les Presses de la Cité au cœur du transmédia à la française* est consacrée aux éditeurs et écrivains qui ont « *transformé les structures médiatiques du second XX^e siècle, contribuant de façon décisive à forger un nouvel imaginaire populaire* », comme l'écrivent les auteurs dans leur introduction. Les écrivains en question sont Frédéric Dard, Gérard de Villiers ou G.J. Arnaud… et bien d'autres ! Qui se souvient que Jean Bruce est le père d'OSS 117, ou que Gaston Vandenpanhuyse et Jean Libert écrivaient sous pseudo commun (Paul Kenny) une série de romans d'espionnage : la série *Coplan*, dont les romans (quatre par an) se vendaient jusqu'à 170 000 exemplaires ?

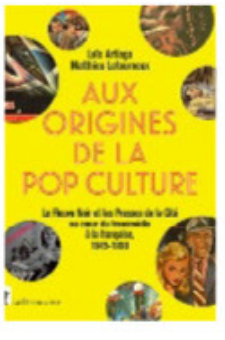
C'étaient les années 1945-1970, celles du boom des romans à gros tirages et à succès. « *Il y a un chaînon manquant* […] : *la période allant de 1945 à nos jours. On sait ce qu'est le roman-feuilleton, on sait ce qu'est la pop culture contemporaine, mais ce moment où l'on glisse de l'une vers l'autre a finalement été peu étudié. C'est pourtant le cœur vivant de notre culture du XX^e siècle* », plaide Letourneux lorsqu'on lui demande la raison d'être de l'ouvrage.

ÉCRITURE À LA CHAÎNE

Avec force pédagogie et une impressionnante plongée dans les archives, le livre dévoile les stratégies industrielles des éditeurs, qui bientôt allaient se regrouper. Il montre les coulisses : le système de commandes et d'écriture à la chaîne, et la manière dont ces histoires populaires ont essaimé au cinéma, à la télévision et à la radio. Une culture « transmédia » qui, selon les auteurs, se retrouvait avant tout chez les deux grands leaders : les Presses de la Cité et Fleuve Noir. En resserrant ainsi l'angle de recherche, notre duo était certain d'illustrer ses propos par les meilleurs exemples : Georges Simenon, Gérard « SAS » de Villiers, OSS 117, G.J. Arnaud, Frédéric Dard, les collections « Brigade mondaine », « Spécial Police » ou « Espionnage » du Fleuve Noir. « *On a fait un peu comme pour une superproduction Marvel,* sourit Loïc Artiaga, *où il n'y a pas un seul superhéros, mais où tous sont là. Ici, on a tous ces auteurs, vus comme un peu ringards, avec aussi tous ceux qui les ringardiseraient dans les années 1970.* » Loin de n'être qu'admiratifs, les auteurs analysent les trous dans la raquette du système économique, mais aussi les relations de ces auteurs avec le pouvoir politique.

C'est le portrait d'une époque qui n'est pas sans points communs avec nos préoccupations du XXI^e siècle. Une histoire d'écrivains, de lecteurs, de faiseurs et de héros. ■

Hubert Artus



AUX ORIGINES DE LA POP CULTURE. LE FLEUVE NOIR ET LES PRESSES DE LA CITÉ AU CŒUR DU TRANSMÉDIA À LA FRANÇAISE, 1945-1990
LOÏC ARTIAGA, MATTHIEU LETOURNEUX
192 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 NOVEMBRE.

COLLECTION M. F DAYOT – FLEUVE NOIR – COLLECTION INTERNATIONALE CRIME

• MAUVAIS ESPRIT

Le club de l'irrévérence

La collection « Borderline » du Cherche-Midi choisit de mettre en avant des romans incorrects, signés entre autres Olivier Maulin et Patrice Jean. Deux auteurs connus pour leur sens du poil à gratter.

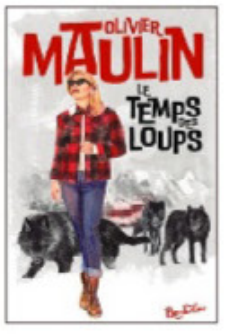
Olivier Maulin.

Patrice Jean.

Dans notre époque où la moindre blague un peu limite peut vous conduire à la mort sociale, les éditions du Cherche-Midi ont eu l'idée loufoque de créer « Borderline », une collection garantie sans pudibonderie ni *sensitivity readers,* ces chasseurs de dérapages qui passent les manuscrits au peigne fin pour y neutraliser les passages problématiques. *« Nos livres se ficheront de froisser qui que ce soit »,* assure l'éditeur, qui prévoit d'offrir l'hospitalité à toutes sortes de romans de genre, d'hommages au pulp et de curiosités malpolies.

Après une fournée inaugurale au printemps, « Borderline » publie cet automne deux vieilles connaissances de la présente rubrique, Olivier Maulin et Patrice Jean. Le premier nous propose, avec *Le Temps des loups,* une comédie rustique, exubérante et grinçante à sa manière, où trois frères un peu benêts se mettent en tête de kidnapper une vedette américaine au salon du livre d'Épinal.

Quant au second, il raconte, dans *Louis le Magnifique,* l'itinéraire d'un certain Louis Gilet, ex-batteur d'un groupe de hard-rock, devenu coiffeur pour dames et poète libertaire engagé. Bien que différents dans leurs thèmes, ces deux romans ont en commun de se moquer gaiement du milieu littéraire et de la littérature engagée – façon intello de gauche chez Maulin, poète antifa chez Jean. Inutile de préciser que l'humour audiardien à la Jean/Maulin ne fera pas rire tout le monde. Ça tombe bien, c'est le but recherché. ■ **Bernard Quiriny**



LE TEMPS DES LOUPS
OLIVIER MAULIN
340 P., LE CHERCHE-MIDI/BORDERLINE, 15 €

LOUIS LE MAGNIFIQUE
PATRICE JEAN
200 P., LE CHERCHE-MIDI/BORDERLINE, 15 €

• MAUVAIS GOÛT

Lecture à vide

Après avoir fait un tabac sur Wattpad, la saga *Captive* est le succès surprise de la rentrée. Notre collaborateur, amateur de plaisirs coupables, a-t-il toutefois apprécié l'écriture de Sarah Rivens ?

Parfois le vide apaise. Après des journées de vacarme, des semaines harassantes, un trop-plein de tout, on aspire au rien. Mais lorsque ce rien est élevé au rang de style, lorsque le vide se veut propos, thème, récit, intrigue, roman, narration, on atteint une autre galaxie. Cet appel du vide, voilà ce qui sourd, rampe, rôde puis finit par exploser lorsqu'on se lance dans la lecture de *Captive* de Sarah Rivens – connue aussi sous le sobriquet de « theblurredgirl ». Il paraît même sidérant de pouvoir tresser avec tant d'application, d'ardeur confinant à la névrose (ou à la psychose) un tel chapelet de vacuité. Ce que raconte ce roman ? Ce qui s'y passe ? Ce que l'on en ressent ? Rien. Et pourtant, il y a une histoire (une jeune femme est la captive et l'objet sexuel d'une sorte de mafieux pervers, début d'une saga de *dark romance* – excusez l'anglicisme – qui se voudrait flamboyante), mais tout cela est si lisse, à ce point dénué d'aspérité, qu'il semble au lecteur lire un acte notarié dicté sur un téléphone portable. Une telle absence de style, de forme, de recherche laisse pantois. *Captive* participe de cette littérature qui fait du constat d'évidence et se contente de décrire le décor, les gestes, les mouvements. Les personnages n'existent pas, ils sont des silhouettes. Ce n'est pas un roman, c'est une didascalie.

On est alors en droit de s'effarer que cette serpillière pas écrite, pas éditée, soit un best-seller. Sept millions de lectrices (désolé, messieurs, l'autrice écrit uniquement pour son genre et nous l'annonce en exergue) se délectent de cette absence. Ce qu'elles y trouvent ? Insoluble mystère… Au détour d'un chapitre, la narratrice confesse : *« Je n'étais pas une personne intéressante, ça allait être compliqué de le garder à mes côtés. »* Saluons cet éclair de lucidité. ■ **Nicolas d'Estienne d'Orves**

CAPTIVE (T. 1)
SARAH RIVENS
544 P., HACHETTE LAB, 20 €

DR/LE CHERCHE-MIDI – DR/LE CHERCHE-MIDI

L'empire des livres

La librairie Charlemagne* est devenue au fil des décennies une institution toulonnaise où il fait bon lire en s'abreuvant de culture et… de café !

Faut-il parler d'empire ? Le mot arrive naturellement lorsqu'on évoque Charlemagne. Même si, du côté de Toulon, il fait référence à un tout autre royaume : celui du livre. En effet, la librairie phare de la ville porte le nom du célèbre chef carolingien et son essor au fil des ans a tout d'une conquête territoriale et d'une forme de résistance. « *C'est ainsi en 1927 qu'a été créé l'établissement, boulevard de Strasbourg, par mon arrière-grand-père Émile et son frère Jean* », précise le directeur de Charlemagne, Olivier Rouard. « *On était alors fabricant de cahiers et spécialisés dans le scolaire. Puis, dans les années 1960, ma grand-mère Jeannine, très littéraire, a orienté la boutique vers la librairie.* »

Face à la concurrence de la Fnac qui s'installa à Toulon dans les années 1990, Charlemagne a choisi l'expansion, avec la création d'autres librairies ou papeteries dans les années 2000 – non seulement à Toulon, mais aussi à Hyères, Fréjus, La Vallette-du-Var ou La Seyne-sur-Mer. Sans compter les Relais C, destinés entre autres à la presse, à Six-Fours-les-Plages et à Sanary. « *Nous prenons toutefois bien garde à l'ADN de chaque entité* », ajoute Olivier Rouard. Chargé du réassort de tous les magasins, Guillaume Leroux (qui travailla longtemps au Merle Moqueur, à Paris) prend alors l'exemple des livres ayant pour sujet le territoire varois qui, à Toulon, sont surtout des volumes illustrés et, à Hyères, des ouvrages de littérature signés d'auteurs ayant écrit sur la région.

Pour en revenir à la grande librairie « historique » de Toulon (de 1 500 mètres carrés !), on remarque un mobilier en bois massif – aussi bien pour les tables, mettant en avant les coups de cœur, que pour les rayons – aménagé dans des couloirs assez larges où l'on peut se croiser facilement. On trouve également une salle de conférences destinée à accueillir les événements

(rencontres, ateliers, etc.) et, à l'étage, un véritable coin café où l'on peut déguster, par exemple, des pâtisseries avec une boisson chaude et s'installer tranquillement avec un livre. « *On a pris modèle sur certaines librairies aux États-Unis. L'idée, c'est non seulement d'avoir un lieu de culture, mais aussi un lieu de vie, où l'on se sente bien* », insiste Olivier Rouard. Lequel s'est lancé déjà dans plusieurs projets pour l'année prochaine. Notamment celui d' « *un Airbnb de la librairie, dans l'appartement de ma grand-mère, où on recevra nos auteurs et qu'on ouvrira à nos clients* ». Il faut parfois savoir rester dans les murs pour mieux se décloisonner… ■ **Baptiste Liger**

*50, boulevard de Strasbourg, 83000 Toulon.
Ouvert du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures.
Librairiecharlemagne.com

Plus c'est Toulon, plus c'est bon !

La Fête du livre du Var vous donne rendez-vous du 18 au 20 novembre sur la place d'Armes.

Toulon, c'est une équipe de rugby, un port où il est agréable de boire un verre de rosé, et sa célèbre pizzeria Gaetano. Mais c'est aussi une ville de culture, qui aime les arts et les livres. Outre ses librairies (dont l'établissement Charlemagne – lire ci-dessus), la cité vous propose sa rituelle Fête du livre du Var, qui rencontre chaque année un beau succès grâce à un public varié et curieux. Près de 300 auteurs seront ainsi présents du 18 au 20 novembre, parmi lesquels Franz-Olivier Giesbert, Emma Becker, Marek Halter, Nathan Devers, Sylvie Le Bihan, Jim Fergus ou la « régionale de l'étape » Karine Giebel. Outre les dédicaces et des diverses rencontres (entre tables rondes littéraires et débats d'actualité), de nombreux ateliers sont également prévus et, comme pour chaque édition, les organisateurs rendront hommage à un auteur du patrimoine – à savoir René Barjavel, pour sa *Nuit des temps* (qui aura d'ailleurs droit à son *escape game* !). Enfin, le prix des lecteurs du Var sera remis, dans les trois catégories « littérature », « bande dessinée » et « jeunesse ». Alors, n'hésitez pas : comme on dit au stade Mayol : « *Allez Toulon* » ! ■ **B.L.**

Var.fr

LIBRAIRIE CHARLEMAGNE

Versailles hors du temps

La 15e édition d'Histoire de Lire aura lieu les samedi 19 et dimanche 20 novembre.

A-t-on lieu plus « royal » que Versailles pour honorer le livre d'histoire ? Pour cette 15e édition du salon Histoire de Lire, de nombreux auteurs, historiens, ou encore personnalités du monde littéraire et médiatique ont répondu présents. Parmi eux, on notera la présence de Son Altesse royale la Grande-Duchesse du Luxembourg mais aussi les participations attendues de Franck Ferrand, Camille Pascal, Pierre Nora ou Stéphane Bern. De l'hôtel de ville à la préfecture des Yvelines en passant par l'hôtel du Barry, le salon se déploiera ainsi dans quatre lieux emblématiques de la ville de Versailles pour proposer à ses visiteurs un programme, tout en majesté, pensé pour les passionnés d'histoire de tout âge. ■

Maëlle Meunier

Histoiredelire.fr

L'art de la fugue

Du 14 au 26 novembre, la Bourgogne-Franche-Comté célèbre la littérature contemporaine.

Cette année encore, le festival Les Petites Fugues mettra à l'honneur la littérature contemporaine. Déployés à travers les nombreuses bibliothèques, librairies et établissements scolaires que compte la région, les invités venus de toute la France échangeront avec leur public sur leurs œuvres, leur parcours d'écrivain, mais aussi sur les textes qui les accompagnent dans leur quotidien. Parmi eux, Laurent Petitmangin, Mariette Navarro, Éric Pessan, Emmanuelle Favier, ou encore Jean-Baptiste Andrea. Un programme de découvertes, d'échanges et de partage avec, cette année, une carte blanche à Agnès Desarthe, un grand entretien avec Andreï Kourkov, et bien d'autres rendez-vous ! ■

M.M.

Lespetitesfugues.fr

SÉLECTIONS : PRIX RENAUDOT • PRIX DÉCEMBRE • PRIX DE FLORE

“Il n'y a définitivement...
... pas de frontière entre l'écriture et la vie...
... chez Emma Becker.”
Gladys Marivat, Lire - Magazine Littéraire
EMMA BECKER
L'inconduite
roman
Albin Michel
Qu'on me laisse parler de la façon dont la fréquentation des hommes m'a longtemps changée en servante, en muse et en geisha, de la façon dont ma volonté de les comprendre m'ampute de ma capacité à vivre lorsqu'ils sont là et qu'ils me regardent, j'emmagasine alors les impressions de vie pour les écrire et sentir quelque chose.
Photos auteure : © Pascal Ito

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE ■ ALBIN MICHEL

« Ce film appartient à tout le monde »

Clovis Cornillac met en scène l'un des films les plus attendus de cet automne : *Couleurs de l'incendie,* d'après le livre de Pierre Lemaitre. Le cinéaste nous en confie la genèse et les secrets de fabrication.

Quel est le point de départ de la collaboration entre Pierre Lemaitre et vous ?

Clovis Cornillac. Je le lis depuis ses premiers livres. Le roman policier est un genre que j'aime beaucoup parce qu'il raconte l'époque sous couvert de romanesque. J'aime tout : de Maurice Leblanc aux écrivains nordiques en passant par les classiques américains et Jean-Patrick Manchette. J'ai donc découvert Pierre il y a une quinzaine d'années et il m'a plu dès le début. Son écriture, qui s'est affinée avec le temps, est immédiatement accessible. Pierre n'est jamais élitiste et il ne parle pas non plus à des idiots – du romanesque populaire qui convoque Balzac, Hugo, Dumas… C'est une littérature qui donne envie de la filmer. Régulièrement, je lui laissais des messages pour lui dire que j'avais aimé ses livres. On s'est retrouvés ensemble juré au festival Séries Mania et on s'est formidablement entendus. Il m'a proposé d'adapter en série son roman *Cadres noirs.* Malheureusement, j'étais trop pris. Quelques mois plus tard, il m'appelait pour me demander si ça m'intéressait de réaliser *Couleurs de l'incendie.* Évidemment !

Clovis Cornillac est également à l'affiche de son film.

Le scénario est signé Pierre Lemaitre, et lui seul. Pourquoi ?

C.C. Parce qu'il l'a écrit avant de me le proposer. On a changé de petites choses ici ou là, mais rien d'important. C'était un bonheur de travailler ainsi. Il était très à l'écoute. Je revendique tout. Si le public n'aime pas, c'est de ma faute.

Le film s'ouvre sur un long et impressionnant plan-séquence. Est-ce une façon de dire : « Je fais du cinéma, ce n'est pas un roman » ?

C.C. J'avais envie d'embarquer dans un souffle tous les personnages principaux. On ne les connaît pas, mais on pressent ce qu'ils vont être : Madeleine *[Léa Drucker]* est déjà un peu perdue, l'oncle parle d'argent pendant un enterrement, Gustave *[Benoît Poelvoorde]* est très présent… Après ce long plan-séquence, il y a plusieurs ralentis différents pour chaque personnage. Je voulais créer un flottement, un déséquilibre pour retranscrire la façon dont chacun réagit après un drame.

Comment mettre en image le style de Pierre Lemaitre ?

C.C. Nous étions d'accord Pierre et moi : c'est mon film. Je n'éclaire pas le roman, qui se suffit à lui-même. Je ne sais pas écrire donc je me sers de ce que je sais faire. Je participe au scénario, je parle, je n'écris jamais. Je lance des idées et les sujets viennent souvent de moi mais pas plus. C'est instinctif. Je n'ai jamais peur ; je sais que je peux rater, mais ça ne m'angoisse pas du tout. Concernant *Couleurs de l'incendie,* le public pourra ne pas aimer, mais jamais dire qu'il n'y a pas d'engagement. Je ne suis pas un génie, je ne peux pas faire mieux, mais ce que je fais veut dire quelque chose.

Qu'y a-t-il de vous dans le film ?

C.C. Tout. Je suis tous les personnages. Mais ce film appartient à tout le monde. Je traite des grands thèmes : la vengeance, les classes sociales, le pouvoir… Et c'est à chacun de voir ce qu'il veut en fonction de qui il est. À l'école, je ne supportais pas quand le prof me disait que j'avais tort d'interpréter un poème de telle façon. Il avait connu Rimbaud, le prof ? Non. Alors, mon interprétation valait autant que la sienne. Chacun regardera le film comme il l'entend, comme il le sent. Par exemple, le méchant que joue Benoît Poelvoorde me bouleverse. Il agit par dépit amoureux même si ces actes sont dégueulasses. Je suis sûr

2020 GAUMONT/LA COMPANY/UMEDIAFRANCE 2 CINEMA

Léa Drucker et Benoît Poelvoorde interprétant Madeleine Péricourt et Gustave Joubert.

qu'il y aura des gens pour le comprendre. Dans les années 1980, j'étais fan des films avec Charles Bronson ou Clint Eastwood même s'ils étaient parfois discutables. J'aime quand le cinéma populaire, celui dont je suis proche, provoque des réactions. La littérature policière, c'est aussi ça. Pourquoi un type en tue-t-il un autre ? Ça remue nos propres convictions sans donner de leçons.

Vous êtes un grand lecteur. Quels livres vous ont plu dernièrement ?

C.C. Houellebecq. À chaque fois. Il n'y a pas à tortiller, c'est un grand écrivain. On ne serait pas potes lui et moi, il y a des bons livres et de moins bons, mais quel auteur ! J'ai aussi lu *Guerre* de Céline. Un peu déçu mais je m'y attendais. Ses grandes œuvres sont déjà sorties. Il y a pourtant des fulgurances incroyables. Il s'est conduit comme une merde mais comme romancier, pardon, mais c'était un sauvage de l'écriture. J'ai beaucoup aimé dernièrement *Le Jeune Homme* d'Annie Ernaux. C'est simple, précis et je comprends tout de cette femme. Ce livre est d'une grâce lumineuse. Et bien sûr, j'attends le prochain livre de Pierre Lemaitre, la suite du *Grand Monde*. Je sais que je vais prendre un énorme plaisir à le lire. Je ne me lasse jamais de retrouver des écrivains que j'aime. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Couleurs de l'incendie**
de Clovis Cornillac.
Avec Léa Drucker, Benoît Poelvoorde, Olivier Gourmet…
En salles le 9 novembre.

3 QUESTIONS À… ÉMILIE FRÈCHE

La romancière et scénariste passe derrière la caméra pour *Les Engagés.* L'histoire d'un homme qui répond aux lois de la montagne en aidant des migrants.

Pourquoi avoir réalisé un film et non pas écrit un livre sur le sujet ?

E.F. Dans mon esprit, cela a toujours été un film. Pour les images : la montagne, la région, la vallée de la Clarée dans les Hautes-Alpes. Le lieu m'a énormément marquée. Et l'immédiateté de l'émotion. Évidemment, tout est parti du procès des « Sept de Briançon » *[des hommes et des femmes condamnés puis relaxés pour avoir aidé des migrants à passer en France]*. Lorsqu'ils ont été condamnés en mai 2018, j'ai été très en colère. Après la sortie mouvementée de mon roman *Vivre ensemble,* j'ai éprouvé le besoin de quitter Paris. Je suis partie à Briançon et ma logeuse m'a fait rencontrer une éducatrice spécialisée. Deux jours plus tard, j'étais dans le vif du sujet : je transportais des mineurs pour passer la frontière. Comme mon personnage au début du film. Il y avait des voitures de gendarmerie autour de moi ; je pouvais être arrêtée. J'ai eu envie de raconter comment un homme, David, qui répond aux lois de la montagne, l'accueil et l'entraide, se heurte aux lois de la République. David va se retrouver en prison mais il n'est pas militant. Je voulais également raconter la complexité de la situation. Ce n'est pas un film sur les exilés, mais sur les engagés. J'ai aussi écrit un livre, cette fois sur les migrants *[*Les Engagés. Liberté, égalité, humanité, *Hachette, en librairies le 26 octobre].*

Benjamin Lavernhe, au secours de migrants dans *Les Engagés.*

Quelle a été la principale difficulté ?

E.F. Le plus dur, c'est le respect de l'agenda. J'aime prendre mon temps, réfléchir, changer. Ce qui m'a aidée, c'est qu'on a dû arrêter le tournage pendant cinq mois. À cause du Covid et des engagements de Benjamin Lavernhe. Pendant ce temps, j'ai pu monter ce que j'avais déjà filmé. J'ai compris beaucoup de choses. Ça a été ma meilleure école.

Et qu'est-ce qui fut le plus agréable ?

E.F. Le travail avec les comédiens. Des Rolls ! Benjamin Lavernhe, Julia Piaton, Catherine Hiegel… Ils m'ont fait confiance, je ne me suis jamais sentie jugée. Je sais ce que je veux, mais j'ai laissé leur liberté aux acteurs pour que la caméra épouse leurs mouvements. J'ai adoré voler des images, des gestes. J'ai aussi beaucoup réécrit, ce qu'on fait pour un roman. Les acteurs ont été patients. Je ne m'attendais pas à ressentir autant de plaisir avec eux. Mes personnages me donnent plus de mal. ■

Propos recueillis par E.L.

→ **Les Engagés** d'Émilie Frèche.
Avec Benjamin Lavernhe, Julia Piaton, Bruno Todeschini…

2020 GAUMONT/LA COMPANY/UMEDIAFRANCE 2 CINEMA – TANDEM FILMS – MÉLANIIA AVANZATO/HACHETTE

DVD

HAMLET
DE LAURENCE OLIVIER (RIMINI)

→ **Saluée par quatre Oscars en 1949, cette adaptation d'*Hamlet* signée Laurence Olivier est l'une des plus célèbres transpositions de Shakespeare à l'écran. On aura plaisir à retrouver ce long-métrage flamboyant et mégalomane – ici restauré en HD – dans cette édition luxueuse, comptant un Blu-ray, deux DVD (dont l'un de bonus exclusifs) et un livret de 100 pages, signé de l'universitaire Sarah Hatchuel.** B.L.

SEULE LA TERRE EST ÉTERNELLE
DE FRANÇOIS BUSNEL ET ADRIEN SOLAND (NOUR)

→ **Certains visages burinés sont des révélateurs de l'Histoire. Tel Jim Harrison, auquel son ami François Busnel avait rendu visite peu de temps avant son décès en 2016. L'occasion de revenir sur sa vie chaotique, son œuvre, sa conception de l'écriture et de la nature, en traversant les grands espaces américains. Outre la sortie de ce fascinant documentaire en édition 2 DVD, on signalera la parution du beau livre dérivé (Gallimard) et la réédition en un volume de l'intégrale *Chien brun* (Flammarion).** B.L

LIVRE

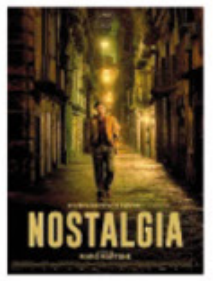
LE MANAGEMENT SELON LOUIS DE FUNÈS
DE BENOÎT AUBERT (L'OPPORTUN)

→ **Si un comédien peut revendiquer le titre de chef – à divers degrés –, c'est bien Louis de Funès. Régulièrement industriel et maréchal des logis-chef, il aura aussi été restaurateur, patron de guide gastronomique, maître de ballet, chef d'orchestre – on en passe. Que tirer de ces diverses expériences ? Une question à laquelle Benoît Aubert répond, avec ce pastiche de manuel de management, amusant et plus sérieux qu'il n'en a l'air, qui joue malicieusement avec nos souvenirs cinéphiliques.** B.L

L'ami prodigieux

Tiré d'un livre d'Ermanno Rea, *Nostalgia* mêle film noir et tragédie dans les rues de Naples. Avec un Pierfrancesco Favino impérial.

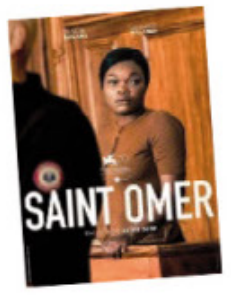
S'il n'a pas forcément l'aura d'un Nanni Moretti ou d'un Paolo Sorrentino, Mario Martone n'en est pas moins – depuis près de trente ans – l'une des figures les plus passionnantes du cinéma italien (*Mort d'un mathématicien romain*). Injustement passé inaperçu sur la Croisette cette année, son dernier long-métrage – tiré d'un ouvrage d'Ermanno Rea –, *Nostalgia* n'en est pas moins un film saisissant, à plus d'un titre. Au moment où sa mère se meurt, un homme d'affaires vivant désormais au Moyen-Orient, Felice (Pierfrancesco Favino), revient dans sa ville natale de Naples qu'il a quittée il y a quarante ans. Cherchant à retrouver ses racines, ce quinquagénaire songe à s'installer dans cette cité, où s'opposent l'Église et les gangs criminels. Surtout, l'exilé cherche à revoir son meilleur ami d'enfance, Oreste, devenu l'un des gros noms de la mafia locale… Malgré quelques maladresses narratives dans ses flash-back, *Nostalgia* doit toute sa force à la composition de son comédien principal et à la manière de saisir la beauté, la complexité et l'âpreté de la ville. ■



Baptiste Liger

(En salles le 23 novembre)

Mystère à la barre



Lion d'argent à Venise et représentant la France à la présélection des Oscars pour le meilleur film étranger, *Saint-Omer* d'Alice Diop entame une belle carrière avant même de s'exposer devant le public. Il faut reconnaître qu'il est particulièrement marquant. D'abord son sujet : coécrit par Marie NDiaye, il s'inspire du procès d'une femme pour infanticide, en 2013, à Berck. Ensuite son traitement : plans fixes, choix du naturalisme, refus du romanesque. Enfin son thème : la part de mystère du comportement humain (ici davantage féminin) et le rapport à la maternité. Ce traitement assumé est remarquable (de nombreuses séquences très fortes) en ce qu'il force à l'attention ; rien n'est divertissant, tout est pertinent. Mais rien ne s'éclaire non plus : Alice Diop se heurte au constat du mystère et s'arrête là. La forme radicale maîtrisée devient trop souvent écran de fumée. ■

Éric Libiot

(En salles le 23 novembre)

Femmes entre elles

Anissa Bonnefont adapte sous le même titre le roman d'Emma Becker, *La Maison*, l'histoire d'Emma qui se fait engager dans une maison close à Berlin pour se documenter sur son prochain roman. Si le trouble et le danger face à un tel engagement restent en surface, il reste de beaux numéros d'actrices lorsque les prostituées sont entre elles et attendent le client. Ici, Ana Girardot (Emma), Aure Atika, Rossy de Palma et les autres parviennent à faire exister des personnages dont les trajectoires de vie donnent chair au sujet – qui devient alors des portraits de femmes souvent émouvants. Il convient de les féliciter. ■

E.L.

(En salles le 16 novembre)

MARIO SPADA

• SÉRIES TÉLÉ

D'un monde à l'autre

Une passionnante plongée dans l'univers de William Gibson et un défi relevé avec brio.

Lourde tâche que celle d'adapter à l'écran les écrits de William Gibson, pape du cyberpunk à qui l'on doit notamment le culte *Neuromancien*. C'est pourtant le défi relevé avec un certain brio par *Périphériques, les mondes de Flynne*. Adapté du roman éponyme de l'auteur sorti il y a près de trois ans en France aux éditions du Diable Vauvert, *Périphériques* reprend les codes du film de braquage pour les mêler aux obsessions de son auteur. On y suit les aventures de Flynne, jeune Américaine qui, dans un futur pas si lointain, participe à des aventures virtuelles rémunérées afin de payer le traitement de sa mère gravement malade. Sa dernière mission la plonge dans un Londres futuriste où elle doit dérober un mystérieux objet. Rapidement, la jeune femme découvre que le monde dans lequel elle est plongée n'est peut-être pas si virtuel que ça et que de mystérieuses forces sont lancées à ses trousses. Ce qui impressionne d'emblée avec *Périphériques,* c'est sa déconcertante facilité à pouvoir rendre accessible un matériau de base pourtant peu aisé pour les profanes. Il faut dire qu'on retrouve au générique un nombre impressionnant de talents : de Scott Smith, auteur d'*Un plan simple* (adapté au cinéma par Sam Raimi en 1998) qui fait ici ses premiers pas en tant que showrunner, au réalisateur Vincenzo Natali qui avait signé en 2006 une brillante adaptation officieuse de William Gibson avec l'intrigant *Cypher*, en passant par Jonathan Nolan, frère de Christopher, et habitué des univers SF dystopiques puisqu'on lui doit la série *Westworld*. Autant de grands noms qui connaissent leur sujet sur le bout de doigts et savent combien il est important de rendre un récit tangible pour mieux captiver le spectateur. Pari réussi tant le résultat sait se montrer passionnant malgré son intrigue complexe aux multiples ramifications. Équilibrant parfaitement logorrhées explicatives et scènes d'action trépidantes, *Périphériques* questionne malicieusement notre rapport au temps et à la technologie sans jamais se montrer rébarbatif. Les fans de *Westworld* seront aux anges, les autres devraient grandement apprécier cette nouvelle plongée dans les arcanes d'un sous-genre de la SF qui n'a pas fini de révéler tous ses secrets. ■

Ilan Ferry

→ **Périphériques, les mondes de Flynne** de Scott B. Smith. Sur Prime Video depuis le 21 octobre.

• THÉÂTRE

Bas les masques !

La férocité sous le rire, selon André Roussin et Michel Fau.

AMAZON PRIME VIDEO - MARCEL HARTMANN

Et de trois ! Après *Fleur de cactus* de Barillet et Grédy et *Un amour qui ne finit pas* d'André Roussin, Michel Fau revient à son plaisir d'exhumer des pièces injustement oubliées. Il met de nouveau en scène André Roussin dans l'une de ses comédies les plus férocement drôles, *Lorsque l'enfant paraît*.

Sous-secrétaire d'État à la famille, Charles Jacquet vient d'obtenir la fermeture des maisons closes et un renforcement des peines pour les délits d'avortement. Sa bonne humeur tombe quand il apprend que sa femme Olympe – qui en a pourtant passé l'âge – attend un enfant, ainsi que sa fille, sa domestique et aussi l'amoureuse de son fils. Les masques tombent. Tous les faux-semblants de cette famille bourgeoise et ultra-guindée s'effondrent dans une suite de scènes aussi désopilantes que cruelles.

La salle croule de rire, d'autant que Michel Fau, impayable dans le rôle de Jacquet, joue face à l'étincelante et grandiose Catherine Frot à qui il a offert le personnage d'Olympe. Décors, costumes… la pièce est jouée dans le « jus » des années de sa création. Elle donne lieu à un spectacle irrésistible, d'une grande élégance. ■ **Dominique Poncet**

→ **Lorsque l'enfant paraît** d'André Roussin. Théâtre de la Michodière, Paris 5e, jusqu'au 30 décembre.

L'identité en scène

LIVRE. L'audacieuse et bouillonnante Delphine Horvilleur publie *Il n'y a pas de Ajar*. Dans ce texte destiné à la scène, elle interroge et bouscule avec intelligence et humour la question de l'identité et tous les maux sociétaux qu'elle génère. Elle le fait, avec son style vigoureux, à travers le monologue du fils – fictif – d'un écrivain qui se dédoubla pour, justement, échapper au carcan asphyxiant de l'identité unique. Un écrivain connu de tous puisque, né sous le nom de Roman Kacew, il publia en France sous deux pseudonymes, Romain Gary et Émile Ajar, une entourloupe qui lui valut de rafler deux Goncourt ! Dans une société qui attise toutes les tensions identitaires, ce texte se reçoit comme un plaidoyer pour l'altérité. ■ **D.P.**

IL N'Y A PAS DE AJAR
DELPHINE HORVILLEUR
96 P., GRASSET, 12 €

Têtes à claps

Basketful of Heads, le très gore comics, s'offre une suite encore plus généreuse en hémoglobine.

En 2021, Joe Hill, fiston d'un certain Stephen King, signait avec *Basketful of Heads* une réjouissante fable horrifico-féministe. Petit bijou d'humour noir, ce comics rouge sang interpellait par l'intelligence du propos et sa manière de se réapproprier les codes du genre. Près de deux ans plus tard, June, la jeune fille au coup de hache facile, est de retour dans *Refrigerator Full of Heads*. Dans cette suite, un couple découvre la fameuse hache à l'origine des sinistres événements du premier opus et devient la cible d'un gang de motards pour qui la curiosité est un très vilain défaut. Joe Hill laisse ici sa place à l'auteur Rio Youers, qui avait déjà écrit l'adaptation comics de *Sleeping Beauties*, roman écrit par Owen et Stephen King.

Pour cette suite, l'écrivain a décidé de repousser les limites du premier opus en accentuant tous les éléments qui en avaient fait le succès. Plus de gore, plus de têtes tranchées et plus d'héroïnes badass puisque June trouvera une aide inattendue en la personne d'Arlene, jeune écrivaine qui a plus d'un tour dans son sac. Les références sont également légion et vont d'*Evil Dead 2* à *Re-Animator* en passant par *Les Dents de la mer* à laquelle cette suite rend hommage à travers des noms de chapitres explicites et un personnage de requin à la dent dure ! Car si *Basketful of Heads* était un hommage assumé à tout un pan du cinéma d'horreur des années 1980, sa suite, elle, revendique totalement sa parenté avec le film de monstres. Un leitmotiv qui se retrouve jusque dans le trait très cartoonesque du dessinateur Tom Fowler qui succède à Leomacs. Extrêmement généreux, *Refrigerator Full of Heads* coche toutes les cases de la suite qui, sans transcender son modèle, sait s'en rendre digne et totalement fidèle dans l'esprit… En attendant un troisième opus ? ■

Ilan Ferry

REFRIGERATOR FULL OF HEADS
RIO YOUERS, TOM FOWLER
160 P., URBAN COMICS, 17 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL

Les Trois Petits Cochons

TOM FOWLER/URBAN COMICS 2022 – BOLL

La BO - Bibliothèque Orange

LE GOÛT DU LIVRE & DU PARTAGE !

600 groupes de lecture en France et dans le monde.

9 000 lecteurs abonnés.

90% des lecteurs se réabonnent l'année suivante.

18 000 livres partagés puis donnés à des associations chaque année.

Romans, policiers, témoignages et récits, sciences, histoire…
Auteurs français et étrangers…
Accédez à une sélection de livres de qualité pour un prix modique.

Les inscriptions sont ouvertes, n'attendez plus,
ABONNEZ-VOUS !

www.bibliotheque-orange.org

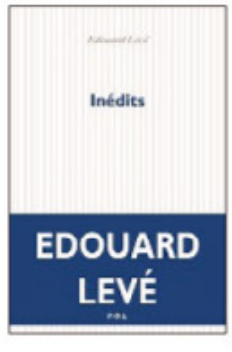
Au-delà de l'art

Peintre, photographe et écrivain, Édouard Levé s'est donné la mort en 2007, laissant derrière lui une œuvre atypique et minimaliste, qui brouille les repères. On peut le redécouvrir grâce à la parution de ses *Inédits*.

Suicidé en 2007 à l'âge de 42 ans, trois jours après avoir remis à son éditeur le manuscrit d'un livre intitulé *Suicide*, Édouard Levé est devenu un artiste culte, expression détestable à laquelle on n'a hélas pas trouvé d'équivalent. Diplômé de l'Essec, ce personnage a commencé sa carrière comme peintre abstrait, dans le sillage d'un Rothko, avant de se tourner vers l'art conceptuel, la photographie et, finalement, la littérature. Influencé par Duchamp, Perec, plus lointainement par Roussel et le nouveau roman, il était proche aussi d'une

certaine galaxie de la poésie contemporaine – Pierre Alferi, Nathalie Quintane, Valérie Mréjen, Christophe Tarkos. Certaines de ses œuvres sont aujourd'hui célèbres, comme ses *Homonymes* (des photographies d'homonymes de personnages connus – Eugène Delacroix, Yves Klein, etc. –, trouvés dans l'annuaire et contactés par téléphone), la série *Angoisse* (un travail documentaire sur le village d'Angoisse en Dordogne) ou *Reconstitutions - pornographie* (des photos d'orgie avec participants habillés, qui stylisent et neutralisent des positions types de la pornographie filmée). Infatigable inventeur de projets loufoques, il a fini par réduire son art à des idées pures dans *Œuvres*, liste de 533 idées d'œuvres, qui aurait infiniment plu au Bustos Domecq de Borges et Casares. Dans ses archives, il avait laissé une foule de textes plus ou moins achevés que son ami Thomas Clerc a classés et préfacés : débuts de romans, travaux d'observation perecquiens, listes, poèmes, etc. Ainsi qu'un dictionnaire, forme typique de sa manie de l'épuisement, consacré au tourisme, où il imagine des manières inédites de voyager comme l'alphatourisme, visite d'une ville de la première à la dernière rue dans l'ordre alphabétique. Ne ratez pas ces *Inédits*, à lire de A à Z. ■ **Bernard Quiriny**

ÉDOUARD LEVÉ/P.O.L



INÉDITS
EDOUARD LEVÉ
512 P., P.O.L, 24 €

LE COMPTE INSTAGRAM

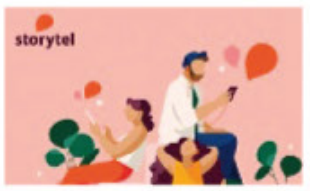
poemes_d.outrenuit

Recommandé par la romancière et poétesse Cécile Coulon, ce compte Instagram symbolise la vitalité de la poésie sur les réseaux sociaux. De sublimes textes fleurissent une ou deux fois par semaine et viennent enchanter nos papilles littéraires.

LE PODCAST

Ad Lib Annie Ernaux

Alors qu'Annie Ernaux est devenue, il y a quelques semaines, la première écrivaine française récompensée par le prix Nobel de littérature, de nombreux podcasts refont surface pour éclairer sa vie et son œuvre. Dans Ad Lib Annie Ernaux, Pascale Clark s'invite dans la demeure de la romancière, à Pontoise, pour un échange intime et chaleureux.



L'APPLICATION

Storytel

La plateforme suédoise est la nouvelle venue sur le marché français du streaming de livres audio. Forte de sa collaboration avec Editis, elle donne accès à ses utilisateurs, grâce à un système d'abonnement, à une bibliothèque riche et diversifiée de plus de 7 000 titres français. **L.D**

Rencontre du troisième type

Et si l'intelligence artificielle nous permettait de parler avec de grands personnages de la littérature ?

C'est à une expérience originale et amusante que la Bibliothèque nationale de France nous convie jusqu'au 15 janvier prochain. Pour fêter les 400 ans de la naissance de Molière, la BNF Richelieu, située dans le 2e arrondissement de Paris, inaugure sa nouvelle galerie Mansart avec une exposition intitulée « Molière, le jeu du vrai et du faux » et propose en même temps une installation artistique unique, une œuvre immersive et interactive qui invite les visiteurs à parler directement avec un personnage iconique du dramaturge, le séducteur le plus célèbre de la littérature française, don Juan. Créé après trois années de recherche et de travail acharné et grâce à la collaboration du Gallica Studio de la BNF et de l'École universitaire de recherche (EUR) ArTec, *LITTE_BOT* a vu le jour dans l'esprit de l'artiste Rocio Berenguer, une figure innovante de l'art contemporain, passionné de nouvelles technologies, qui aime manipuler les intelligences artificielles et les chatbots pour créer des moments étranges, des rencontres dérangeantes entre l'homme et la machine. Avec son équipe, elle a compulsé toutes les pièces du théâtre français du XVIIe siècle, puis l'œuvre intégrale de Molière et bien sûr les dialogues de *Dom Juan* afin de reconstituer au mieux le phrasé, le langage mais aussi la personnalité complexe de ce provocateur impénitent. « *Notre objectif était de proposer un autre type de dialogue avec une œuvre littéraire* », déclarait-elle au moment de l'inauguration de l'installation. « *Les échanges ont un côté imprévisible qui est très troublant, on a parfois l'impression de parler avec une entité qui a une personnalité, un style particulier.* » Vous laisserez-vous séduire par ce mystérieux don Juan ? ■ **Léonard Desbrières**

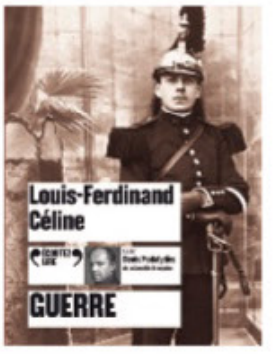
• LIVRES AUDIO

CE QUE NOUS CONFIONS AU VENT
DE LAURA IMAI MESSINA
LU PAR CLARA BRAJTMAN
(AUDIOLIB)

■ **Alors que le prix Audiolib fête sa 10e édition en 2022, le livre audio lauréat cette année est inspiré d'une histoire vraie, portée par la voix délicate de Clara Brajtman. Dans son jardin, un retraité japonais a installé une cabine téléphonique d'où les personnes ayant perdu des proches lors du tsunami de 2011 peuvent *« confier au vent »* leurs messages.**

PROUST. LE PODCAST
DE CHARLES DANTZIG
RÉALISÉ PAR
CLOTILDE PIVIN
(FRANCE CULTURE)

■ **Essai très personnel de Charles Dantzig, le livre *Proust Océan* récemment paru propose une immersion espiègle et érudite dans l'univers de Marcel Proust. À point nommé, il semble prendre le relais de *Proust. Le podcast, « grande exposition audio »* confiée par Sandrine Treiner à l'écrivain et éditeur : sur un an, son principe était déjà de procéder par vagues.**



GUERRE
DE LOUIS-FERDINAND CÉLINE
LU PAR DENIS PODALYDÈS
(ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ **Deuxième roman inédit de Céline, *Londres* vient de paraître et constitue la suite de *Guerre*. Le premier texte exhumé était déjà un choc, mais la maestria de Denis Podalydès amplifie l'horreur du champ de bataille, au cœur de *« l'abattoir international en folie »*. Une expérience traumatique résumée par Céline en une formule : *« J'ai attrapé la guerre dans ma tête. »*** **Christophe Rioux**

CAMILLE MILLERAND – EUR) ARTEC

– LES CLASSIQUES DE –

LiRE magazine littéraire

ÉMILE ZOLA
SOUS TOUTES LES COUTURES

Nous le connaissons comme le champion des déshérités, l'écrivain qui montra à tous la vie des mineurs dans *Germinal,* celle des paysans dans *La Terre,* celle des malheureux insurgés dans *La Fortune des Rougon*; et qui termina sa vie en défendant Dreyfus. Mais Zola fut aussi un auteur plein de paradoxes: à sa littérature, fondée sur la science et l'observation, correspond un esprit hanté par une enfance traumatisante… Dans ce numéro des Classiques de *Lire Magazine littéraire,* nous tâchons de restituer la figure d'Émile Zola dans toute sa complexité. En décrivant son incroyable méthode d'écriture, qui le poussait à constituer un dossier documentaire à chaque roman. Et en nous attachant à son honnêteté, qui le conduisit à montrer la misère sans fard, quand il n'explorait pas d'autres mondes. En rappelant, enfin, que ses romans, s'ils brandissent la science en étendard, se fondent sur des structures mythologiques. Avec Robert Kopp, Alain Pagès, Tatiana de Rosnay…■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

HORS-SÉRIE

LA PSYCHOLOGIE DES ÉCRIVAINS

Qui n'a pas rêvé d'entrer dans la tête de son auteur préféré? Certes, avec leur passion pour des personnages souvent fictifs et leur propension à tout subordonner à leur art, les écrivains sont de drôles de bêtes humaines. Dans ce hors-série, nous vous proposons d'étudier leurs esprits, en nous intéressant à leurs manies, rituels et névroses, à la nature de leurs œuvres, à leur attitude devant la page blanche… Des fulgurances du jeune « Voyant » Rimbaud au patient travail de Flaubert, artisan génial de la phrase ciselée; des œuvres planifiées comme celles de James Ellroy ou de Roger Martin du Gard aux textes écrits au fil de la plume, comme ceux de Paul Auster; des fous littéraires, seuls convaincus de leur talent, aux vrais génies qui, comme Beckett, voient en l'écriture un échec toujours recommencé, plongez dans la diversité des psychés où s'invente la littérature. Avec Jean-Louis Jeannelle, Adrien Cavallaro, Bernard Quiriny…■ **A.B.**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

ina
COMÉDIE FRANÇAISE

LA PUCE À L'OREILLE

de **Georges Feydeau**
Mise en scène **Lilo Baur**
Réalisation **Dominique Thiel**

« Un véritable régal au goût de bonbon acidulé ! »

DISPONIBLE EN DVD

Dans les points de vente habituels
sur **boutique-comedie-française.fr**
et sur **boutique.ina.fr**

Photo : Brigitte Enguérand / coll. Comédie-Française

LiRE magazine littéraire

Comment parle-t-on d'amour ?

Professeure de linguistique et dramaturge, Julie Neveux décrypte ce que cachent nos mots les plus doux dans un ouvrage qui brouille les genres littéraires.

« *Les mots révèlent nos sentiments* », constate Julie Neveux dans son *Langage de l'amour*. Ils structurent notre paysage intérieur. Pourquoi ne monte-t-on pas vers l'être aimé, par exemple ? C'est que « *comme l'image du coup de foudre, "tomber amoureux" communique la perte de maîtrise et l'idée de bascule radicale. L'amour qui naît est toujours vertigineux* ». « *Le désir est tout entier chute dans la complicité avec le corps* », constate Jean-Paul Sartre.

« *Le miracle sémantique du mot "rencontre", c'est d'envisager cette tension (vers un autre) comme réciproque.* » Comme dans la chanson de Michel Fugain : « *ils se sont trouvés sur le bord du chemin* », la métaphore du voyage est associée à l'histoire d'amour. On fait « *un bout de chemin* » ensemble, on regarde « *dans la même direction* ». Jusqu'à ce que « *nos chemins se séparent* ».

Et ce n'est pas la seule « *externalisation d'un état intérieur, l'amour, par une mise en mouvement* ». Puisque « *cinq langues indo-européennes partagent l'expression "faire l'amour"* ». Mais « *comment peut-on faire une émotion ?* » s'interroge Katharina Volckmer dans *Jewish Cock*. « *Tout était manque sans fin, sauf le moment où nous étions ensemble à faire l'amour* », lui répond Annie Ernaux.

Après, on est bien, tous les deux… « *Juste toi et moi* », comme le chante le groupe Indochine : « *et l'adverbe "juste" souligne l'exclusivité du tête-à-tête des amants* ». Même si « *En amour, l'éternité n'a qu'un temps* », comme le note, amer, Louis Jouvet dans *Un revenant*. Le couple s'installe pour le meilleur (« *Ça fait sept ans qu'on sort ensemble depuis deux s'maines* », Orelsan). Ou pour le pire (« *Inès le matin, Inès le midi, Inès le soir ! T'es pas une femme, t'es un régime* », Jean Gabin dans *Pépé le Moko*). Mais alors, comme le conseil Corneille : « *Apprenez à quitter un lâche qui vous quitte.* » ■

Jacques Braunstein

LE LANGAGE DE L'AMOUR
JULIE NEVEUX
416 P., GRASSET, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 NOVEMBRE.

En quoi les fleuves relèvent-ils du politique ?

Entre crues, pénuries, sécheresse et intempéries, Erik Orsenna montre, dans le septième tome de son *Petit précis de mondialisation,* comment le destin des hommes est lié à ces cours d'eau.

Dans les débats sur l'écologie, ils sont souvent les grands oubliés. Heureusement, Erik Orsenna veille. L'académicien aime passionnément les fleuves, et entend bien nous faire comprendre l'importance cruciale qu'ils revêtent pour le destin de l'humanité. Près de quinze ans après son ouvrage sur *L'Avenir de l'eau* (Fayard), l'écrivain voyageur repart autour du monde, de l'Amazone à la Garonne, en passant par le Tage et une trentaine d'autres fleuves sur tous les continents. Un étourdissant périple, aussi dépaysant qu'alarmant, qui se lit comme un documentaire auquel ne manqueraient que les images en HD.

Sans fleuve, pas d'électricité, pas d'eau pour faire fonctionner nos désormais si précieuses centrales électriques. Pas de transports maritimes de marchandises. Et, surtout, pas d'agriculture. On l'oublie ou on l'ignore, mais les fleuves prémunissent les terres de la mer salée. Lorsqu'un barrage vient réduire son débit, l'eau douce ne peut plus jouer son rôle protecteur. Or, note Orsenna dans *La Terre a soif*, ces herses de métal surgissent un peu partout avec l'essor des centrales hydroélectriques, comme ces dernières années dans les Balkans. L'eau relève de l'existentiel, donc du politique. Le Nil traverse une douzaine de pays, mais son cours est particulièrement puissant en Éthiopie. Qu'adviendra-t-il de ses voisins – l'Égypte en premier lieu – si le pays n'est pas plus partageur ? Se préoccuper de l'état des fleuves, c'est prévenir les conflits régionaux mais aussi préserver la santé des océans et celle des populations. Les cours d'eau sont un bien commun, rappelle Erik Orsenna. La preuve, une nouvelle fois, que l'écologie exige de penser de manière globale. ■

Claire Chartier

***LA TERRE A SOIF. PETIT PRÉCIS DE MONDIALISATION* (T. 7).**
ERIK ORSENNA
432 P., FAYARD, 23 €

AURELIE JACQUES/GRASSET

BIBLIOTHÉRAPIE

SOPHIE PÉTERS

En analyse avec Shakespeare

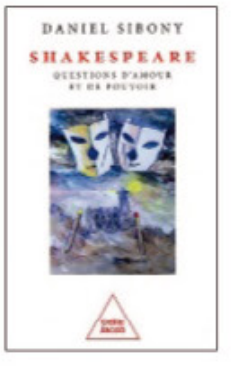
Les grands psychanalystes ont de tout temps puisé nombre de leurs interprétations dans le théâtre shakespearien, à commencer par Freud puis Lacan. Daniel Sibony nous plonge aujourd'hui avec nuance et profondeur dans l'analyse du théâtre de Shakespeare tout entier. Au travers des trente-sept pièces rangées autour des questions d'amour, de dette, de destin et de pouvoir, voici un regard aiguisé et passionnant sur nos histoires folles qui se jouent en ce moment sur nos scènes planétaires ou locales.

Shakespeare. Questions d'amour et de pouvoir n'est pas un énième essai sur Shakespeare, mais sur toutes les questions qu'il pose à travers son théâtre. L'auteur chemine avec lui depuis toujours ou presque. Daniel Sibony dit s'abreuver à cette « *source intarissable d'écriture, de pensée, de vie* », pour éclairer sa clinique. Et si le psychanalyste nous la partage aujourd'hui dans son essai foisonnant, c'est pour mieux nous aider à saisir la complexité de notre époque. Car « *rien d'humain et surtout d'inhumain n'est étranger* » au dramaturge anglais du XVIe siècle. « *Avec Shakespeare, on se retrouve toujours autour d'une question simple et lancinante : par quoi est possédé cet être, qu'est-ce qui en lui le dépasse, et par quoi il doit en passer ? Quel est son partenaire fantôme ou inconscient, avec lequel à son insu il est aux prises et joue la partie de sa vie ?* » Si on veut saisir de quoi est faite la folie humaine, nul doute que le théâtre de Shakespeare nous offre le plus complet des traités de psychopathologie.

Pour ceux et celles qui veulent savoir de quoi est fait leur destin, ce qui peut le relancer, le conjurer, le fléchir quand il semble implacable, Daniel Sibony les oriente vers ces pièces qui « *nous offrent ce savoir et nous ouvrent un abîme.* […] *De fait, Shakespeare transpose théâtralement toute la psyché* ». Mais, pour l'auteur, il ne s'agit nullement d'éclairer l'œuvre du dramaturge par la psychanalyse ni de faire l'inverse, mais de voir comment, grâce à Shakespeare et à son point de vue sur l'être, on peut mieux comprendre le symbolique. Notion à laquelle, en qualité d'analyste, il est évidemment très attaché et dont il déplore que notre époque en bafoue constamment le sens. « *Quand on entend sa passion de la différence sur fond de discours actuels fortement universalistes qui veulent prendre la voie directe du même pour tous, on se dit qu'il y a une chute de la pensée, pour ne pas dire une déchéance et qu'on peut relever le niveau avec Shakespeare* », écrit Daniel Sibony. Loin de nous proposer, comme en raffole notre temps, des vérités, il nous initie aux jeux que nous avons avec la vérité et la façon dont Shakespeare met en scène les rapports que nous entretenons avec elle. C'est le jeu dans l'espace entre la vérité et le mensonge qui importe. Car presque toutes les pièces de Shakespeare « *donnent lieu à l'événement où un être "saute" sur sa vérité, parfois comme sur une mine, puis vole en éclats ; et la pièce recompose de quoi franchir ce point de crise et redonne chance à ces éclats. C'est une éthique du grand consentement aux secousses d'être et de sens ; de quoi se décrocher de son destin pour le rendre plus jouable sans le perdre* ».

POUR MIEUX NOUS AIDER À SAISIR LA COMPLEXITÉ DE NOTRE ÉPOQUE

Bienvenue à nos chocs et torpillages de tous ordres. Lire Shakespeare, c'est comprendre ce « *que diable allions-nous faire dans cette galère* », comme nous le demandera après lui Molière outre-Manche. En se souvenant qu'un des pires obstacles est « *l'idéalisation – de l'autre, de soi, du monde* ». À nous tous qui sommes encore trop souvent à la recherche d'un idéal de vie – comme une réponse à notre idéal du moi –, il est urgent de trouver dans l'ouvrage de Daniel Sibony le viatique qui permettra de nous en libérer. ■



★★★★☆
SHAKESPEARE. QUESTIONS D'AMOUR ET DE POUVOIR
DANIEL SIBONY
624 P., ODILE JACOB, 28 €

AUDREY SOVIGNET

PEUR SUR VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON

La 18e édition du Festival du polar aura lieu du 9 au 13 novembre dans ce haut lieu culturel.

Du haut de ses remparts et de ses bastides, Villeneuve-lez-Avignon fait face à la célèbre ville de théâtre, dont elle est séparée par le Rhône, et à qui elle est unie par bien des pages de l'Histoire. Depuis 2005, une trentaine d'auteurs de romans noirs investissent les salles, les jardins et les cloîtres de la chartreuse pontificale, haut lieu culturel de la région, désormais résidence d'écriture et de créations théâtrales. On y a vu Deon Meyer, Ron Rash, Victor del Árbol, Sandrine Collette, Jean-Bernard Pouy, Caryl Ferey, Yasmina Khadra, Barbara Abel, Hervé Le Corre, Marcus Malte, Pascal Dessaint ou Michel Bussi. Après l'humour noir en 2021, le thème de cette nouvelle édition sera la peur, *« décortiquée sous toutes ses formes, de la peur au quotidien des violences domestiques à la peur du lendemain en passant par l'angoisse pure et parfois même par la peur qui fait rire »* (selon le dossier de presse).

Au programme : rencontres, dédicaces, soirées cinéma (dont une consacrée à Stephen King), escales littéraires, expositions, spectacles, lectures, jeux et concours. Les invités sont des habitués des festivals de l'Hexagone, citons notamment : Franck Thilliez, Jérôme Leroy, Hugues Pagan, Chantal Pelletier, Max Monnehay, Clémentine Thiébault, Éric Fouassier, Frédéric Paulin, Sébastien Gendron, ainsi que les Italiens Valerio Varesi et Piergiorgio Pulixi. Alors, rendez-vous à la cité des papes… du polar !

Hubert Artus

polar-villeneuvelezavignon.fr

Proust à l'œuvre

La BNF se joint aux célébrations consacrées à l'auteur cette année avec une exposition événement.

Le Cercle de la rue Royale **(James Tissot, 1868), dont les membres inspirèrent Marcel Proust.**

Après la merveilleuse rétrospective consacrée à Marcel Proust (1871-1922) au musée Carnavalet, dans le cadre du 100e anniversaire de sa mort, la Bibliothèque nationale (site François-Mitterrand) accueille elle aussi l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* autour de « La fabrique de l'œuvre », une plongée captivante et érudite dans le processus de création de ce monument de la littérature mondiale. En s'appuyant essentiellement sur le fonds exceptionnel de manuscrits de la BNF, auquel s'ajoutent des tableaux (de Monet, Renoir, Turner…), des photographies, des objets et des costumes, pour un ensemble de 350 pièces. On découvre en détail les différentes étapes de la composition de cette œuvre fleuve – saluée par le prix Goncourt en 1919 –, débutant avec *Du côté de chez Swann* (1913) et s'achevant avec *Le Temps retrouvé*, publié à titre posthume en 1927. La scénographie suit la chronologie car à chaque volume correspond une salle de l'exposition, qui propose un éclairage savant sur un épisode clé. Comme l'incontournable madeleine qui réactive un souvenir, provoque une réminiscence, entretient la nostalgie. Parmi les documents très rares, on remarque ses ajouts griffonnés sur des papiers collés et repliés dans des cahiers de brouillon, le plus long mesurant 2 mètres ! ■

Gabrielle Martin

→ **« Marcel Proust. La fabrique de l'œuvre »**, Bibliothèque François-Mitterrand, Paris 13e.
Jusqu'au 22 janvier 2023. *bnf.fr*

« Lettres d'automne » détone

« *Se retrouver là* […] *avancer funambules et intranquilles.* » Ainsi débute l'invitation d'Alice Zeniter et Pierre Ducrozet au festival Lettres d'automne 2022, qui se déroulera du 14 au 27 novembre. Invités d'honneur de cette 32e édition, les deux auteurs se feront les représentants fidèles de la diversité littéraire et artistique au cœur d'un événement entièrement consacré aux « Fictions et chemins de traverse ». Une thématique de circonstance pour un festival déployé dans vingt lieux du Tarn-et-Garonne et regroupant pas moins d'une cinquantaine d'écrivains, musiciens, comédiens et illustrateurs – citons Mohamed Mbougar Sarr, Anthony Passeron, Peggy Nille, Maëva Le Berre, mais aussi plusieurs compagnies et collectifs… Un choix de l'éclectisme visant à saisir au mieux la réalité, entre représentations du monde et pratiques de l'altérité. ■

Maëlle Meunier

Lettresdautomne.org

PATRICE SCHMIDT/MUSÉE D'ORSAY, DIST. RMN-GRAND PALAIS - DPARTEMENT DES MANUSCRITS/BNF

40e FOIRE DU LIVRE DE BRIVE
4. 5. 6. NOVEMBRE / 2022

Indiqués par ce logo, retrouvez les auteurs présents à la manifestation également dans les pages de ce numéro.

VIBRONS À BRIVE !

L'incomparable Foire du livre de Brive célèbre cette année son 40e anniversaire et s'affirme plus que jamais comme la grande fête de la littérature française.

Yasmina Khadra.

Lola Lafon.

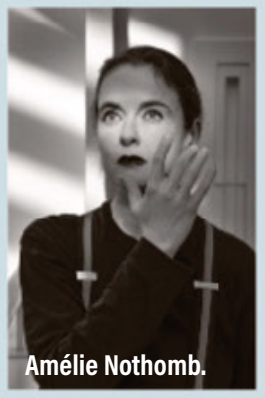
Les 4, 5 et 6 novembre, la Foire du livre de Brive, le grand rendez-vous populaire de la vie littéraire française, soufflera ses 40 bougies. C'est François Busnel, journaliste et producteur de l'émission *La Grande Librairie*, qui s'est vu confier la présidence de ce rendez-vous exceptionnel clôturant la rentrée littéraire.

Tout au long du week-end, plus de 400 auteurs viendront également se joindre à la fête : certains prétendants aux grands prix d'automne comme Monica Sabolo, Miguel Bonnefoy, Lola Lafon ou encore Yasmina Khadra, mais aussi des habitués de la manifestation tels que Franck Bouysse, Christian Signol ou Amélie Nothomb. Comme chaque année, la programmation fera la part belle aux personnalités qui ont pris la plume en invitant Hugo Clément, Alain Ducasse ou encore Olivia Ruiz. Les rendez-vous habituels de la Foire du livre seront évidemment reconduits. Les traditionnels prix de la langue française, grand prix de poésie de l'académie Mallarmé et prix des lecteurs de Brive seront remis aux lauréats. Le cycle de rencontres « Temps Présent », conçu en partenariat avec *Le 1 Hebdo*, sera quant à lui consacré cette année aux « nouveaux visages de la guerre » et donnera la parole au géographe Michel Foucher et à la romancière Scholastique Mukasonga.

Des grands entretiens, proposés par la rédaction du *Point*, avec le romancier anglais Jonathan Coe, l'essayiste Rachel Khan et l'ancien président de la République François Hollande ponctueront le week-end. Enfin une soirée spéciale sera organisée à l'occasion du centenaire de la mort de Marcel Proust sous la houlette du comédien Lambert Wilson. Tous les ingrédients sont réunis pour célébrer un très bel anniversaire ! ■

Léonard Desbrières

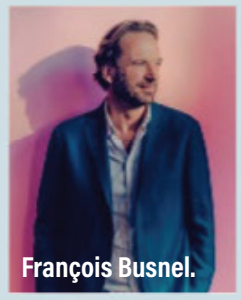
Pour tout renseignement : *foiredulivredebrive.net*


Amélie Nothomb.

Hugo Clément.

FRANÇOIS BUSNEL EN MAÎTRE DE CÉRÉMONIE

Pour fêter en grande pompe ce 40e anniversaire, le président François Busnel a imaginé une programmation riche, joyeuse et généreuse. Il sera à la baguette de précieuses conversations avec des auteurs acclamés comme Sylvain Tesson, Nina Bouraoui et Douglas Kennedy, et nous présentera Franck Courtès, Cécile Coulon et Marie Vingtras, de nouvelles voix romanesques à surveiller de près. Le vendredi, lors d'une soirée spéciale au théâtre municipal, l'animateur reviendra sur ses années de présentation de *La Grande Librairie* et ses nombreux reportages littéraires en compagnie d'invités surprises. Enfin, une projection exceptionnelle de *Seule la terre est éternelle*, le film qu'il a réalisé avec Adrien Soland consacré à Jim Harrison, sera également organisée en présence de Jim Fergus, un autre monstre sacré de la littérature américaine qui fut le grand ami de l'auteur de *Dalva*. ■ **L.D.**


François Busnel.

Sylvain Tesson.

L'ÉVÉNEMENT JOANN SFAR

Dans l'Espace des trois Provinces se réuniront aussi les acteurs du monde de la bande dessinée. Aux côtés d'Émile Bravo, invité d'honneur de cette édition, on trouvera des dessinateurs de haut vol comme Mathieu Sapin, Christophe Blain ou le mangaka Reno Lemaire. Mais l'événement, c'est bien la présence exceptionnelle de Joann Sfar, qui a accepté de répondre à l'invitation du président François Busnel. Il présentera à Brive une double actualité, un carnet autobiographique, *On s'en fout quand on est mort* et *La Synagogue*, une plongée sublime et intime dans ses racines juives. ■ **L.D.**

LA JEUNESSE À L'HONNEUR

Parallèlement au salon de littérature général qui établit ses quartiers dans la halle Brassens, la littérature jeunesse investira quant à elle l'Espace des trois Provinces pour une programmation tout aussi alléchante. Susie Morgenstern, l'écrivaine américaine installée en France et autrice du livre culte *Lettre d'amour de 0 à 10*, sera ainsi l'invitée d'honneur de la Foire du livre de Brive. À ses côtés, on retrouvera des plumes passionnantes qui incarnent la vitalité du genre comme Manon Fargetton, Pierre Bertrand, Maria Jalibert ou encore Malika Ferdjoukh. ■ **L.D.**

JEAN-PHILIPPE BALTEL/SIPA – LYNN S.K. – NIKOS ALIAGAS – ROMAIN RIGAL – RITA SCAGLIA/DARGAUD – DORIAN PROST – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - DR

Les visites littéraires
LiRE magazine littéraire
Inscrivez-vous aux visites littéraires
Verlaine, Rimbaud, Hemingway, Molière...
Marchez sur les pas des grands écrivains avec un conférencier pour découvrir Paris autrement !
Réservations sur www.lire.fr

L'AVIS DES LECTEURS

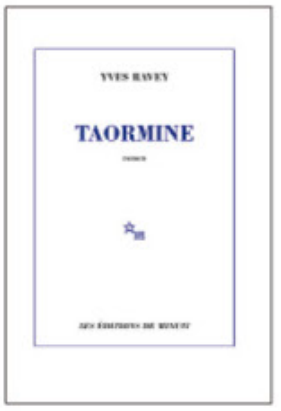
Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

SENS CRITIQUE

32★ Taormine

Yves Ravey (Minuit)

« Son couple battant de l'aile, Melvil décide d'offrir à sa femme une semaine de vacances en Sicile : une parenthèse qu'il espère suffisamment enchantée pour leur redonner une chance de repartir du bon pied. Mais, alors qu'ils ont quitté l'autoroute entre l'aéroport et leur hôtel pour aller voir la mer, leur voiture percute violemment un obstacle. Intimant à sa compagne de lui faire confiance, l'homme poursuit sa route sans s'arrêter. Puis, parvenu à destination, il s'enquiert d'un carrossier susceptible de réparer discrètement l'aile défoncée de leur véhicule. Pour notre plus grand et plus admiratif plaisir, Yves Ravey nous soufflette à nouveau, avec l'un de ces fulgurants et laconiques récits dont il a le secret. Dans une langue à l'os dont l'implacable sobriété descriptive, déshabillée de toute psychologie, crée le malaise par une impression de froideur distanciée en complet décalage avec les émotions du lecteur, il nous plonge dans l'atmosphère oppressante d'un banal voyage touristique que les erreurs à répétition de ses personnages transforment en cauchemar. […] Un récit noir et féroce, autour d'un effroyable engrenage, qui, sans avoir l'air d'y toucher, pose la question de la responsabilité, accidentelle ou aggravée… » ■ **#Cannettille**



3★ La Carte postale

Anne Berest (Le Livre de Poche)

« Une carte postale glissée entre les enveloppes, l'air de rien, comme si elle s'était cachée pour passer inaperçue. Quatre prénoms inscrits : Ephraïm, Emma, Noémie, Jacques. Ses grands-parents maternels, sa tante et son oncle, tous morts à Auschwitz. Lélia va raconter à sa fille Anne, la narratrice, l'histoire de sa famille originaire de Russie, confrontée à la montée de l'antisémitisme et aux ravages de la guerre. […] Anne va essayer de retrouver coûte que coûte l'auteur de cette carte postale anonyme et de reconstituer le destin tragique de sa famille. J'ai été très sensible à la description très réaliste de la vie dans le camp de Pithiviers, au soin apporté à faire revivre toutes ces femmes et tous ces hommes courageux qui, au péril de leur vie, ont lutté contre l'envahisseur allemand. Les pages consacrées au retour des déportés sont particulièrement émouvantes. Un récit intimiste porté par une plume sensible et vivante. » ■ **#Feursy**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 14 octobre 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Delphine Horvilleur**	Il n'y a pas de Ajar. Monologue contre l'identité	Grasset	Essais
2	**Virginie Despentes**	Cher connard	Grasset	Littérature
3	**Elizabeth Jane Howard**	La Saga des Cazalet (t. 5)	La Table ronde	Littérature
4	**Guillaume Musso**	Angélique	Calmann-Lévy	Polars
5	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
6	**Annie Ernaux**	Le Jeune Homme	Gallimard	Littérature
7	**Joann Sfar**	La Synagogue	Dargaud	BD
8	**Amélie Nothomb**	Le Livre des sœurs	Albin Michel	Littérature
9	**Lola Lafon**	Quand tu écouteras cette chanson	Stock	Littérature
10	**Jean-Marc Rochette**	La Dernière Reine	Casterman	BD
11	**Louis-Ferdinand Céline**	Londres	Gallimard	Littérature
12	**Laurent Gaudé**	Chien 51	Actes Sud	Littérature
13	**Giuliano Da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
14	**Emmanuel Carrère**	V13	P.O.L	Littérature
15	**Vincent Dugomier, Benoît Ers**	Les Enfants de la résistance (t. 8)	Lombard	BD
16	**Stephen King**	Billy Summers	Albin Michel	Polars
17	**Sylvain Tesson**	Blanc	Gallimard	Littérature
18	**Polina Panassenko**	Tenir sa langue	L'Olivier	Littérature
19	**Sophie Duplaix (dir.)**	Gérard Garouste. L'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
20	**Maria Larrea**	Les gens de Bilbao naissent où ils veulent	Grasset	Littérature
21	**Yasmina Khadra**	Les Vertueux	Mialet-Barrault	Littérature
22	**Daniel Cohen**	Homo numericus. La civilisation qui vient	Albin Michel	Essais
23	**Raphaelle Bacqué, Vanessa Schneider**	Successions. L'argent, le sang et les larmes	Albin Michel	Essais
24	**Sonia Devillers**	Les exportés	Flammarion	Littérature
25	**Marguerite Abouet, Clément Oubrerie**	Aya de Yopougon (t. 7)	Gallimard BD	BD
26	**Lauren Bastide**	Futures. Comment le féminisme peut sauver le monde	Allary	Essais
27	**Virginie Despentes, Luz**	Vernon Subutex (t. 2)	Albin Michel	BD
28	**Philippe Descola, Alessandro Pignocchi**	Éthnographies des mondes à venir	Seuil	Essais
29	**Anthony Passeron**	Les Enfants endormis	Globe	Littérature
30	**Olivier Adam**	Dessous les roses	Flammarion	Littérature
31	**Jacques Tardi**	Adèle Blanc-Sec (t. 10). Le bébé des Buttes-Chaumont	Casterman	BD
32	**Yves Ravey**	Taormine	Minuit	Littérature
33	**Sarah Rivens**	Captive (t. 1)	Hlab	Littérature
34	**Jonathan Franzen**	Crossroads	L'Olivier	Littérature
35	**Pierre Adrian**	Que reviennent ceux qui sont loin	Gallimard	Littérature
36	**Olivier Norek**	Dans les brumes de Capelans	Michel Lafon	Polars
37	**Valentine Goby**	L'Île haute	Actes Sud	Littérature
38	**Hélène Devynck**	Impunité	Seuil	Essais
39	**Deon Meyer**	Cupidité	Gallimard	Polars
40	**John Le Carré**	L'espion qui aimait les livres	Seuil	Polars

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Annie Ernaux**	La Place	Folio	Littérature
2	**Delphine de Vigan**	Les enfants sont rois	Folio	Littérature
3	**Anne Berest**	La Carte postale	Le Livre de Poche	Littérature
4	**Michael McDowell**	Blackwater (t. 1). La crue	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
5	**Delphine Horvilleur**	Vivre avec nos morts	Le Livre de Poche	Essais
6	**Gérard Garouste, Judith Perrignon**	L'Intranquille	Proche	Littérature
7	**Guillaume Musso**	L'Inconnue de la Seine	Le Livre de Poche	Littérature
8	**Clara Dupont-Monod**	S'adapter	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Kohei Horikoshi**	My Hero Academia (t. 34)	Ki-oon	BD
10	**Toshikazu Kawaguchi**	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature

PLONGEZ DANS LA TÊTE DES GRANDS ÉCRIVAINS

Chez votre marchand de journaux

Et ici aussi

Éric-Emmanuel Schmitt
L'ATHLÈTE DES LETTRES

Sa mère fut championne de France de sprint. Le juré Goncourt s'est lancé pour sa part dans le marathon de *La Traversée des temps*, un cycle de huit romans dont paraît le troisième tome, *Soleil sombre*. Nous avons rencontré notre chroniqueur chez lui, à Bruxelles. Portrait de l'auteur en infatigable sportif.

De l'eau a coulé sous les ponts. Flash-back au tout début des années 1990. Deux inconnus débutent en même temps chez Albin Michel: Amélie Nothomb et Éric-Emmanuel Schmitt. Ce dernier se souvient: « *Notre éditeur nous envoyait ensemble dans les Fnac, craignant qu'il n'y ait aucun public. À nous deux, nous arrivions à rassembler dix personnes. Mais nous étions persuadés l'un et l'autre que l'autre connaîtrait le succès. Nous avions sympathisé dans un train: Amélie m'avait dit que nous étions les deux seuls auteurs du XVIIIe siècle encore vivants – son écriture très serrée a quelque chose de voltairien et dans l'autofiction, qui est la veine que je préfère chez elle, elle a une distance ironique qui a ses racines dans le XVIIIe. Nous sommes restés très amis depuis. Et comme je le lui dis souvent, nous avons inversé les flux migratoires: elle est venue s'installer à Paris et moi ici, à Bruxelles.* »

Cela fait une vingtaine d'années que Schmitt habite dans le quartier d'Ixelles. Sa superbe maison de 1921, qui s'étend sur cinq niveaux, n'est pas précisément un galetas. Tout y est frais et luxueux, rien n'est laissé au hasard, une lumière chaude éclaire un mobilier design. C'est « *coloré et zen* », selon notre hôte, qui précise: « *Je suis un taré des maisons! J'aime faire mes maisons comme je fais mes livres. Vous verriez la ferme-château que j'ai dans le Namurois… Je l'ai mise à mon goût. Et j'ai obtenu grâce à elle le prix de la restauration historique de la Wallonie.* » Schmitt ne s'est pas contenté de s'expatrier, il est allé jusqu'à demander (et obtenir) la nationalité belge. Affable et rieur, il nous en explique les raisons: « *La Belgique est le pays de l'optimisme, ce qui fait du bien quand on sort de France. Et c'est un pays sensuel, où l'on aime manger et recevoir. Les gens sont facilement bien logés puisque les prix ne sont pas ceux de Paris. On divorce beaucoup à Bruxelles étant donné qu'on peut se reloger très facilement!* » Avis à tous les lecteurs de Schmitt dont les mariages dysfonctionnent: cessez de vous pourrir la vie pour de vulgaires histoires de loyer, prenez rendez-vous avec un avocat et déménagez là-bas.

« J'AI L'INTUITION DU LIEU OÙ JE VAIS M'ISOLER »

Bien qu'il ait la phobie des ascenseurs, Schmitt en possède un, flambant neuf. On le suit à pied dans les escaliers. Au premier étage se trouvent le salon de lecture et le salon de musique. Sur un piano japonais

De gauche à droite : Sur ce piano de la marque Kawai, Éric-Emmanuel Schmitt travaille *Les Noces de Figaro*, mais Mozart n'est pas le seul compositeur à avoir ses faveurs : il aime jouer du Bach ou du Chopin, entre autres. Dans son bureau, l'un des trois Molières obtenus pour sa pièce, *Le Visiteur,* en 1994.

de marque Kawai, Schmitt travaille en ce moment *Les Noces de Figaro*. Outre Mozart, il aime jouer Bach, Chopin, Debussy et Fauré. Un compositeur lui fait en revanche horreur : Rachmaninov.

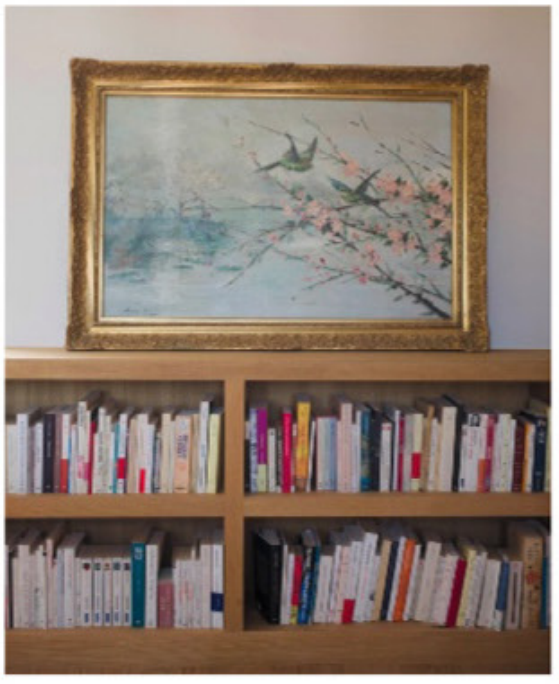
On reprend l'escalier sans s'arrêter au deuxième étage *(« l'étage intime »).* Au troisième se trouve le bureau de Schmitt. Les bibelots ne sont pas à la portée du premier venu : deux des trois Molières obtenus pour *Le Visiteur* en 1994, de très vieilles sculptures chinoises, un croquis d'Utrillo, des toiles de Louise Abbéma… On remarque aussi une œuvre de Günter Grass, récompense allant avec le Deutscher Buchpreis (grand prix du public) reçu en 2004 pour *Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*. Schmitt nous montre la vue par la fenêtre : « *Admirez donc ces jardins privatifs, on se croirait à Londres.* » L'endroit, épuré et calme, paraît propice à la création, comme il nous le confirme : « *Je choisis une maison parce que j'ai l'intuition du lieu où je vais m'isoler. Quand j'ai visité cette maison et suis arrivé ici, au dernier étage, avec ce côté atelier d'artiste, les vitres sur le toit, j'ai eu l'impression d'une page blanche, je savais que j'écrirais bien. À la campagne, c'est pareil : je suis dans le donjon. J'aime le silence, la lumière – je suis un écrivain du jour, pas de la nuit. Je suis allergique au bruit, une paix totale m'est obligatoire.* »

On redescend l'escalier derrière l'homme aux 22 millions de livres vendus. Le roman qu'il publie cet automne, *Soleil sombre,* est le troisième tome de *La Traversée des temps,* sa saga où un héros immortel, Noam, raconte l'histoire de l'humanité du néolithique à nos jours – après avoir survécu au Déluge et assisté à la chute de la tour de Babel, le narrateur se retrouve dans l'Égypte des pharaons et côtoie Moïse. Ce cycle romanesque ultra-ambitieux, Schmitt en a eu l'idée dès sa vingtaine, et l'a gardé dans un coin de sa tête jusqu'à ce qu'un virus chinois fasse office d'étincelle en 2020 : « *Deux éléments ont créé le moment, le "kairos". D'abord, j'ai perdu ma mère : que cette femme tellement forte puisse mourir m'a fait comprendre que ça m'arriverait à moi aussi, et cette prise de conscience du temps qui reste m'a mis à ma table. Et puis il y a eu ce bonheur de la pandémie qui a supprimé tous mes voyages en France et à l'étranger ! Tout s'est arrêté, j'ai été condamné à mon métier et j'y ai plongé comme jamais.* »

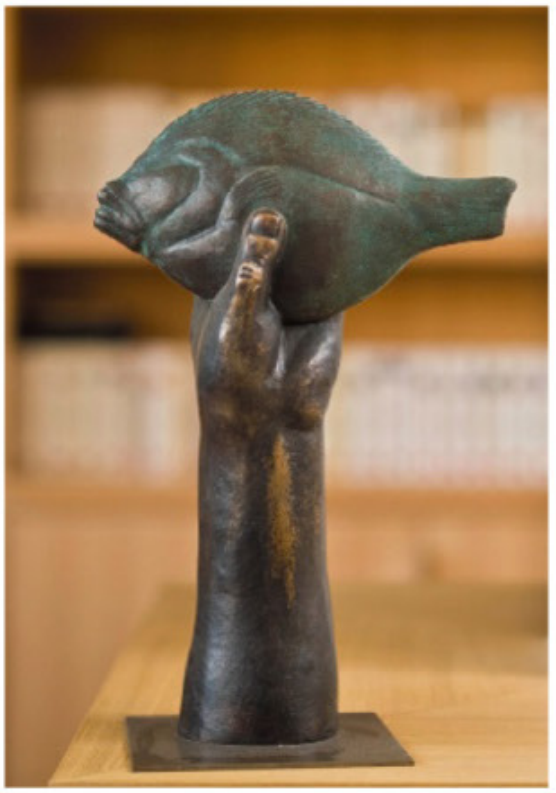
HARARI ET DUMAS À LA FOIS

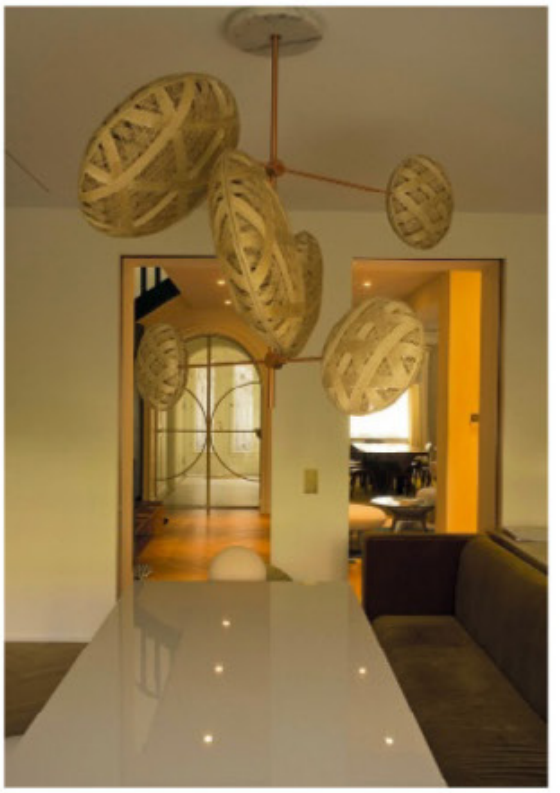
Son éditeur dit de *La Traversée des temps* que c'est « *comme si Yuval Noah Harari croisait Alexandre Dumas* ». On pourrait ajouter que, pour construire un tel monument littéraire, il faudrait allier l'érudition encyclopédique de Diderot à la culture universelle de Pic de la Mirandole. Schmitt s'appuie-t-il sur des conseillers ? Historiens, rats de bibliothèque et autres rabatteurs de savoirs ? « *Jamais de la vie ! Je fais relire les livres par des spécialistes une fois qu'ils sont écrits, mais j'adore fouiller par moi-même, et je n'aurais confiance en personne – je me méfie trop des documentalistes qui enfument leurs auteurs. Ils vont à l'information facile, là où j'aime être surpris, sortir de mes préjugés. Quand je cherche, je ne sais pas exactement ce que je cherche. Sur de nombreux points, si je n'avais pas gratté, j'aurais pu faire des erreurs. Et je ne vois pas quelqu'un grattant pour moi !* »

À 62 ans, Schmitt semble avoir atteint l'âge idéal pour écrire l'œuvre de sa vie : « *Pierre Assouline m'a fait remarquer que je suis dans le bon créneau, la décennie décisive… Il me fallait trente ans de métier pour acquérir les connaissances nécessaires et gagner par l'écriture la confiance suffisante pour me lancer dans un projet aussi énorme. 60 ans, c'est bien. Mais il ne faut pas oublier qu'à 70 ans les romanciers perdent souvent en imagination – ils se mettent alors à publier des Mémoires, des essais… Il est rare que la fertilité créatrice demeure.* ●●●



Une toile de Louise Abbéma posée sur une bibilothèque bien fournie en livres.





De gauche à droite :
Éric-Emmanuel Schmitt habite une superbe maison, sur cinq niveaux, située dans le quartier prisé d'Ixelles, à Bruxelles. On peut remarquer, dans son bureau, une œuvre de l'écrivain et artiste allemand Günter Grass, qui allait de pair avec le Deutscher Buchpreis (grand prix du public), reçue pour *Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran* en 2004
Ci-dessous :
De très vieilles statuettes chinoises sont disposées les unes à côté des autres, ainsi qu'un portrait de notre hôte.

Pour moi, merci, ça va bien, j'espère pouvoir repousser la limite, j'ai plein de livres en tête que je n'ai pas encore écrits. Je sais que je mourrai sans avoir sorti de mon cerveau toutes les pièces et les nouvelles qui s'y trouvent. C'est tragique : j'ai beau travailler énormément, j'ai l'impression de ne rien faire. » On croirait entendre un décathlonien, quelque stakhanoviste des pistes d'athlétisme obsédé par les prochains Jeux olympiques. Rappelons ici que les deux parents de Schmitt étaient professeurs d'EPS, que sa mère a même été championne de course à pied, et que cela a laissé des traces chez leur fils : « *Avec* La Traversée des temps, *je fais un marathon, mais à la vitesse d'un sprint ! J'écris mes tomes en un souffle, et j'ai publié les trois premiers en rafale. Mais tout cela est très préparé. J'ai hérité la mentalité sportive de mes parents : le temps est mon ami. En s'entraînant dur, on peut être meilleur et aller plus loin. Je ne subis pas le temps, je l'utilise au contraire pour amplifier mes forces, ma souplesse d'esprit, ma résistance. Pendant toutes ces années d'écriture, je me préparais pour* La Traversée des temps. »

LA BELLE PROMESSE DE TROIS ORGASMES PAR JOUR

En notant cette digression, on arrive à l'immense cuisine ou l'athlète franco-belge nous sert non pas une boisson énergisante mais un café. Quelques livres de cuisine sont posés sur une étagère. Schmitt a grandi à Lyon, au pays de Paul Bocuse. Il ne fait

pas mystère de sa gourmandise et nous dit que, pour lui, chaque journée offre « *la promesse de trois orgasmes* » – avec le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner.

En chemin vers le salon, on s'arrête sur les livres posés sur la table basse de l'entrée *Le Mage du Kremlin* de Giuliano da Empoli et *Les Liens artificiels* du prometteur Nathan Devers, deux romans retenus par le jury du prix Goncourt, dont Schmitt est membre depuis 2016. Tiens donc. Est-ce pour lui un passe-temps amusant ou une corvée chronophage ? « *Ce n'est pas une récompense, mais une vraie mission, un bénévolat qui bouffe des heures de lecture. Quand Bernard Pivot m'avait appelé pour me proposer de rejoindre l'académie Goncourt, j'étais en train de lire* La Comédie humaine *dans l'ordre dans lequel Balzac voulait qu'on la lise. Je prenais un pied fou ! Hélas, je ne pourrai reprendre qu'à 80 ans, quand je quitterai le Goncourt. Mais j'aime défendre différentes littératures, trouver des talents, les mettre en lumière. Et je suis très soucieux de la francophonie. L'an dernier, Mohamed Mbougar Sarr, on sentait qu'il avait lu Chateaubriand et Bossuet, mais c'est une autre musique qu'il faisait entendre. Je me suis beaucoup battu pour lui.* » On parle d'autres sujets, de Jérusalem où il vient de passer un mois, d'une pièce qu'il espère monter prochainement à Paris, du Théâtre Rive Gauche dont il est le propriétaire et le directeur artistique… Il est 13 heures, on doit partir. A-t-il une adresse à nous conseiller pour manger des moules-frites avant de reprendre le Thalys ? Schmitt nous indique son restaurant de prédilection. Nous nous y rendons avec excitation. Y avons-nous pris du plaisir ? Pardon, mais ce papier s'arrêtera au seuil de notre vie privée. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

40e FOIRE DU LIVRE DE BRIVE
4, 5, 6 NOVEMBRE / 2022

★★★☆☆
LA TRAVERSÉE DES TEMPS (T. 3)
SOLEIL SOMBRE
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
576 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

STÉPHANIE HOCHET

Delphine et Marinette
des *Contes du chat perché* de Marcel Aymé

Mais oui, ce sont bien elles, installées sur la banquette du café. Deux bouilles rondes et rougeaudes, deux têtes blondes à l'expression presque innocente, se tenant droites dans leur petite robe à fleurs. Leurs parents m'ont attendue avec un air sévère. Ils marmonnent un bonjour méfiant quand je les salue. C'est bien vous qui payez les boissons des petites ? demande le père en plissant les yeux. Je le rassure immédiatement. L'homme, la quarantaine, chemise rayée et pantalon en velours marron, réajuste sa casquette, fait tourner son mégot dans sa bouche et quitte le café. Je bredouille quelque chose à sa femme qui attrape un mouchoir en tissu jaunâtre dans la poche de sa blouse et se mouche bruyamment en suivant son mari. L'un et l'autre me font comprendre qu'ils n'ont pas de temps à perdre et que le travail à la ferme n'attend pas.

Je reste seule avec les deux petites filles, Delphine et Marinette.

— Laissez-moi deviner qui est Delphine et qui est Marinette !

Elles gloussent.

— Marcel Aymé dit que la plus blonde et la plus jeune est Marinette, donc c'est vous, dis-je en regardant la plus petite.

— Gagné ! s'exclame-t-elle.

— Merci d'avoir accepté mon invitation, depuis le temps que je voulais vous rencontrer.

— On n'allait pas refuser de venir à la ville, c'est si rare pour nous, dit Delphine. On a failli ne pas avoir l'autorisation de nos parents qui trouvent qu'on s'amuse trop.

— Vous habitez à la campagne, c'est loin, et vos parents ne peuvent pas toujours s'occuper de vous.

— Ça non, après l'école, ils nous demandent de les aider à la ferme.

— Ils s'absentent aussi souvent pour aller au marché aux bestiaux ou pour rendre visite à l'oncle Alfred. Vous restez souvent toutes seules avec les animaux – il y en a beaucoup dans une ferme. Vous avez une relation particulière avec eux.

ON N'ALLAIT PAS REFUSER DE VENIR À LA VILLE, C'EST SI RARE POUR NOUS

— Oui, on leur parle et ils nous répondent, nous sommes amis. Tous les animaux ont un nom et une personnalité. Parfois, on s'attache trop et on a honte de manger l'un d'eux, dit Marinette en rougissant.

— Vous pouvez même manigancer des subterfuges avec eux pour ne pas aller voir la méchante tante Mélina dont le menton est recouvert d'une barbe piquante, votre cauchemar quand elle vous embrasse.

— Mon Dieu, pas tante Mélina ! C'est notre punition quand nous n'avons pas été sages. Un jour, Marinette avait cassé un plat en faïence qui était dans la famille depuis plus de cent ans et…

— Ah non, ce n'est pas moi qui ai cassé le plat !

— Oui, je connais cette histoire. Vous vous êtes arrangées avec le chat Alphonse pour qu'il pleuve et que vous ne puissiez pas quitter la ferme le lendemain. Ainsi, pas de tante Mélina…

— C'est tellement simple pour lui, explique Delphine, il n'a qu'à passer sa patte derrière son oreille et la pluie tombe. Quand il veut embêter les parents, il ne s'en prive pas.

— Tout est possible, dans votre monde. Quand vous souhaitez vous transformer en âne et en cheval, vous vous métamorphosez – quitte à le regretter car vous connaissez alors le traitement des animaux de ferme. Vous avez même laissé entrer un loup chez vous en dépit des leçons de vos parents. Après vous être bien amusées avec lui, vous avez fini dans son ventre, mais, miracle, comme le Petit Poucet, il a suffi d'ouvrir le ventre du fauve pour vous sauver. J'aime aussi cet épisode où vous vous mettez à dessiner les animaux de la ferme et, comme vous n'êtes pas douées, les animaux deviennent exactement comme vos dessins : le cheval est moins grand que le coq et l'âne n'a que deux pattes. Vos parents ont eu un choc devant cette vision.

— Oui, ils veulent toujours que nous soyons obéissantes et travailleuses.

— Quelle drôle d'idée, dit Marinette. ■

AUDREY SOVIGNET

Le philosophe hollandais Bento Spinoza (1632-1677), le « chantre d'une rationalité lumineuse ».

SPINOZA

Un aller simple pour la joie

Spinoza a le vent en poupe. Le plus aimé des auteurs « difficiles », chantre d'une rationalité lumineuse, a longtemps été à rebours de son temps. Né à Amsterdam, ce Hollandais de cœur, exclu à 24 ans de la synagogue, admirateur et continuateur de Descartes, jouit aujourd'hui d'une popularité sans égal. Pourquoi ? Sans doute parce que son chef-d'œuvre, l'*Éthique*, propose un art de la joie à nul autre pareil – et que nous en avons bien besoin. Cela requiert aussi les éclaircissements que propose ce dossier. Car les politiques croient lui emprunter le rejet des « passions tristes », sans percevoir que le bonheur selon Bento Spinoza vise à retrouver l'action dans la passion, quelle qu'elle soit, et non à faire taire la tristesse. De son côté, la « psychologie positive » rêve de voir en lui un précurseur, alors qu'il nous apprend plutôt à élargir nos perspectives au-delà du « moi ». En somme, on trouve en lui, si l'on accepte l'extraordinaire expérience de lecture que propose l'*Éthique*, un formidable maître de liberté, capable d'accompagner ses lectrices et lecteurs pendant toute une vie. Sa pensée permet encore de lutter contre les obscurantismes sous toutes leurs formes, chaque fois que les pressions religieuses, politiques ou géopolitiques voudraient contraindre la pensée. Car telle est la grande leçon de Spinoza : plus on comprend comment s'exercent les causes dans le monde, plus on devient libre dele changer dans la joie. ■

Dossier supervisé par Maxime Rovere

ŒUVRES COMPLÈTES
SPINOZA
ÉDITÉ SOUS LA DIRECTION DE BERNARD PAUTRAT, 1952 P., LA PLÉIADE, 76 € (PRIX DE LANCEMENT JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 2022)

ERICH LESSING/AKG IMAGES

SOMMAIRE

44 **Lire l'*Éthique***
Une expérience en soi
46 **Dans l'Europe des impies**
Un incroyant parmi les autres
47 **Verbatim**
Eva Illouz : « Spinoza ne s'intéresse pas au bonheur »
48 **Par-delà la tristesse et la joie**
Désenchaînez vos passions !
50 **Spinoza et Huygens**
Un accord presque parfait
51 **Raison ou sentiments**
La nécessité du Prince
52 **Tolérance, laïcité, libre expression**
Pensée en liberté conditionnelle
54 **Entretien avec Frédéric Lenoir :**
« La moindre phrase de l'*Éthique* me met en joie »

Pour entrer dans l'*Éthique,* le plus simple est de renoncer à chercher la « clé » qui nous en ouvrira la porte. (Vanité de N. L. Peschier, 1660.)

RIJKSMUSEUM

Lire l'*Éthique*

UNE EXPÉRIENCE EN SOI

Publiée de façon posthume en 1677, l'œuvre majeure de Bento Spinoza contient l'une des pensées les plus influentes de la philosophie moderne. L'effort consenti pour y accéder mène le lecteur de ce traité réputé difficile tout droit à la sagesse.

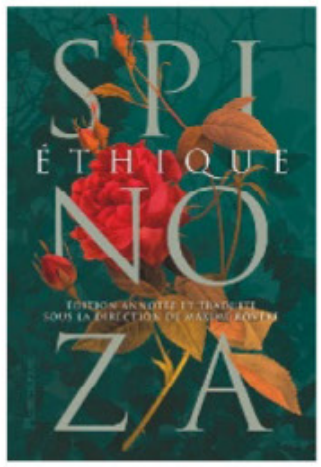
L'*Éthique* est l'un des livres les plus fascinants qui aient jamais été écrits. Son ambition est sans égale : il s'agit d'acquérir une parfaite connaissance de Dieu, de nous-mêmes et des choses. Sa forme est étrange : il s'agit d'un traité de mathématique qui commence par définir des termes abstraits, puis accumule des propositions dont les démonstrations ont un aspect affreusement répétitif. Sa réputation est pourtant séduisante : Casanova, Diderot, Goethe, Deleuze ou Bergson témoignent sur un ton inhabituel, souvent très affectueux, de leur immense amour pour un livre qui a changé leur vie.

NE PAS TOUT COMPRENDRE

Le plus souvent, notre curiosité est inhibée par la peur de ne rien y comprendre. Nous nous convainquons facilement que lire dans le texte l'*Éthique* de Spinoza, ce serait trop pour nous, que c'est un livre trop difficile qui ne s'adresse qu'à des spécialistes, voire qui demande une intelligence exceptionnelle. Attention ! Lorsque ces pensées nous viennent, elles nous font participer d'un affaiblissement général contre lequel nous luttons d'habitude. Qui d'entre nous ne s'est pas lamenté de la bêtise télévisuelle ou des vidéos qui circulent sur les réseaux sociaux ? Ne pas s'effrayer devant l'aspect étrange de l'*Éthique,* c'est accepter une lecture où il n'est pas possible de comprendre tout, tout de suite. Bien sûr, lire sans comprendre est parfois pénible. Mais réciproquement,

vouloir tout comprendre dans ce qu'on lit est une dangereuse exigence : car c'est elle, justement, qui enferme notre époque dans une infantilisation progressive. Allons ! Quelle image avons-nous de nous-mêmes pour renoncer à nous confronter à un texte réputé « difficile » ?

Pour entrer dans l'*Éthique,* le plus simple est donc de renoncer à chercher la « clé » qui nous en ouvrira la porte. Comme dans l'eau froide des lacs de montagne, on ne peut pas éviter de ressentir, en commençant à lire, une sensation inconfortable, quoique, à bien y regarder, elle soit plus surprenante qu'autre chose. Cela vient du fait que Spinoza ne vise pas du tout à nous faire jouir de l'agrément des mots, mais à suivre rigoureusement l'enchaînement des idées. Il est donc impossible (sauf perversion !) de se laisser porter par ses phrases, puisque son livre ne peut à aucun endroit « se lire comme un roman ». Sa lecture se compare plutôt à l'apprentissage d'une nouvelle langue, et l'enjeu en vaut vraiment la peine : cette langue nous propose une autre manière de vivre, un véritable art de la joie.



***ÉTHIQUE,* SPINOZA**
ÉD. ANNOTÉE ET TRADUITE SOUS LA DIRECTION DE MAXIME ROVERE, 880 P., FLAMMARION, 35 €

APPRENDRE LA LANGUE

Par conséquent, tout comme pour une langue étrangère, ce livre se pratique mieux si l'on est à plusieurs. C'est là qu'on peut trouver du réconfort, lorsqu'on se sent accompagné même quand c'est difficile, ou être rassuré dans les moments où l'on se pose des questions sur soi-même… Voilà pourquoi une édition très annotée est essentielle, car c'est un peu comme si le maître-nageur se tenait à nos côtés (encore mieux si les commentateurs sont plusieurs), sachant qu'un ouvrage grand format, qui laisse de l'espace aux yeux et à la pensée, sera toujours préférable à celui qui promet « tout Spinoza d'un coup » – idée indigeste dans le cas d'un auteur dont chaque page compte. L'accompagnement des universitaires, s'ils sont assez généreux, permet alors de retrouver, dans les conditions de lecture contemporaine (silencieuse et solitaire), l'esprit collectif animant le groupe de Spinoza et de ses amis, qui lisaient tous ensemble et à voix haute parmi les éclats de rire. Pourquoi ne pas imiter celles et ceux qui, encore aujourd'hui, lisent l'*Éthique* en groupe, ou à deux, ou en en discutant sur les forums et les profils dédiés sur les réseaux ?

Si l'on fait cet effort, que se passe-t-il ? Généralement, on s'ennuie dans les deux premières parties, car le vocabulaire est trop nouveau et il est introduit sans préavis. Eh bien, pourquoi ne pas les sauter ! Car la difficulté du texte vient principalement du fait qu'il n'est pas progressif. En général, les philosophes commencent par attirer la curiosité des lecteurs, puis par poser les problèmes, puis ils proposent un par un de nouveaux concepts. Spinoza, non. Sa philosophie nous arrive comme par les pieds, sans introduction. Par conséquent, il faut accepter de confronter sa propre intelligence à ces phrases qui s'éclairent peu à peu. À ce titre, la troisième partie est nettement plus accueillante, car Spinoza se met à parler d'amour, de haine, de colère, et même si le vocabulaire reste étrange et la manière d'écrire rigide, ces analyses font un effet inattendu : elles vous prennent par les tripes. Comme en natation, c'est donc en lisant l'*Éthique* sans préjugés que l'on découvre comment s'y prendre et la joie de comprendre.

SE LAISSER GUIDER

Or, que dit cette troisième partie ? Elle part de l'idée que l'existence rapportée au temps est dynamique, donc que toute chose qui existe dans le présent tend à exister dans le futur. Tel est notre désir fondamental, exister. Quand on imagine cet effort contrarié ou diminué, on est triste. Quand on l'imagine aidé ou augmenté, on ressent de la joie. Sur ces bases, Spinoza va explorer toute la diversité de notre vie affective en nous démontrant, par A + B, à quel point nos émotions se ramènent finalement à des mouvements très simples, dont les lois ne sont difficiles ni à comprendre ni à observer en soi et autour, dans l'expérience.

Voilà comment ce livre finit par bouleverser ses lecteurs et par les propulser dans une curiosité joyeuse. Cette lecture qu'on trouvait « exigeante » s'avère différente des autres parce qu'elle est plus active : c'est une lecture « impliquée ». Voilà aussi pourquoi l'*Éthique* n'est pas un livre qu'on peut terminer d'une traite, comme d'habitude. Il est fait pour qu'on l'ouvre et qu'on le referme à son propre rythme. Mais on dira : et si tout était faux ? La réponse ne peut être qu'éprouvée. Spinoza n'a fait que tenter d'esquisser le chemin le plus rapide, le plus court, vers la joie. C'est en s'y plongeant un peu, beaucoup, passionnément, qu'on fait de l'*Éthique* non une bible de vérité, mais un compagnon de vie. ■ **Maxime Rovere**

SPINOZA EN QUELQUES DATES

24 NOVEMBRE 1632
→ Naissance à Amsterdam de Bento Spinoza.
1654
→ Mort de son père Michael d'Espinoza. Bento et son frère Gabriel reprennent le commerce paternel de fruits secs.
27 JUILLET 1656
→ Les autorités juives mettent Spinoza au ban de la communauté d'Amsterdam.
1661-1663
→ Spinoza déménage dans le village de Rijnsburg et donne des cours particuliers. Il publie *Les Principes de la philosophie de Descartes*.
26 SEPTEMBRE 1667
→ Mort de Simon de Vries, qui lègue à Spinoza une confortable rente annuelle.
1670
→ Publication du *Traité théologico-politique*.
AVRIL 1671
→ La Cour de Hollande interdit la vente et la diffusion du *TTP.* Spinoza s'installe à La Haye.
1672
→ Invasion puis occupation sanglante des Pays-Bas par la France.
1675
→ Spinoza prépare la publication de l'*Éthique,* puis y renonce pour éviter procès et condamnation.
21 FÉVRIER 1677
→ Mort de Spinoza à La Haye.
JANVIER 1678
→ Publication, en latin et néerlandais, des *Œuvres posthumes* de Bento Spinoza.

Dans l'Europe des impies

UN INCROYANT PARMI LES AUTRES

Athées, libertins et « incrédules » ont diffusé leurs idées dès le XVIe. Spinoza n'était ainsi pas le premier ni le seul à s'opposer à la vérité des religions révélées, qui n'aurait d'autre dessein que d'aliéner les peuples.

par Jean-Pierre Cavaillé*

« *Nombreux sont ceux qui vivent à Amsterdam sans Église ni religion.* » Dire que Spinoza, sur le plan de la critique des religions révélées et de leurs appareils théologiques, est tout sauf une exception en son siècle, ne revient nullement à mettre en question son originalité et sa radicalité philosophiques. La conception de la religion (des religions) comme imposture, tromperie à la fois nécessaire et dommageable pour moraliser les peuples et les conduire à l'obéissance politique (mais aussi pour justifier toutes formes de pouvoir tyrannique), se trouve déjà formulée très fortement au XVIe siècle par Jacques Gruet, modeste greffier exécuté dans la Genève de Calvin (1547), elle est bien présente dans les déclarations du meunier frioulan Menocchio, qui tint tête à ses juges inquisiteurs au prix de sa vie (1600), mais elle traverse aussi les écrits de nombreux philosophes. Car incroyance, incrédulité, impiété, inséparables de ce dont elles sont la négation, ne cessent de se multiplier dans toute l'Europe au cours des siècles qui précèdent, et dans toutes les strates sociales.

Cela veut dire d'abord que l'on en parlait de plus en plus, et que l'on se servait des mots « athées », « libertins », « incrédules », pour incriminer des individus et des groupes. Ceux-ci, très généralement (Spinoza en est un parfait exemple) s'en défendaient et ils ne pouvaient faire autrement, à la fois parce que ces accusations étaient très graves et – surtout – parce qu'il n'existait quasiment pas d'acception positive de ces notions polémiques et diffamatoires. L'historiographie contemporaine l'a souvent noté : même dans une somme d'athéisme comme le *Theophrastus Redivivus* (1659), qui plus est protégée par l'anonymat, le nom d'« athée » est strictement négatif, du fait de l'immoralité absolue qu'il impliquait pour les contemporains (sans la reconnaissance d'un Dieu, point de vertu morale et d'obéissance civile possible).

UNE SEULE RÈGLE : LA LOI NATURELLE

Pourtant, on n'en finirait pas de citer les textes et la documentation démontrant la circulation de thèses mettant radicalement en cause la vérité des religions révélées en général et du christianisme en particulier. Les archives des procès d'incroyants (le procès Gruet, le procès Menocchio, les dizaines de cas d'irréligion populaire à Venise recueillies dans les archives de l'Inquisition vénitienne par Barbierato, etc.) montrent que les mêmes arguments sont partagés par toutes les strates de la population. Ainsi, par l'oralité, des motifs indiscutablement issus de la culture savante, par exemple la valorisation, voire divinisation de la nature (et d'abord le fait d'en faire une entité, « la » nature) finissent dans l'escarcelle des mendiants. Campanella, incarcéré après la conjuration de Calabre, déclarait : « *Il n'y a pas d'autre Dieu que la nature qui meut toute chose et qui fait tout.* » Pour Vanini, « *la Nature elle-même* […] *est Dieu (car elle est le principe du mouvement)* » et elle a inscrit sa « *loi* », la « *loi naturelle* », seule règle de vie des philosophes, « *dans l'âme de tous les peuples* ». *Deus sive Natura*, cette formulation scandaleuse entre toutes circulait ainsi dans l'Europe libertine. En 1656, Alexandre Agnew, un mendiant écossais, était pendu à Dumfries : il affirmait n'avoir « *jamais eu aucune religion* » ; pour lui, « *il n'y avait ni Dieu, ni Christ, et* […] *il n'avait jamais rien reçu de Dieu mais seulement de la nature* […] *qui a toujours régné et toujours régnera* ».

Il y avait aussi tout un fond de « pro-matérialisme » paysan, bien présent déjà dans les registres d'inquisition de l'évêque Fournier au XIVe siècle, que l'on retrouve chez Menocchio et qui se perpétue ainsi jusqu'en… 1980 dans le Latium, sur les lèvres des bergers improvisateurs, aux portes de Rome ! Pour les plus radicaux, ceux qui osent dire que « Dieu n'existe pas » (au sens au moins de la théologie) ou que « Dieu et la nature ne font qu'un », disent aussi qu'il existe une « loi naturelle » qui sert de règle morale aux esprits émancipés. En définitive, l'idée que « tout m'est possible si Dieu n'existe pas » n'est certes pas dominante chez les libres penseurs d'Ancien Régime. Elle est même quelque chose de très rare. Au contraire, la constatation des prospérités du vice est la chose la plus commune. Et elle vaut comme un très fort argument contre l'existence d'un Dieu rémunérateur. ■

AKG IMAGES /DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY

Huile sur toile de Pio Sanquirico représentant l'incarcération pour hérésie du philosophe italien Tommaso Campanella (1568-1639).

* **Jean-Pierre Cavaillé** occupe la chaire d'histoire intellectuelle de l'Europe moderne à l'EHESS. Il est l'auteur des *Déniaisés. Irréligion et libertinage au début de l'époque moderne* (Garnier, 2014).

Verbatim

«SPINOZA NE S'INTÉRESSE PAS AU BONHEUR»

L'engouement actuel pour la philosophie spinoziste reposerait-il sur un malentendu ? C'est ce que soutient la sociologue Eva Illouz* dans ce texte inédit, où elle fustige au passage la psychologie positive et son corollaire, le développement personnel.

Le succès de Spinoza en librairies peut sembler étonnant ; l'une des raisons de cet engouement est qu'on le présente aujourd'hui comme un philosophe du bonheur. C'est assez préoccupant : l'enseignement de Spinoza pourra-t-il un jour être dissous dans la quête effrénée de notre société pour des individus lisses et souriants, sans aspérités, incapables de valoriser les épreuves de la vie ?

Notons d'abord que les stoïciens jouissent d'un retour d'intérêt semblable. Pourquoi ? Parce qu'ils nous enjoignent de ne compter que sur nos forces intérieures et d'abandonner notre désir de changer le monde. Cette pensée est devenue dominante : la "happycratie" cherche à convaincre les individus que c'est en se changeant eux-mêmes qu'ils pourront transformer les événements qui leur arrivent, sans s'impliquer dans le monde ou dans l'action politique. L'intérêt pour Spinoza s'inscrit donc dans une vague d'intérêt pour ces philosophies du repli, qui affirment la possibilité pour le "moi" de se façonner et qui postulent, en quelque sorte, la primauté de l'éthique sur le politique.

Évidemment, il y a là un énorme malentendu. Car Spinoza parle de la joie, il ne s'intéresse pas au bonheur. Le bonheur est une notion utilitariste qui suppose la satisfaction de tous les besoins. La joie, en revanche, s'appuie chez Spinoza sur la compréhension, et la compréhension repose sur l'usage de la raison. La joie spinoziste la plus intense est celle de la pure rationalité, celle où l'on comprend que ce qu'on vit est nécessaire.

SUSANNE SCHLEYER/EHESS

« LA JOIE SPINOZISTE EST CELLE DE LA PURE RATIONALITÉ, OÙ L'ON COMPREND QUE CE QU'ON VIT EST NÉCESSAIRE »

D'autre part, le bonheur est aujourd'hui associé au succès, et notamment à la réussite sociale. Cette idéologie du bonheur va dans les deux sens : elle promet que si l'on reçoit les honneurs et l'argent que peut donner la société, l'individu sera heureux ; et réciproquement, elle valorise le bonheur comme l'indice du succès social. De cette manière, au lieu d'être un simple état de grâce, le bonheur devient le signifiant du succès. Des hiérarchies sociales se dessinent alors entre "ceux qui y arrivent" et les autres. Au sein des entreprises, les travailleurs doivent être plus souriants pour être reconnus. Une perversion s'est donc installée, où le bonheur devient un instrument de hiérarchisation. On ne peut rien imaginer de plus éloigné de Spinoza !

Néanmoins, la "psychologie positive" vend également, à travers ses livres et ses ateliers, l'idée que pour réussir dans la vie et surmonter tous les obstacles, on doit changer tout ce qui nous entrave de l'intérieur. Il n'est pas inexact de déceler là un ou deux éléments spinozistes. Pourtant, cette approche passe sous silence le fait que Spinoza, comme le font d'ailleurs les stoïciens, insiste sur les limites de notre puissance. La psychologie positive nous promet au contraire de révéler un potentiel illimité en nous : l'individu apparaît comme un point qui se meut constamment sur une trajectoire ascendante. Cette promesse d'un développement personnel indéfini est la clé d'un énorme marché international qui dépasse largement l'assistance psychologique. Il s'agit de vendre toutes sortes de techniques censées permettre de changer la nature même de la psyché – en niant ses limitations. Ce que Spinoza nous enseigne, c'est plutôt que nos passions nous indiquent nos coordonnées. Elles nous signalent qui on est et où on est dans une interaction, dans une structure sociale, etc. Cela ne veut pas dire qu'il faut s'en contenter. Au contraire, la question devient : comment lutter ? » ■

Propos recueillis par Maxime Rovere

* Eva Illouz, Edgar Cabanas, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Premier Parallèle, 2018.

Pour nommer ce que Descartes appelait les « passions de l'âme », Spinoza emploie le terme d'« affect ». (*La Mélancolie,* tableau de Louis-Jean-François Lagrenée, 1785.)

Par-delà la tristesse et la joie DÉSENCHAÎNEZ VOS PASSIONS !

Utilisées à l'envi jusqu'au plus haut sommet de l'État dans des discours qui nous exhortent à nous en débarrasser, les « passions tristes » de Spinoza, auxquelles s'opposeraient les « joyeuses », manifestent pourtant d'une puissance dont on ne pourrait se défaire.

Par Pierre Zaoui*

On fait souvent de Spinoza un thuriféraire de la joie nous exhortant à chasser hors de notre esprit autant qu'il est possible toutes les « passions tristes » en les remplaçant par des « passions joyeuses ». Ainsi, par exemple, d'après Colérus, son premier biographe hagiographe, après s'être indigné du lynchage des frères de Witt jusqu'au point de vouloir placarder dans la rue l'inscription « Ultimi barbarorum » (les derniers des barbares), Spinoza se serait ravisé disant qu'un philosophe connaît les mêmes passions que le vulgaire, mais s'en défait plus rapidement. Ou plus précisément, Deleuze, dans *Spinoza. Philosophie pratique,* parle de « *la distinction fondamentale entre deux sortes de passions, passions tristes et passions joyeuses* ». Mais que valent exactement une telle distinction et cette formule de « passions tristes » ? Jusqu'à quel point est-elle conforme à la philosophie de Spinoza ?

Si Spinoza ne parle jamais stricto sensu de passions tristes, mais d'affect *(affectus en latin)* de tristesse et de modification affective *(affectio),* l'expression n'en est pas moins parfaitement légitime pour parler de sa philosophie. D'abord parce que, dans la préface de la troisième partie de l'*Éthique* consacrée à la nature de nos affects, il emploie encore le mot « affect » pour nommer ce que Descartes appelait les « *passions de l'âme* », semblant ainsi valider implicitement l'interchangeabilité des deux termes. Ensuite et surtout, parce que là où Aristote décrivait quatorze passions fondamentales au livre II de la *Rhétorique,* et où Descartes dans *Les Passions de l'âme* voyait six passions primitives, Spinoza ne trouve plus qu'un affect fondamental – l'effort (*conatus*) pour persévérer dans son être, ce qui se

ERICH LESSING/AKG IMAGES

nomme chez l'homme désir – mais un affect qui varie dans la durée : en tant qu'il augmente, gagne en puissance, il se nomme joie, en tant qu'il diminue, devient moins capable de modification, il se nomme tristesse. Il n'est donc pas absurde de parler de « distinction fondamentale » pour nommer ces deux affects passifs primordiaux qui font varier notre désir et dont tous les autres dépendent : la haine, la colère, l'envie, la pitié, etc., pour les affects tristes ; l'amour, la générosité, le chatouillement, etc., pour les affects joyeux.

Et pourtant, outre le fait qu'à l'âge classique « passion triste » paraît légèrement pléonastique et « passion joyeuse » légèrement contradictoire (passion signifiant *pathos,* douleur, on voit mal, en dehors de jeux sadomasochistes peu communs, comment une passion pourrait être joyeuse), de telles expressions, surtout celle de «passion triste», demeurent embarrassantes pour expliquer le spinozisme. Pour au moins trois raisons.

NE PAS OPPOSER MAIS COMPRENDRE

La première raison est ontologique : en soi, une passion triste n'existe pas, il n'y a que des affects positifs qui expriment chacun à sa façon la puissance infinie de Dieu ou de la Nature, et c'est seulement pour soi qu'un affect triste peut paraître néfaste et mauvais. Parler de passions tristes et de passions joyeuses, c'est donc risquer de les naturaliser, en termes techniques confondre notions extrinsèques (qui n'ont pas leur raison en elle-même) et notions intrinsèques, et ainsi croire qu'il existe dans la nature des mauvaises passions qu'il s'agirait à tout prix de chasser ou de juguler, et donc réintroduire dans la nature du mal, de la tristesse, de la passion. Ce contre quoi justement s'élève toute l'ontologie de Spinoza : en l'être, qu'on l'appelle Dieu ou Nature ou Infini, tout est actif, puissant, joyeux, les créations apparentes comme les destructions apparentes, et il n'y a pas de passions tristes.

La seconde raison est éthique : trop souligner l'opposition entre « passions tristes » et « passions joyeuses », c'est risquer d'occulter la seule vraie opposition éthique pertinente – celle entre « affects passifs » (tristesses et joies mêlées), quand on a une idée inadéquate de l'objet qui nous affecte, et « affects actifs » (toujours joyeux) qui naissent de sa juste compréhension. Or perdre de vue cette seule opposition

EN L'ÊTRE, QU'ON L'APPELLE DIEU OU NATURE OU INFINI, TOUT EST ACTIF, PUISSANT, JOYEUX, LES CRÉATIONS COMME LES DESTRUCTIONS

éthiquement pertinente, c'est d'abord perdre de vue toute l'éthique spinoziste qui consiste justement à ne pas opposer mais à comprendre, à accéder à cet « *amour intellectuel de Dieu* » dans lequel rien ne s'oppose, rien ne se dévalue – immense rédemption du monde qui rédime tout en expliquant tout, y compris les affects tristes ; et c'est ensuite perdre de vue que maints affects passifs joyeux (l'amour, l'hilarité, la surestimation de soi, etc.) peuvent être excessifs et nous conduire plus sûrement à la ruine que maints affects tristes mais lucides (le sentiment de son impuissance, la modestie, la rupture amoureuse, etc.). C'est pourquoi Spinoza peut dire que « toutes les choses qui nous donnent de la joie sont bonnes », mais il ne dit jamais que « toutes les choses qui nous attristent sont mauvaises » (sauf peut-être la mélancolie). Et c'est pourquoi il s'en prend dans la préface de la troisième partie de l'*Éthique* à tous « *ceux qui aiment mieux prendre en haine ou en dérision les affects et les actions des hommes que de les comprendre* », c'est-à-dire les considérer comme s'il était question « *de lignes, de plans et de solides* ».

UNE ERREUR POLITIQUE

L'éthique spinoziste vise une géométrie des affects résolument neutre, qui les analyse tels qu'ils sont en eux-mêmes et en dehors de ce qu'ils sont pour soi. Ce qui a une signification éthique très précise : quand on est envahi de tristesse ou quand on voit son prochain envahi de tristesse, il faut chercher ce qui, dans cette tristesse, dans cette passion, dans cette douleur subie et non agie, manifeste encore une puissance particulière au lieu de s'en désoler ou de chercher trop vite à s'en défaire. Bento Spinoza n'est pas un jeune beyliste prétendant mener tambour battant une guerre contre tous les « *tristes et les attristants* », comme dit Stendhal dans son *Journal* (17 mars 1811). Spinoza dirait plutôt : quand on est joyeux, même la tristesse (y compris en soi sous forme résiduelle), paraît intéressante, digne d'analyse, et donc à sa façon joyeuse.

La troisième raison, enfin, est plus politique. Car le mépris des passions tristes a une histoire après Spinoza : celle de la réaction et de la contre-révolution qui ont toujours vu, notamment chez Nietzsche, les passions tristes, entendues comme ressentiment, jalousie, envie, colère, indignation, esprit de vengeance, comme le propre des faibles, des esclaves, des parias, des classes populaires. Or Spinoza ne dit jamais cela, il dit même plutôt le contraire : le danger d'une politique qui libérerait les ignorants de toute passion triste – « *la foule est terrible quand elle est sans crainte* ». C'est donc même plus qu'un contresens, c'est une erreur politique que de vouloir enrôler Spinoza dans cette tradition qui n'a jamais été la sienne. Surtout aujourd'hui. ■

* **Pierre Zaoui** est maître de conférences à Paris VII-Diderot. Fin connaisseur de Spinoza, Hume et Deleuze, il est l'auteur de *Spinoza. La décision de soi* (Bayard, 2008).

MORE GEOMETRICO

À LA MANIÈRE DES GÉOMÈTRES

L'*Éthique* est écrit sur le modèle des *Éléments* d'Euclide : le texte se présente bardé de définitions, de propositions, de démonstrations… Et pourtant, la moitié de ces pages est consacrée à l'étude des affects humains. En partant du désir, Spinoza déduit deux variations – la joie, la tristesse – à partir desquelles il explore, par déduction, la diversité de toutes les passions. Cet étrange attelage entre un propos mathématisé et les méandres de la psychologie humaine a fait dire de Spinoza qu'il était à la fois le grand-père de la psychanalyse (Lacan) et l'un des plus austères représentants d'un « ordre des raisons » (Martial Guéroult). Ces deux lectures étant irréconciliables, on peut parier que Spinoza continuera longtemps encore à faire couler des torrents d'encre.

Spinoza et Huygens

UN ACCORD PRESQUE PARFAIT

S'appréciant et se nourrissant de leurs observations respectives, les deux hommes ont ainsi prouvé que philosophie et physique pouvaient entrer en harmonie telles des horloges se synchronisant.

par Filip Buyse*

Portrait de Christiaan Huygens (1629-1695) réalisé par le peintre néerlandais Caspar Netscher en 1671.

Spinoza était en contact avec certains des plus grands scientifiques de tous les temps, et Christiaan Huygens, fils du diplomate Constantijn Huygens (1596-1687), fut l'un d'entre eux. Le « petit Archimède », comme son père l'appelait, était si doué qu'il fut bientôt élu membre de la Royal Society et alla s'installer à Paris en 1666 pour devenir membre de l'Académie royale des sciences. L'écart social entre cet aristocrate et le jeune philosophe banni ne les a pas empêchés d'entrer en contact. Au contraire ! De 1663 à 1669, alors que Spinoza habitait à Voorburg, il vécut tout près de la résidence de la famille Huygens et, au plus tard en mai 1665, il rendit plusieurs visites à Christiaan Huygens.

À cette époque, celui-ci était préoccupé par un phénomène étrange. Vers le 22 février 1665, alors qu'il était malade et allongé dans son lit, il avait remarqué que les deux pendules face à lui finissaient toujours par battre en synchronie. Il ne put d'abord en croire ses yeux. Pourquoi les horloges se synchronisaient-elles mystérieusement entre elles ? Comment des objets mécaniques pouvaient-ils s'influencer l'un l'autre sans se toucher ? Quelle était la cause de cette « *espèce de sympathie* » ? Il pensa d'abord à « *une agitation imperceptible de l'air* ». Dans une note publiée le 23 mars 1665 par le *Journal des savants,* il expliquait que, non, « *la sympathie de l'air* » n'était pas la cause de leur harmonie, mais peut-être plutôt une « *impression secrète des pendules* ». À la fin du mois de mars 1665, Huygens finira par aboutir à une explication définitive de cet « *accord merveilleux* » : « *Car j'ai découvert par mes observations (et pour ainsi dire à mes dépens) que le mouvement du pendule, bien qu'il ait peu de poids en comparaison de l'horloge entière, imprime également un certain mouvement au corps auquel il est suspendu si celui-ci est susceptible du moindre flottement.* »

DES LOIS QUI S'ADAPTENT

Tandis qu'il faisait ses observations, Huygens en avait informé les principaux philosophes en Hollande et en Grande-Bretagne. Les procès-verbaux de la Royal Society précisent qu'au terme de la réunion du 10 mars ses membres prévoyaient de mener des expériences pour déterminer si la cause de l'étrange sympathie était l'agitation de l'air ou une « *cause magnétique* ». Comme Oldenburg était présent, on peut supposer qu'il connaissait la « sympathie des horloges » lorsqu'il écrivit à Spinoza : « *Surtout, si quelque éclat de lumière vous a frappé, pris au piège dans la chasse difficile qui touche à ce que nous connaissions comment chaque partie de la Nature convient avec son tout, et sous quel rapport se fait sa cohésion avec le reste, nous vous le demandons très affectueusement : faites-nous en part !* »

Spinoza lui répondit : « *Les lois, autrement dit la nature de chaque partie, s'adaptent aux lois, autrement dit à la nature de la suivante, de telle sorte qu'elles se contrarient le moins possible.* » Cette affirmation semble être incompatible avec son déterminisme métaphysique, selon lequel les lois de la nature – et donc de chaque nature – sont immuables. Cependant, le paradigme de la synchronisation des pendules permet de comprendre en quel sens les corps peuvent « s'adapter » à d'autres corps. Ainsi compris, cet effet est entièrement compatible avec le concept de causalité mécanique des corps de Spinoza, et lorsque celui-ci parle de « lois » qui s'adaptent, il est probable qu'il ait eu à l'esprit la loi des pendules de Huygens. Car selon ce raisonnement, chaque pendule a sa propre fréquence naturelle, pour ainsi dire sa propre loi, qui s'adapte légèrement, pendant le processus de synchronisation, à la « loi » des autres pendules, afin de former une nouvelle « loi », c'est-à-dire un tout uni par une relation mutuelle de mouvement et repos. Tout à fait comme la physique et la philosophie, dans leurs échanges mutuels, parfois s'adaptent l'une à l'autre ! ■

* **Filip Buyse** est philosophe et chercheur indépendant en histoire intellectuelle, spécialisé dans les liens entre philosophie et science à l'époque moderne. Il travaille actuellement sur un manuscrit de philosophie naturelle.

« L'ÉCART SOCIAL ENTRE CET ARISTOCRATE ET LE JEUNE PHILOSOPHE BANNI NE LES A PAS EMPÊCHÉS D'ENTRER EN CONTACT »

HAAGS HISTORISCH MUSEUM

Raison ou sentiments

LA NÉCESSITÉ DU PRINCE

Pour réguler l'inconstance des hommes affligés d'affects, le philosophe du XVII^e siècle s'en réfère au politique, proposant une éthique libératrice de l'amour, qui ne serait autre qu'une manière d'appréhender l'essentiel.

par Ivan Segré*

En ouverture de son *Traité théologico-politique (TTP),* Spinoza écrit : « *Si les hommes pouvaient régler toutes leurs affaires suivant un avis arrêté, ou encore si la fortune leur était toujours favorable, ils ne seraient jamais en proie à aucune superstition*[1]. » Dans une note, les traducteurs signalent une référence implicite à une pièce de théâtre latine, *L'Eunuque* de Térence (vers 57-58), dans laquelle Spinoza aurait lui-même joué.

Dès le premier dialogue de l'antique comédie, un maître en proie aux caprices de sa bien-aimée s'épanche auprès de son esclave : que faire ? L'esclave assure alors son maître que l'amour est une chose qui n'a « *en soi* » « *ni dessein ni mesure* » et qu'il est donc impossible de la régler raisonnablement, par des « *avis* ». Évoquant des hommes incapables de régler leur existence, Spinoza écrit quant à lui : s'ils « *pouvaient régler… suivant un avis arrêté* » – formule manifestement inspirée de la comédie de Térence. Or dans celle-ci, l'esclave ajoute aussitôt que si l'amour d'une femme est sans raison, il n'en demeure pas moins qu'il faut suivre un « *avis arrêté* » en la matière, autrement dit se donner une règle et s'y tenir. On songe alors à la parabole de Descartes pour se tirer des situations difficiles : qui s'est égaré dans une forêt doit arrêter une direction en ligne droite et s'y tenir, sans quoi il risque de tourner en rond indéfiniment, ballotté de-ci de-là au gré des signes.

***Le Baiser,* huile sur toile du peintre italien Francesco Hayez (1859).**

MONDADORI PORTFOLIO/SERGIO ANELLI/AKG IMAGES

UN CHAOS DE CONTRADICTIONS

La leçon de l'esclave, une fois réinscrite au point de départ du *TTP,* a donc une portée non seulement morale mais politique, puisque dans le cas des hommes affligés d'affects, incapables de régler leur existence suivant un dessein arrêté, l'autorité du Prince est un arbitraire normatif qui tient lieu de morale provisoire. C'est son autorité, en effet, qui permet de régler l'inconstance des hommes en traçant une ligne droite là où règne un chaos de contradictions. Car telle est bien l'impérieuse nécessité politique : il faut un Prince qui règle la vie sociale des hommes, sans quoi ils sont livrés au pire, à savoir à l'inconstance chaotique et à la superstition aliénante. Envisagé de la sorte, Spinoza serait donc un philosophe éminemment conservateur, sorte de conseiller du Prince.

Cependant « *les hommes* » dont il est question au départ du *Traité théologico-politique,* ce n'est pas « l'homme » au sens où le philosophe écrit dans son *Éthique* : « *L'homme pense* » (axiome 2 de la deuxième partie), autrement dit un concept général qui sert à penser ce qui est commun à tous. Les premiers mots du *TTP* désignent « *les hommes tels qu'ils sont* » comme l'écrit Spinoza dans le *Traité politique,* c'est-à-dire les hommes affligés d'affects. Or, l'amour envisagé à la lumière de l'éthique n'est pas une passion irraisonnée que la politique devrait régler, mais une manière d'appréhender l'essentiel.

> LE VÉRITABLE AMOUR N'A PAS POUR CAUSE LA « FORME » DU CORPS DE L'AUTRE, MAIS UNE LIBERTÉ D'AIMER LA LIBERTÉ DE L'AUTRE

En témoigne le chapitre XX de l'appendice à la quatrième partie de l'*Éthique,* où Spinoza explique que l'amour « *convient avec la raison* » s'il n'a pour cause principale non pas la « *forme* », c'est-à-dire la beauté, mais la « *liberté de l'âme* » *(animi libertatem).* Charles Appuhn, inspiré, traduit par « liberté intérieure » ; Maxime Rovere, par « un cœur libre ». Le véritable amour n'a pas pour cause la « forme » du corps de l'autre, mais une liberté d'aimer la liberté de l'autre. Aimer la liberté de l'autre, tel est donc le principe de l'amour dans l'*Éthique* de Spinoza. Et tel serait donc aussi le principe d'une théorie politique fondée sur son *Éthique.*■

1. Bento Spinoza, *Traité théologico-politique,* PUF, 1999, trad. M. Lagrée et J-F. Moreau, p. 56-57.

* **Ivan Segré** est philosophe, écrivain et talmudiste. Il est l'auteur du *Manteau de Spinoza. Pour une éthique hors la Loi,* paru en 2014 aux éditions La Fabrique.

Tolérance, laïcité, libre expression

PENSÉE EN LIBERTÉ CONDITIONNELLE

Dans le *Traité théologico-politique* publié en 1670, Spinoza s'en prenait à la collusion entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique, qui menace la liberté de philosopher, de penser et de s'exprimer, posant les bases de la laïcité « à la française » et l'esprit de tolérance qui en découle.

Spinoza, après son excommunication de la communauté juive. (Tableau de Samuel Hirszenberg, 1907.)

On a vu dans l'auteur du *Traité théologico-politique (TTP)* l'un des premiers promoteurs de la tolérance moderne, préfigurant Locke, Bayle ou Voltaire, voire un précurseur de ce qui ne fut théorisé en France que deux siècles plus tard sous le néologisme de « laïcité », pour désigner un principe juridique marquant la séparation des prérogatives du pouvoir civil du pouvoir religieux. De fait, le traité défend la primauté d'une « *libre république* » où le pouvoir souverain de l'État garantit à chaque individu toute liberté de penser et de s'exprimer. Bento Spinoza y met toutefois un bémol sinon une condition : cette liberté fondamentale, selon lui, tant pour l'individu que pour l'État, suppose que chacun défende « *ses thèses par la seule raison, et non pas par la ruse, la colère ou la haine* » et sans être animé d'une volonté perturbatrice, rebelle ou séditieuse visant à détruire l'autorité politique chargée du pouvoir souverain. D'un autre côté, voir en Spinoza un défenseur avant la lettre des principes modernes de tolérance et de laïcité a aussi pu sembler paradoxal. En effet, le mot de *tolerantia* ne se rencontre nulle part sous sa plume. On y trouve certes le verbe *tollere,* mais dans un sens qui ne renvoie pas à l'idée moderne de tolérance définie comme la latitude accordée à autrui de penser et d'agir librement selon des principes autres que les nôtres, la *tolerantia* au sens classique renvoyant de manière plus limitée à cette sorte de grâce qui permet à une personne de supporter ce qui en droit ne devrait pas l'être. Que les mots ne se trouvent pas sous la plume de Spinoza ne signifie pas pour autant que ces notions en soient absentes.

TRACTATUS
THEOLOGICO-POLITICUS
Continens
Dissertationes aliquot,

HAMBURGI,

LA « LIBERTÉ DE PHILOSOPHER » MENACÉE

Rédigé par Spinoza en latin (donc à l'intention exclusive des lecteurs lettrés), le *Tractatus philosophico-politicus* parut en 1670 anonymement dans l'urgence d'un contexte tumultueux, celui des conflits politico-religieux qui déchirèrent les Provinces-Unies (ancien nom des Pays-Bas) et conduisirent au lynchage en 1672 de Jean de Witt, ancien grand pensionnaire (chef de gouvernement) de la République. Ces troubles entraînèrent la fin de la République batave et de l'expérience, assez rare à l'époque, d'un État où régnait une relative tolérance religieuse. Spinoza avait estimé que la situation était assez dégradée pour interrompre la rédaction de l'*Éthique,* son grand œuvre qui ne parut qu'après la mort du philosophe (1677). Fin 1665, dans une lettre à Oldenburg, Spinoza confiait qu'avec le *TTP* il entendait débarrasser les « *esprits réfléchis* » des « *préjugés des théologiens* », réfuter l'accusation d'athéisme portée contre lui et enfin (sinon surtout) établir la

HERITAGE IMAGES/FINE ART IMAGES/AKG-IMAGES - WIKIPEDIA

« *liberté de philosopher* ». Ce dernier point justement dans la mesure où « *l'autorité excessive et le zèle indiscret des prédicants* [comprendre des calvinistes orthodoxes radicaux fort peu disposés à favoriser la liberté religieuse] *tendent à la supprimer* ». Rapidement identifié comme l'auteur du traité, Spinoza fut l'objet des plus vives polémiques, un libelle de 1672 stigmatisant « *un ouvrage fabriqué en enfer par le Juif renégat en collaboration avec le diable* ».

AGIR EN COMMUN SELON LA DROITE RAISON

À dire le vrai, par liberté de philosopher, Spinoza entend la liberté de faire usage de sa raison en vue de la connaissance rationnelle sans avoir à subir les intimidations des théologiens de tout poil, lesquels, animés par la passion de dominer, ont tendance à imposer leurs convictions et leurs croyances aux autres. Pour Spinoza, les croyances des théologiens, des pontifes et des prophètes ne sont pas de « *simples tableaux muets* » : elles sont toujours chargées d'affects et, de ce fait, produisent des effets. Une croyance, fût-elle une superstition absurde voire délirante, agit sur la réalité parce que, bien qu'imaginaire, elle est douée d'une certaine force et qu'il est aisé de faire passer des éléments imaginaires pour des vérités dogmatiques. C'est pourquoi il faut faire le départ entre ce qui relève de la théologie et ce qui relève de la connaissance rationnelle. Spinoza s'y emploie dans les quinze premiers chapitres

SPINOZA ÉLABORE LA SEULE MÉTHODE DE LECTURE DE LA BIBLE QUI PERMETTE D'ÉVITER LA DÉGÉNÉRESCENCE DE LA RELIGION EN SUPERSTITION

élaborant notamment la seule méthode de lecture de la Bible qui permette d'éviter la dégénérescence de la religion en superstition. Il s'agit de déterminer le sens des textes révélés à partir de leur seule histoire critique (ce qui était très nouveau à une époque où l'on ne pouvait guère remettre en question l'attribution du Pentateuque à Moïse, bien que la mort de ce dernier y soit relatée). Il reprend ainsi à son compte le *sola scriptura* des protestants, mais dans le but exclusif d'écarter les projections et les interprétations abusives des théologiens y compris protestants. Car l'objet des textes sacrés n'est pas de fournir à la raison des connaissances théoriques vraies, mais d'enjoindre, grâce au soutien d'images frappantes et de rites spectaculaires, les fidèles à obéir aux commandements de justice et de charité, dont la vertu morale n'est nullement contraire à la raison. En religion, il s'agit d'obéissance, de piété, et de foi et non de connaissance rationnelle.

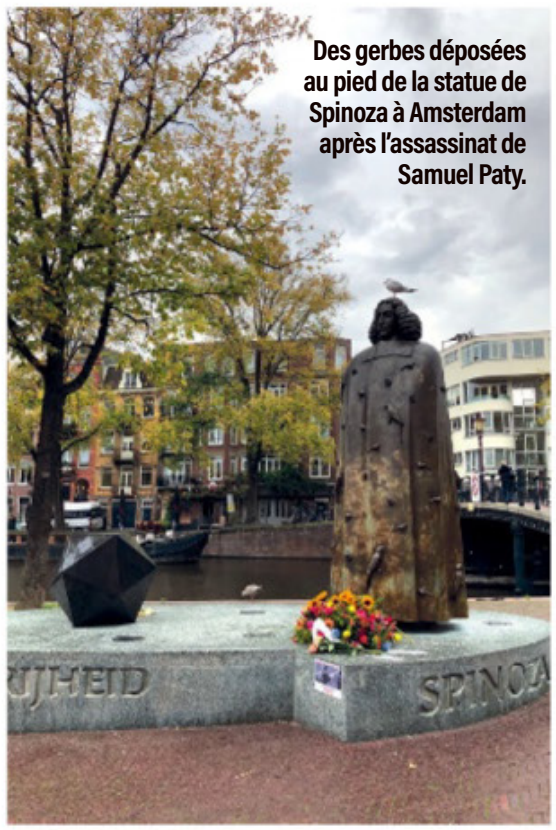
Dans les quatre derniers chapitres, Spinoza s'efforce de démontrer que la constitution d'une communauté politique repose sur l'union par contrat de toutes les volontés individuelles, laquelle suppose toujours une dynamique des passions individuelles ayant pris conscience de l'intérêt qu'il y a à vivre et à agir en commun selon la droite raison. C'est là le moyen le plus sûr d'augmenter la puissance de chacun. Spinoza y établit la prééminence de la forme démocratique, car les lois, élaborées par des hommes et consenties par la majorité, ne font appel à aucune transcendance ou révélation supérieure. Si la souveraineté de l'État est absolue (tant qu'il est bien réglé et n'est pas corrompu), elle est équilibrée par la liberté de penser et de s'exprimer que l'État accorde aux individus. Pour autant, l'État n'a pas à promouvoir la tolérance religieuse, le respect de la conscience religieuse des individus ou même le droit des individus de choisir leur Église. Il lui revient même en dernière instance de décréter le *jus circa sacra* (« droit des affaires sacrées ») dans la mesure où il doit veiller à ce que le culte extérieur et la piété des fidèles s'accordent avec la paix de la République. Tolérance et laïcité donc, mais dans les limites de la simple raison. ■

Jean Montenot

OBSEQUIUM

L'OBÉISSANCE FACE À LA VÉRITÉ

Dans le *Traité théologico-politique,* Spinoza plaide pour faire établir des lois protégeant les spéculations philosophiques contre les exigences des théologiens. Pour cela, il propose d'établir une frontière radicale entre le but de la religion, qui consiste à obtenir l'obéissance *(obsequium)* de la part de ceux qui y croient, et celui de la philosophie, qui ne cherche rien d'autre que la vérité. Cette division entre obéissance et vérité a été comprise comme une sorte d'élitisme, proposant aux humains deux voies différentes de salut. Selon l'expression d'Alexandre Matheron, la religion représenterait alors *« le salut des ignorants ».* Mais on peut lire le *TTP* comme une manière d'attaquer jusqu'au noyau des religions, comprises comme des mensonges destinés à ce que les humains ne fassent pas de bêtises. Cependant, comme l'indiquent les proches amis du philosophe, cette division pour Spinoza est avant tout une question politique, destinée à imposer aux religions des lois qui protègent la société civile de leurs conflits. De ce point de vue, son livre est assurément l'une des plus solides défenses de la liberté de penser.



Des gerbes déposées au pied de la statue de Spinoza à Amsterdam après l'assassinat de Samuel Paty.

MAXIME ROVERE

Entretien

« LA MOINDRE PHRASE DE L'*ÉTHIQUE* ME MET EN JOIE »

Le philosophe Frédéric Lenoir*, spécialiste du fait religieux, explique à quel point Spinoza fut un révolutionnaire en avance sur son temps et comment la pensée de celui qu'il considère comme un « génie absolu » a été déterminante dans son parcours.

Quelle est votre expérience de la lecture de l'*Éthique* ?

Frédéric Lenoir. La première fois, j'avais 20 ans, je faisais des études de philosophie à Fribourg, le livre n'était pas au programme, et… je n'ai rien compris. Tout me semblait hermétique, surtout la construction géométrique. Je l'ai vite refermé ! Vingt ans plus tard, Raphaël Enthoven m'a assuré que mon approche de la vie était « spinoziste ». Alors, j'ai lu le livre de Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique,* qui m'a donné des éléments de lecture. Quand j'ai commencé à comprendre l'organisation de l'*Éthique,* je me suis mis à le lire et à le relire, en cherchant à aller toujours plus loin. Une fois que je m'y suis vraiment plongé, c'est devenu passionnant. Les termes obscurs au départ s'illuminaient. Vers 2013, je me suis mis à en parler et Spinoza est devenu récurrent dans mes conférences, au point qu'on me disait : fais donc un livre qui puisse le faire connaître à un large public ! Depuis, c'est simple, la moindre phrase de l'*Éthique* me met en joie.

Le titre de votre livre, *Le Miracle Spinoza*, contient une plaisanterie et une provocation…

F.L. C'est une boutade assez audacieuse, qui aurait pu planter complètement le bouquin ! Car Spinoza ne croit pas du tout aux miracles au sens d'événements surnaturels, sur lesquels on devrait appuyer une religion. Mais je trouve que sa pensée et son existence sont une sorte de « miracle » au sens de prodige vraiment exceptionnel. Il était tellement en avance sur son temps ! En plein XVII^e^ siècle, il est

l'un des pionniers de la philosophie des Lumières, l'un des premiers à inciter à séparer le politique et le religieux. Il défend la liberté de conscience et d'expression. Il est le père de l'exégèse historique et critique de la Bible. Il a une éthique révolutionnaire qui nous sort complètement de la tradition morale classique, platonicienne ou même cartésienne… Il dépasse complètement Descartes ! Dans tous les domaines, il est révolutionnaire. Comment un homme a-t-il pu penser tout ça et mourir à 44 ans ? C'est un « miracle » au sens où Mozart en était un : un génie absolu.

Votre parcours vous a conduit à Spinoza après des années au *Monde des religions*. Comment séparez-vous sa philosophie des autres chemins de sagesse – religion, spiritualité, etc. ?

F.L. Pour commencer, je ne m'identifie pas du tout au développement personnel, donnant des recettes qui aident à vivre. J'essaie de populariser une philosophie où l'on essaie de penser mieux pour vivre mieux. J'aime expliquer comment Spinoza, par exemple, aide à nous défaire de la tristesse, tout comme les stoïciens nous aident à faire la différence entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. La vraie liberté consiste dans nos réactions aux choses extérieures. J'exprime ces idées philosophiques en les rendant concrètes et accessibles au quotidien pour les gens, car je comprends la sagesse comme une quête de la vie bonne et heureuse, comme les Grecs ou les Orientaux l'entendent. Les religions l'entendent différemment : elles comportent une part sociologique et historique qui n'est qu'une sorte d'érudition : ça ne mène pas à la sagesse. En revanche, ce qui m'intéresse dans les religions est leur aspect intérieur, ou spirituel, qui rejoint parfois la sagesse, mais pas toujours. Le plus intéressant est d'essayer d'avoir une pensée plus juste, des « *idées vraies* » comme dit Spinoza, pour essayer d'incarner cette sagesse dans sa propre vie. Après lui, les philosophes modernes se sont détournés de la sagesse. Je préfère revenir à cette philosophie source qui vise le bonheur mais aussi la justice, impliquant une dimension politique. C'est cette sagesse philosophique qu'on trouve dans l'*Éthique*. ■

Propos recueillis par Maxime Rovere

* Frédéric Lenoir, *Le Miracle Spinoza. Une philosophie pour éclairer notre vie,* Le Livre de Poche, 2019.

JOEL SAGET/AFP

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

HORS-SÉRIE
LIRE magazine littéraire
200 QUIZ POUR VOUS TESTER
1001 Curiosités DE LA LANGUE FRANÇAISE
Étymologies surprenantes / Mots rares
Exceptions en tous genres / Expressions désuètes
Mots à double sens / Anglicismes / Gentilés
Homophonies / Contrepèteries / Anagrammes / Argot
Mots régionaux / Déglutinations / Emprunts...
RTL

HORS-SÉRIE

LIRE magazine littéraire

1 001 bizarreries de notre belle langue française expliquées dans un hors-série illustré de 100 pages, conçu pour tous les amoureux des mots. En bonus, 200 quiz pour vous tester !

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE 1001 CURIOSITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, je souhaite commander le hors-série 1001 curiosités de la langue française au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/01/2023 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

HSCUR513

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

Le tome 7 d'*Aya de Yopougon* est enfin en librairies. Douze ans après le précédent. Sa créatrice et scénariste a replongé avec bonheur dans l'histoire de ces trois copines d'Abidjan. Le succès est annoncé. Comme pour les précédents albums de la série.

Marguerite Abouet DE RETOUR AU QUARTIER

Ce proverbe-là lui vient de son grand-père: « *Quand tu es avec des crapauds, accroupis-toi, ne demande pas une chaise.* » Marguerite Abouet a 12 ans et s'apprête à voler loin d'Abidjan et de la Côte d'Ivoire, pour aller vivre à Paris avec son grand-oncle. Elle quitte ses copines, sa famille, son quartier de Yopougon et s'inquiète d'un avenir incertain. « *Je comprends alors qu'il faut s'adapter à toutes les situations sans être supérieur. Se mettre au niveau des gens que l'on rencontre pour les comprendre. Ce que m'a dit mon grand-père reflète toutes les idées que j'ai pu développer dans les bandes dessinées que j'ai écrites: le vivre ensemble, la citoyenneté, l'intégration, l'égalité des chances.* » Les nombreux lecteurs de la série *Aya de Yopougon* ne seront pas surpris d'apprendre qu'un proverbe a nourri la vision du monde de Marguerite Abouet, elle qui en truffe ses dialogues et qui les a listés dans l'un de ses (célèbres) bonus en fin d'album, à côté des plats ivoiriens ou du vocabulaire local. Il est possible d'y voir une des raisons du succès de la série. Le tome 7 d'*Aya de Yopougon* livre ainsi en exclusivité mondiale, ou presque, la recette du garba, mélange d'attiéké, un couscous de manioc et de poisson frit. Qu'on se le dise.

« J'AI EU ENVIE DE SAVOIR COMMENT ALLAIT AYA »

Le tome 7 ? Oui c'est bien le tome 7, toujours illustré par Clément Oubrerie, qui vient de sortir douze ans après le précédent, alors que le rythme était, dès le début, d'un album par an depuis 2005. On a failli attendre. C'était très long, pour être honnête. « *Mais je n'ai pas chômé. J'ai créé une association, Des livres pour tous, grâce à laquelle on a pu ouvrir des bibliothèques à Abidjan et aux alentours, j'ai coréalisé avec Clément le film* Aya de Yopougon, *et écrit la série* C'est la vie, *qui compte 92 épisodes…* » Bon, d'accord. Sans compter, pendant ces douze ans, dix albums avec Akissi, trois avec Bienvenue, un seul (!) avec le commissaire Kouamé et un livre de cuisine. Bon, d'accord (bis). « *J'ai terminé la série en 2019. C'était formidable, j'ai travaillé avec beaucoup de gens, notamment avec des jeunes qu'on a formés aux métiers de scénariste, réalisateur, chef opérateur… Mais quand on travaille en équipe, il faut faire des concessions et on trouve toujours des gens qui savent beaucoup mieux que vous. Au moment où je me demandais si je savais encore écrire seule, le confinement est arrivé. Je me suis retrouvée à Paris et j'ai eu envie de savoir comment allait Aya.* »

Marguerite Abouet reçoit, si l'on peut dire, chez Gallimard son éditeur. Dans « le salon bleu » dont les murs sont peints en blanc. Il donne sur le jardin. C'est joli. Elle boit un café allongé pendant que notre photographe, Stéphanie Lacombe, prépare son matériel. Pour la photo, après l'entretien, Marguerite se tiendra debout au milieu de la pièce, assise sur l'accoudoir du canapé ou sur un tabouret, près de la fenêtre et puis ici, et puis là. Toujours souriante. Le corps droit. « *Vous êtes terrienne* », lance Stéphanie Lacombe. Vrai. Quand elle parle, Marguerite Abouet ne s'évade pas en considérations oiseuses. Elle parle juste et simple. Les faits. Les événements. Les gestes. Les comportements. Pour l'interprétation, on verra plus tard. Ou jamais.

Il faut donc suivre le parcours de la petite Marguerite née à Abidjan au siècle dernier. La famille est grande, qui compte les amis, les voisins, les uns et les autres. Marguerite a un grand frère amateur de bandes dessinées et de ses héros musculeux aux prises avec des contrées sauvages: Rahan, Akim, Zambla… Il lui interdit de les lire, mais elle les lit quand même. « *J'étais un garçon manqué. Je voulais avoir un zizi. Les garçons ont de la chance: ils ne font pas la vaisselle, ils pissent debout et font du vélo. Les filles non. C'est injuste.* » Avec ses copines, elle fantasme sur Rahan, héros blanc aux longs cheveux blonds, fils des âges farouches vêtu d'un pagne, vivant à l'époque d'une préhistoire imaginaire. « *Il était si beau avec son collier et son couteau… Dans l'avion qui m'emmenait en France, j'imaginais que j'allais rencontrer Rahan. Je me suis vite rendu compte qu'il n'existait pas. Aujourd'hui, c'est plutôt Brad Pitt que je voudrais rencontrer.* » Pas facile mais pas impossible. À l'école d'Abidjan, Marguerite fait parler d'elle. « *J'avais une grande bouche, je ne me laissais pas faire. On me chicorait, je me défendais.* » Son grand-oncle, qui avait élevé sa mère, n'aime pas la voir traîner. D'autant qu'en classe elle se débrouille bien. Marguerite a 7 ans lorsqu'il demande à l'amener avec lui à Paris. « *Trop jeune* », répond la famille.

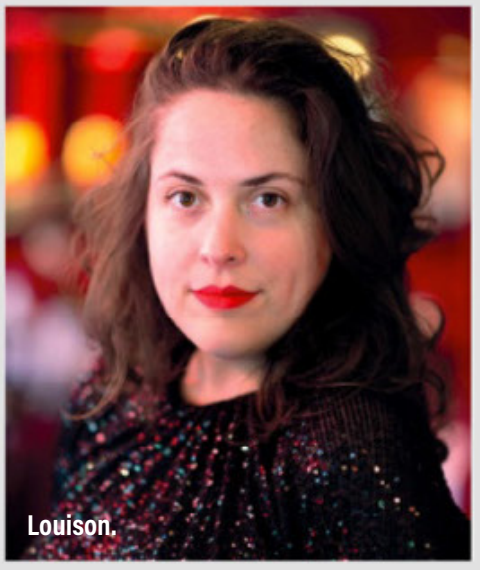
OBSERVER, PRENDRE DES NOTES ET ÉCOUTER

Cinq ans plus tard, elle embarque pour la France. Elle habite dans le 17e arrondissement de Paris, station Guy-Moquet, partie populaire d'un arrondissement autrement bourgeois. Elle raconte sa vie africaine •••

Marguerite Abouet, dans le « salon bleu » de son éditeur Gallimard, en octobre 2022.

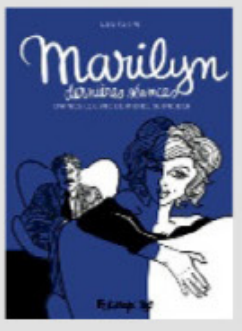
LOUISON SOULÈVE LE VOILE

Adoptant la posture de patiente qu'elle est elle-même, la dessinatrice plonge dans les ombres de la star mal aimée.


Louison.

La tablette et le divan. Ce n'est pas le titre d'un roman houellebecquien mais les composants de l'univers de Louison, autrice de BD, au moment d'imaginer son nouvel album, *Marilyn, dernières séances*, adaptation du récit homonyme de Michel Schneider. Louison, dessinatrice de presse, est passée par l'illustration, le roman et la bande dessinée politique, avant de raconter les mois précédents le suicide de la star, dépressive et perdue. Le divan est celui du psychanalyste, en l'occurrence Ralph Greenson, qui accueillit Marilyn Monroe dans son cabinet. Mais aussi celui de toute la famille, ou quasi, de Louison, dont le grand-père, la mère et le père sont psys. Elle-même est en analyse. *« Michel Schneider aussi était psy et son regard sur le travail psychanalytique m'intéressait. Mais ce n'est pas l'adaptation* stricto sensu *du livre qui prenait une certaine hauteur : j'ai adopté le point de vue de Greenson et regardé Marilyn comme la patiente que je peux être. »*

La tablette est celle que Louison a piquée à sa mère (on se gardera d'une analyse psy) pour dessiner l'album. *« C'est la première fois que j'utilisais cette technologie. J'ai pu travailler plus vite et corriger davantage. Au début, je suis tombée dans le piège : imaginer des couleurs chaudes, un personnage évanescent et charnel. Erreur. J'ai fini par assumer la mort proche de Marilyn et utiliser le blanc, le noir et le bleu. »* Le résultat, au trait rond et sans pesanteur, est une plongée dans les ombres et les déchirements d'une star, d'une actrice et d'une femme mal aimée. ■ **E.L.**



★★★☆☆
MARILYN, DERNIÈRES SÉANCES
LOUISON
224 P., FUTUROPOLIS, 26 €

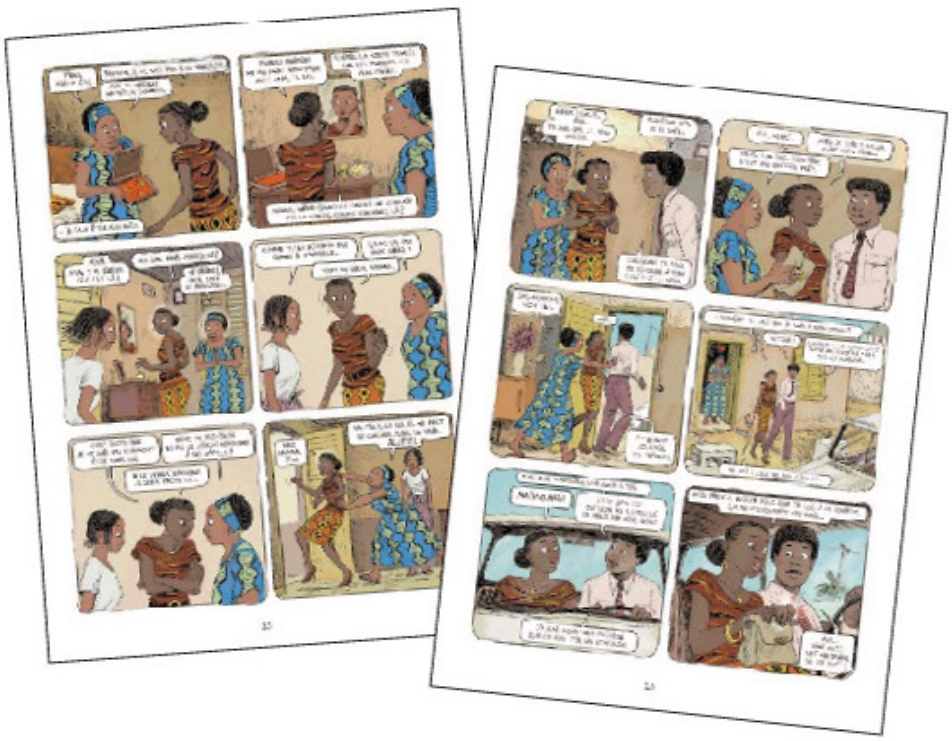
à ses camarades. Puis, adulte, loge dans une chambre de bonne dans l'ouest parisien en échange de baby-sittings. *« Paris est une ville colorée qui ressemble à mon quartier de Yopougon. Je prends souvent la ligne 9 du métro, celle qui brasse le plus de populations, de Montreuil au 16e. J'y croise des mamas sénégalaises, des bobos, des chicos. Je n'ai vu ça dans aucun autre pays. J'y travaille aussi. J'observe les gens, je prends des notes, j'écoute beaucoup. »* Les carnets se noircissent à tour de bras et de stylos. À un moment de la journée, elle est assistante judiciaire, à un autre elle écrit ou lit la nouvelle génération d'auteurs de BD qui débarquent à l'association. Notamment Marjane Satrapi et son *Persépolis* : *« En racontant son enfance avec humour dans un pays compliqué, l'Iran, elle m'a désinhibée. »* Marguerite imagine alors la jeune Akissi, portrait en miroir légèrement déformant de la gamine qu'elle fut à Abidjan. Clément Oubrerie crée l'ambiance visuelle et direction Gallimard. Mais la maison cherche plutôt un personnage BD pour adultes.

LE CHARME OPÈRE COMME SI ON LES AVAIT QUITTÉES HIER

Retour en boulot. Ainsi naît Aya, dont Marguerite va raconter les aventures de vive voix à Joann Sfar et à l'éditeur Thierry Laroche. *« Je jouais tous les personnages devant un public qui m'écoutait en riant, comme je le faisais devant mes camarades de classe à Paris. »* Cette fois, ça passe. Et ça applaudit. En 2005 paraît le tome 1 d'*Aya de Yopougon*. Prix du premier album au festival d'Angoulême. Succès immédiat. Jamais démenti. Elle se retrouve invitée à un festival littéraire à New York organisé par Salman Rushdie. *« Je ne voyais pas pourquoi cette histoire d'un quartier d'Abidjan intéressait autant de monde. Maintenant, je comprends un peu mieux. Aya, c'est mon Tintin à moi, mais le personnage principal, c'est Yopougon. En France, la communauté africaine se retrouve dans ces albums car il n'y a pas beaucoup de héros qui lui ressemblent. Pour les jeunes nés en France, je parle de l'histoire de leurs parents et grands-parents. Quant aux autres, ils découvrent que les Africains ont les mêmes soucis quotidiens : les enfants, le couple, etc. Les lecteurs me disent que ce sont des histoires universelles. Un lien s'installe entre eux et ça me touche. »*

Il faudra attendre 2010 pour qu'Akissi refasse parler d'elle. Clément Oubrerie, trop pris avec Aya, laisse le crayon à Mathieu Sapin. *« Je suis entré dans l'univers de Marguerite et j'ai beaucoup aimé ça. Il n'y*

ALAIN BUJAK/FUTUROPOLIS – LOUISON/FUTUROPOLIS 2022



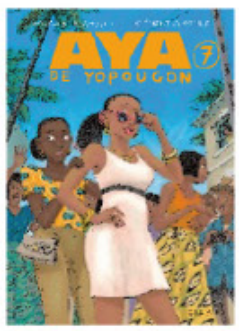
« En racontant son enfance dans un pays compliqué avec humour, Marjane Satrapi m'a désinhibée »

a aucun second degré dans ses histoires. C'est simple, naturel. Voilà sûrement l'une des raisons de son succès. Moi qui ai souvent travaillé avec des scénaristes, je me rends compte que ce qui est unique, avec les histoires de Marguerite, c'est qu'elles sont immédiatement identifiables. La plupart du temps, on reconnaît le dessinateur grâce à son trait, mais très peu le scénariste. Là, c'est totalement l'inverse. Elle a créé un univers singulier. On est chez elle. Aya, Akissi ou Bienvenue [dessinée par Singeon], *c'est un livre de Marguerite. Point. Si bien que, en dédicace, c'est une véritable star.* »

Pour l'instant, la « star » est sagement assise dans un fauteuil. Pas d'émeute de fans. On peut continuer. Et évoquer ce tome 7 dans lequel Bintou est la vedette d'un soap à la télé, ce qui n'est pas de tout repos, tandis qu'Adjoua s'occupe de son fils Bobby, pas simple non plus, et qu'Aya s'engage dans la lutte pour les droits des étudiants, pas plus facile. Le charme opère comme si on les avait quittées hier. « *Après douze ans d'interruption, je ne me suis même pas posé la question de les faire vieillir. J'ai relu le tome 6 et j'ai imaginé la suite. Ce sont eux qui me guident et m'indiquent ce dont ils sont envie.* » Coquetterie d'autrice, sans doute. La Terrienne Marguerite sait parfaitement où elle va. Et c'est très bien ainsi. ■

Éric Libiot

Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine littéraire*



★★★★☆

AYA DE YOPOUGON (T. 7)

MARGUERITE ABOUET, CLÉMENT OUBRERIE

128 P., GALLIMARD BD, 18 €

CLÉMENT OUBRERIE/GALLIMARD JEUNESSE 2022

Les Petites Fugues

Festival littéraire itinérant

21e édition

22 auteurs
140 rencontres

du 14 au 26 novembre 2022

Dima Abdallah — Jean-Baptiste Andrea
Vanessa Bamberger — Arno Bertina
Agnès Desarthe — Yara El-Ghadban
Manon Fargetton — Emmanuelle Favier
Thomas Flahaut — Andreï Kourkov
Arthur Lochmann — Daniel Morvan
Guillaume Nail — Mariette Navarro
Jean-Hugues Oppel — Marie Pavlenko
Geneviève Peigné — Éric Pessan
Laurent Petitmangin — Madeline Roth
Rodney Saint-Éloi — Julien Sansonnens

Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté

www.lespetitesfugues.fr
www.livre-bourgognefranchecomte.fr

Prix littéraires
LA BELLE AFFAIRE?

Une rentrée en ébullition et des prix à foison: la saison automnale est le moment le plus attendu par tous les acteurs du livre. Les récompenses les plus prestigieuses sont aussi les plus académiques, mais sont-elles également les plus prescriptrices? Enquête sur une spécificité bien française qu'honorent chaque année lecteurs, auteurs et éditeurs.

Tous les ans, la presse pose la question, et *Lire Magazine littéraire* arrose ce marronnier comme tous ses confrères. Mais après une période 2020-2021 où les confinements furent propices aux lectures et aux ventes de livres, puis après un premier semestre 2022 où la guerre en Ukraine et les crises énergétiques ont touché le secteur aussi durement que tous les autres domaines de nos vies, la question se pose très légitimement: les grands prix d'automne sont-ils et seront-ils encore synonymes de succès en librairies?

LE ROI GONCOURT

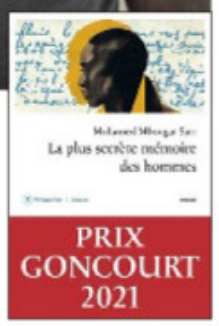
La réponse est attendue, et nous ne gâcherons rien en vous la livrant ici: oui, il fait toujours vendre. Le Goncourt 2020, *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier *[lire entretien page 64]*, s'est écoulé à plus d'un million d'exemplaires. Il a certes bénéficié du contexte d'un hiver 2020-2021 confiné, durant lequel les librairies étaient devenues commerces essentiels, mais il aurait très bien pu en pâtir. Le lauréat 2021, Mohamed Mbougar Sarr, a trouvé près de 550 000 lecteurs pour *La Plus Secrète Mémoire des hommes*. Aux chiffres donnés par Edistat, son éditeur Philippe Rey ajoute: « *les chiffres des ventes suisses, belges, canadiennes, et celles de pays africains francophones* ». Le plus prestigieux des prix littéraires français reste « *le roi des prix, celui qui génère le plus fort coefficient multiplicateur de ventes, et c'est permanent depuis trente ans* », remarque la responsable du panel Livres à l'institut GfK. « *Aujourd'hui, "l'effet Goncourt" pour un ouvrage pas trop difficile, c'est 300 000 ou 400 000 ventes assurées, en un an d'exploitation* », note Bertrand Py, directeur éditorial et cofondateur d'Actes Sud, maison cinq fois lauréate au XXIe siècle. Mais il tempère illico: « *Certains livres primés sont d'un accès plus difficile que d'autres. De nos récents Goncourt obtenus,* Boussole *de Mathias Énard, lauréat 2015, est sans doute le roman le plus exigeant littérairement. On reste quand même autour de 300 000 exemplaires, et ce livre a incontestablement bénéficié de l'effet booster du prix. Si bien qu'il n'y a pas grande différence avec les chiffres de Laurent Gaudé et Jérôme Ferrari, lauréats 2004 et 2012, qui sont aux alentours de 350 000. Un peu plus pour Éric Vuillard en 2017, et aux alentours de 500 000 dans le cas de Nicolas Mathieu en 2018.* » Roi des prix, le Goncourt demeure un agent booster: même ses « échecs » (Patrick Grainville en 1976, Michel Host en 1986, Pascal Quignard en 2002) s'écoulèrent autour de 100 000 exemplaires.

FEMINA, RENAUDOT ET LES AUTRES

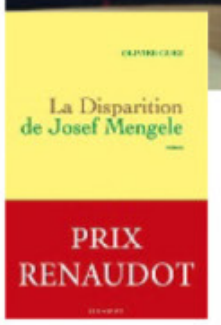
Même si le jackpot est moins assuré, le prix Renaudot, décerné le même jour que le Goncourt, reste le deuxième prix le plus prescripteur. Longtemps considéré comme un anti-Goncourt, ou comme le mauvais garçon des prix d'automne, son jury s'est attiré les foudres en récompensant plusieurs

RICCARDO MILANI / HANS LUCAS / HANS LUCAS VIA AFP

Mohamed Mbougar Sarr.

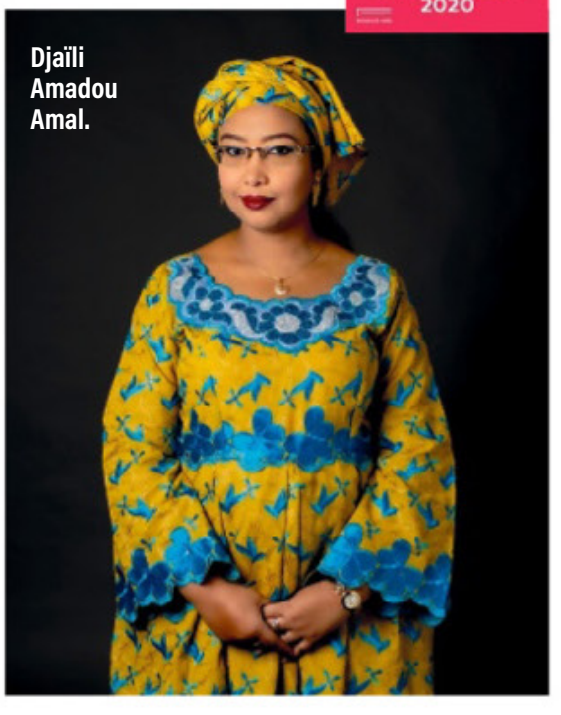


Olivier Guez.



fois des ouvrages qui ne figuraient même pas sur les listes initiales (Daniel Pennac en 2007, Valérie Manteau en 2018, Sylvain Tesson en 2019). Ses détracteurs y voient « *un prix vraiment à la recherche de gros lecteurs et du grand public, qui surfe sur des succès préexistants* » (dixit un éditeur important, qui s'exprime en off). Un avis infirmé par le cas d'Olivier Guez, récompensé en 2017 pour *La Disparition de Josef Mengele*: il était passé d'un petit millier de copies vendues avant Renaudot à plus 39 000 en décembre (chiffres GfK de 2017). Si Amélie Nothomb était déjà une star annuelle des ventes en 2021, le Renaudot décerné à son *Premier Sang* « *a dépassé les 350 000 ventes, alors que les ventes habituelles d'Amélie sont d'environ 200 000* », avoue Gilles Haéri, directeur général des éditions Albin Michel. Qui poursuit: « *Indéniablement, il existe un effet d'accélération des ventes, que l'on a pu constater tant pour un auteur confirmé que pour un premier roman comme* Le Bal des folles *de Victoria Mas, Renaudot des lycéens 2019. C'était déjà une révélation* [près de 100 000 ventes avant le prix], *il a pu durer et être diffusé auprès d'un public plus jeune, pour atteindre 180 000 ventes en grand format* ».

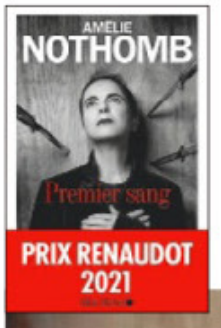
Justement, c'est parce qu'il a fidélisé un public plus jeune que le Goncourt des lycéens est devenu une valeur sûre. Sans atteindre les chiffres de ventes de David Foenkinos, Delphine de Vigan ou de Gaël Faye entre 2014 et 2016 (entre 250 000 et 390 000), ce prix est d'autant plus prisé qu'il ne souffre d'aucune contestation ni corruption: organisé par le ministère de l'Éducation nationale, l'académie Goncourt et la Fnac, il est décerné par un jury d'environ 2 000 élèves à travers la France. En 2020, la Camerounaise Djaïli Amadou Amal fut récompensée pour *Les Impatientes*. Dans le même contexte que *L'Anomalie*, ce roman plus engagé, signé d'une autrice féministe… mais absente (les voyages étaient impossibles), a trouvé 220 000 lecteurs. Son éditrice, Emmanuelle Collas, fondatrice de la maison du même nom, se souvient de « *la forte communauté de pensée et d'émotions entre Djaïli et les lycéennes. Pour une autrice aussi engagée qu'elle envers la jeunesse, ça avait encore plus de sens. Et c'est aussi à ça que sert un prix* ». L'an dernier, Clara Dupont-Monod avait réalisé le doublé Femina/Goncourt des lycéens avec *S'adapter*.

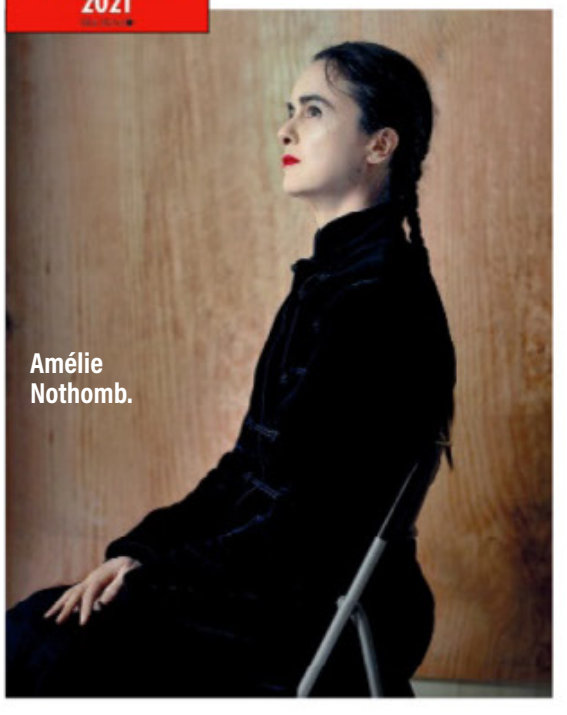

Djaïli Amadou Amal.

« *Le livre était déjà haut dans les ventes. Le Femina a fait du bien, et le Goncourt des lycéens, qui a été une grosse surprise, l'a mené à 250 000 exemplaires* », constate avec bonheur Manuel Carcassonne, son éditeur chez Stock (maison qu'il dirige).

Face au quatuor constitué par les deux Goncourt, le Renaudot et le Femina, les résultats des autres prix d'automne sont moins assurés. Beaucoup font à peine frémir les libraires: « *Wepler, Décembre, Flore, Interallié ne font pas forcément augmenter les ventes* », constate Lucie Leroy, responsable de la littérature chez Mollat, à Bordeaux, la première librairie indépendante de France.

« *Nous avons senti des effets sur* Mon maître et mon vainqueur *de François-Henri Désérable ou sur* La Grande Épreuve d'Etienne de Montety, *deux* •••




Amélie Nothomb.

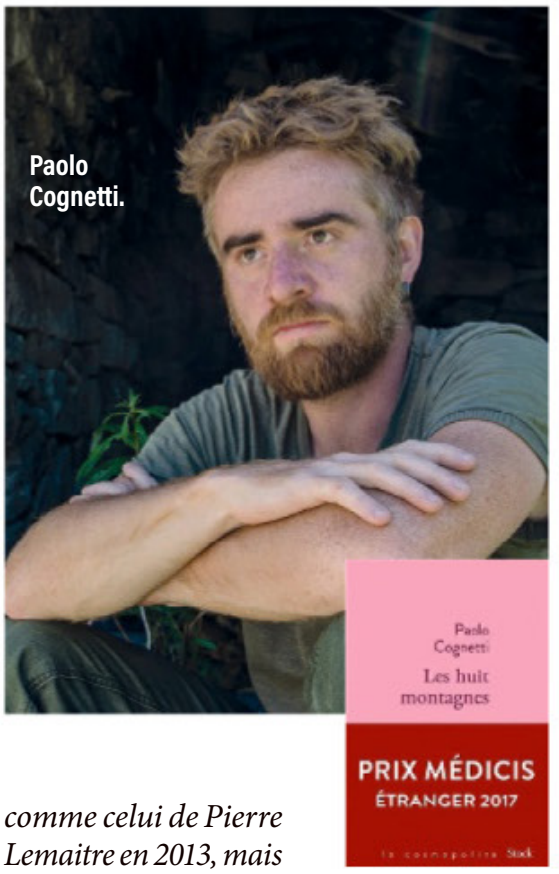
ANTOINE TEMPÉ/PHILIPPE REY– LEONARDO CENDAMO. ALL RIGHTS RESERVED 2022/BRIDGEMAN IMAGES – BRUNO FERT/EMMANUELLE COLLAS - JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL

récents prix du roman de l'Académie française ». Le prix Femina 2015 a beaucoup joué sur le destin de *La Cache* de Christophe Boltanski, qui s'est vendu à 80 000 exemplaires en grand format et a été traduit quinze fois. Son éditeur, Stock, n'a plus décroché le Goncourt depuis Henri Fauconnier en 1930, mais est régulièrement récompensé par des prix considérés comme mineurs. « *Le Médicis étranger n'a pas changé grand-chose aux ventes de Rachel Kushner* [*Le Mars Club*, 2018]. *Il a en revanche aidé largement à porter à 50 000 exemplaires Paolo Cognetti et ses* Huit Montagnes [2017] », affirme Manuel Carcassonne.

exigeantes. Il se vend très bien à l'étranger. S'il a sans doute un effet sur les ventes directes [en 2018, *L'Été des quatre rois* de Camille Pascal en a sans doute bénéficié…], *il en a aussi un sur les droits étrangers.* »

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

De Michel Houellebecq, Goncourt 2010, à Amélie Nothomb, Renaudot 2019, en passant par Pierre Lemaitre, Virginie Despentes, Sylvain Tesson, Leïla Slimani, Serge Joncour, ou bien sûr Hervé Le Tellier en 2020, on constate un certain changement depuis douze ou treize ans : les lauréats qui se vendent le plus sont des livres qui



> « Quand un roman est déjà à 80 000 exemplaires avant un prix, il est évident que c'est plus facile de se glorifier du succès ensuite »

Au service des prix littéraires de l'Académie française, Marie-Claire Chatelain avoue ne pas savoir, sinon par les classements dans la presse, à combien se vend la grande distinction de sa vénérable institution : « *Le prix est assez éclectique : il récompense aussi bien des livres de littérature populaire* [Joël Dicker en 2012] *que des œuvres plus* se vendaient déjà très bien avant de les obtenir. Avant, on disait que les prix créaient les ventes, maintenant on pourrait dire qu'ils les valident, et que pour obtenir une distinction, il faut avoir déjà vendu… Les jurés sont souvent moqués pour leur peu d'esprit aventurier. « *Bien sûr, un livre qui marche déjà peut monter plus haut, comme celui de Pierre Lemaitre en 2013, mais ce n'est pas une règle absolue,* explique Pierre Assouline, juré Goncourt. *Nous sommes conscients que des grosses ventes servent aussi l'académie, et que le prix est un pilier de la vie littéraire. Mais nous n'avons jamais regretté notre choix, et la question des ventes ne doit pas nous freiner pour couronner le livre que nous préférons.* » Taquin, il ajoute : « *D'autres prix fonctionnent différemment et volent au secours du succès : quand un roman est déjà à 80 000 exemplaires avant un prix, il est évident que c'est plus facile de se glorifier du succès ensuite.* » « *Les jurés nous demandent diplomatiquement si tel ou tel ouvrage marche ou pas car ça les aide pour leurs*

CHIFFRES 2021 : DANS LA NORMALE SAISONNIÈRE

Pas de surprise majeure : le Goncourt fait la course en tête. D'après l'éditeur lui-même, *La Plus Secrète Mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr totalise 550 000 exemplaires vendus, toutes éditions francophones confondues. On trouve ensuite le prix Renaudot, décerné à Amélie Nothomb pour *Premier sang*, qui a dépassé les 350 000 exemplaires (chiffres Albin Michel). En troisième place, *S'adapter*, avec lequel Clara Dupont-Monod remporta à la fois le prix Femina et le prix Goncourt des lycéens : 250 000 exemplaires selon son éditeur, lequel avoue citer les chiffres de l'institut GfK. Prix Médicis, *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot s'est vendu à 67 000 exemplaires (chiffres éditeur). Le grand prix du roman de l'Académie française, *Mon maître et mon vainqueur* de François-Henri Désérable, a atteint 38 347 exemplaires (chiffres éditeur). Rien de tout cela n'arrive à la cheville du Goncourt 2020, *L'Anomalie*, avec à la mi-septembre 1 106 046 copies écoulées (chiffres : Edistat).
Bien qu'un peu faussé par le « doublé » de Clara Dupont-Monod, ce classement est dans la lignée de celui que nous a communiqué l'institut GfK Market Intelligence quant aux ventes des lauréats entre 2017 et 2021. Sur cette période, le Goncourt s'est vendu à 544 000 exemplaires, le Renaudot à 248 000, le Femina à 171 000, le Goncourt des lycéens à 132 000. Puis on passe sous la barre des 100 000 copies.
Le grand prix du roman de l'Académie française en est à 57 000 exemplaires et le Médicis, bon dernier, à 37 000. ■

H.A et H.P.

OLIVIER.ROLLER/STOCK - OLIVIER ROLLER/STOCK

François-Henri Désérable.

arguments en réunion. Si un livre fonctionne en librairies, ça peut les aider et guider leurs choix », témoigne Bertrand Py. Celui-ci trouve *« normal que les jurés aient envie que le Goncourt cartonne, donc qu'ils appuient un ouvrage qui marche déjà. Dans le cas contraire, ils auraient l'impression d'être en inadéquation avec le public. Pour autant, la variété des lauréats montre qu'ils cherchent le littéraire autant que le populaire ».* Dans les faits, un « grand prix » (le quatuor évoqué plus haut) crée une mode et un succès aussi souvent qu'il se contente de les suivre et d'en épouser la vague. Mais avant, il y a les listes successives de livres sélectionnés. *« Les premières listes servent beaucoup aux libraires pour faire leurs commandes. Même s'il est plus discret, il y a aussi un effet en amont des prix »*, confirme Pierre Assouline.

RÉCOMPENSES SOUS INFLUENCE

« Malgré quelques récents gros Goncourt, il y a une baisse globale du système. Les lecteurs se déterminent sur autre chose que les prix. Les influenceurs ont un rôle prescripteur grandissant sur des livres plus grand public », déclare Olivier Bessard-Banquy, universitaire bordelais et auteur en 2016 de *La Fabrique du livre. L'édition littéraire au xx^e siècle*. *« En littérature, il n'y a pas trente-six manières de vendre. Soit on publie de la littérature calibrée populaire, soit on essaie d'avoir des prix,* rétorque pour sa part Manuel Carcassonne. *L'an dernier, les prix ont représenté 20 % du chiffre d'affaires de la maison. »* L'influence économique des prix demeure réelle pour… une certaine élite, à la tête de laquelle on trouve une maison comme Gallimard. Toujours très diplomate en cette période de la saison, la « Maison Blanche » a d'ailleurs refusé de répondre à nos sollicitations. Une élite, donc. Un système. Des habitués. Jusqu'à une date très récente, ni Philippe Rey ni Emmanuelle Collas n'en faisaient partie. Le premier avait pourtant remporté un Goncourt du premier roman (Mahir Guven en 2018) et deux prix Femina étranger (Joyce Carol Oates et Kerry Hudson). Ces trois récompenses avaient fait passer les ventes *« de 3 000 à 45 000 environ »*. Mais en 2021, on l'a *« regardé comme un sportif qui venait de réaliser un exploit ! Il est rare qu'un éditeur indépendant comme nous puisse avoir un Goncourt »*. Dans le cas de Mohamed Mbougar Sarr et de *La Plus Secrète Mémoire des hommes*, il souligne *« qu'à la veille de la proclamation, nous étions déjà à 30 000 ventes. Le livre avait été très remarqué, la presse était formidable, il était très soutenu par les libraires, et figurait sur la plupart des listes de prix »*. Mais, *« malgré tout, le Goncourt, c'est LE prix, c'est l'instance suprême. Il se traduit forcément par une multiplication des ventes »*.

Les palmes d'automne sont donc toujours prescriptrices. Mais ce n'est pas la seule chose qui reste inchangée. L'autre permanence du secteur, c'est que, pour avoir un prix, mieux vaut avoir bien vendu. Et pour cela, il est indispensable d'avoir été beaucoup vu : à la télévision, dans les multiples festivals, en librairies ou sur les réseaux sociaux. Le tout reste du domaine de l'influence. ■

Hubert Artus et Hubert Prolongeau

Joyce Carol Oates.

LES CHÂTIÉS DE LA GLOIRE

Le Goncourt fait vendre. Mais rend-il heureux ? Pas sûr. Pascal Lainé a toujours considéré que *La Dentellière*, millésime 1974, était l'un de ses moins bons livres, une *« histoire à l'eau de rose dans laquelle je voulais atteindre un tel niveau de niaiserie qu'on ne saurait ne pas s'apercevoir de mon intention »*. Michel Host ne veut plus parler de *Valet de nuit*, couronné en 1986. Qu'un inconnu l'obtienne suscita l'ire du sérail, qui moqua le nouveau lauréat lequel, cloué au lit par une grave insuffisance rénale, ne put pas répondre et publia ensuite quinze romans dans une totale indifférence critique. En 1998, Paule Constant, Poulidor du prix déjà trois fois battue, gagne face au favori Houellebecq et ses *Particules élémentaires*. Une volée de bois vert salua son roman suivant. Pascale Roze décroche le prix en 1996 pour son premier roman, *Le Chasseur zéro,* face à Eduardo Manet, le poulain Grasset. *« Laure Adler a incendié mon livre sur France Culture. Avant, j'étais prometteuse. Après, j'étais devenue une intrigante. »* Frédérick Tristan, auteur confidentiel avant le prix qui, en 1983, couronna *Les Égarés*, regrette son changement de statut : *« Beaucoup de mes lecteurs se sont dit : ça y est, c'est devenu une pute. Il m'a fallu plusieurs livres pour les reconquérir. »* Le plus célèbre de ces aigris de la gloire a même laissé un livre, *Le Prix d'un Goncourt,* pour témoigner de son calvaire. Jean Carrière, prix 1972 pour *L'Épervier de Maheux,* y écrit que le *« sentiment d'étrangeté à soi »* qu'il a créé a tué l'écrivain : joint à des problèmes familiaux que la notoriété a sans doute aggravés (un divorce, la mort d'un père écrasé par un chauffard…), il l'a mené à une dépression qui a duré quinze ans. ■ **H.P.**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - NANCY CRAMPTON/PHILIPPE REY

« PAS LA PEINE DE LE NIER : AVOIR UN PRIX, ÇA COMPTE »

Lauréat du Goncourt lors d'une bien étrange année 2020, avec un roman au titre prédestiné, *L'Anomalie*, qui s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires, Hervé Le Tellier raconte ce que la distinction a changé dans sa vie d'écrivain.

Les prix littéraires, cela vous intéresse, vous désintéresse ou peut-être vous amuse ?

Hervé Le Tellier. Ça ne me passionne pas, non. Mais, comme tous les auteurs, j'ai conscience des enjeux qu'ils représentent. C'est l'une des raisons pour lesquelles, lorsque j'ai suivi mon éditrice qui quittait les éditions Lattès pour Gallimard en 2019, j'ai insisté pour que *L'Anomalie* soit publié au moment de la rentrée littéraire. D'autres dates auraient été possibles, mais elles étaient moins intéressantes. Donc, même si je n'attribue pas de valeur littéraire automatique à un prix, ils demeurent un enjeu éditorial très important pour les écrivains. Ce n'est pas la peine de le nier : avoir un prix, ça compte. Dire que j'y suis indifférent serait une coquetterie. Ceux qui disent ça sont à mon avis dans une posture.

Près de deux ans après la réception du prix Goncourt, quels sont les souvenirs et impressions qui demeurent ?

H.L.T. Ce dont je me souviens bien, c'est de l'attente. Ça s'est passé durant le deuxième confinement, et la proclamation du lauréat est arrivée quatre semaines plus tard que d'habitude. De plus, on n'était pas certains de pouvoir exister – les librairies étaient sur le point de devenir « commerces essentiels ».

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

J'ai vécu cette récompense de manière un peu spéciale, parce que c'était un moment où les voyages étaient interdits, les rassemblements limités, et même l'année 2021 a été un peu bizarre. Surtout, je ne m'attendais pas du tout au succès du livre. Un Goncourt se vend à 400 000 exemplaires, soit un chiffre douze ou treize fois supérieur à ce que je vendais habituellement. Finalement, on s'est retrouvés à cinquante fois plus ! Je suis devenu un auteur qui se vend à plus d'un million d'exemplaires, ce qui m'a semblé presque un quiproquo. Un ami m'a dit en riant : *« Jamais autant de personnes n'ont pas aimé un de tes livres. »* Lorsque je vendais un livre à 15 000, 20 000 ou 30 000 copies, il y avait entre 2 000 et 4 000 personnes qui n'appréciaient pas spécialement ce livre. Là, ayant vendu à beaucoup de gens, le pourcentage de ceux n'ayant pas aimé est forcément bien plus grand… La rencontre s'est faite avec un public très large, et la non-rencontre s'est faite avec un public qui n'est pas négligeable non plus *[rires].*

Qu'est-ce que le Goncourt a changé ?

H.L.T. La résurrection des livres précédents, c'est sûr. D'un coup, ils sont sortis d'un certain niveau d'oubli. Ils ont été lus, relus, et ont même parfois rencontré un certain succès. Je pense par exemple à *Toutes les familles heureuses [2017],* dont la réédition en poche n'avait pas encore de date, et qui en a brusquement trouvé une à la faveur du Goncourt. Autre conséquence : les traductions, et les ventes à l'étranger. En Allemagne ou aux États-Unis, *L'Anomalie* a été mon huitième livre traduit, et son succès y a été sans comparaison avec le score des ouvrages précédents – je suis passé de 10 à 12 000 en moyenne à plus de 100 000 exemplaires vendus. Ce roman a été tellement traduit que beaucoup d'éditeurs étrangers se sont intéressés à ce que j'avais écrit avant. Deux livres antérieurs ont ainsi été traduits et publiés en Allemagne, trois en Italie, quatre en Espagne. Un prix fait aussi revivre les anciens livres. Procurant d'un seul coup une surface qu'on n'avait pas auparavant. Quand on reçoit le prix à mon âge, 65 ans, ça signifie qu'on a derrière soi une trentaine de livres qui ont des chances de revivre.

Quels sont les projets d'adaptations ?

H.L.T. Il y a un projet de série en cours autour de *L'Anomalie*. Il faut rappeler que le livre a été optionné dès le mois de mars 2020, c'est-à-dire avant même

« Quand on reçoit le prix à mon âge, on a derrière soi une trentaine de livres qui ont des chances de revivre »

sa parution. Je ne peux encore vous dire grand-chose, car trouver les financements prend beaucoup de temps, mais le projet est presque bouclé, et les *showrunners* trouvés. Deux autres de mes romans ont été optionnés après le Goncourt : *Je m'attache très facilement* et *La Disparition de Perek*, mon épisode du « Poulpe » *[la collection polar lancée par Jean-Bernard Pouy en 1995].*

Ça fait quoi, d'être le Goncourt le plus vendu après Marguerite Duras ?

H.L.T. Deuxième seulement *[rires]* ? Ce n'est pas une course à l'échalote ! C'est amusant. Une chose dont je suis content, c'est d'avoir touché un public transgénérationnel. J'ai aussi l'impression d'avoir été lu autant par des gens très littéraires que par des gens qui lisent assez peu de livres. Cela, ça fait vraiment très plaisir. Cette bande rouge « Prix Goncourt » peut aussi bien freiner qu'être un atout, et ici elle n'a pour une fois pas freiné.

Cela a-t-il accru votre confiance en votre propre écriture, en vos propres défis ?

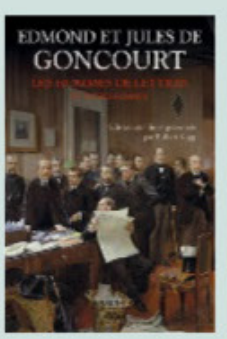
H.L.T. En matière de défis, ça ne changera pas grand-chose, car j'ai toujours fait des choses dont j'ignorais absolument le potentiel commercial. Qui pouvait se douter que j'arriverais à vendre un nombre assez important d'exemplaires d'ouvrages comme *Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable [1997],* ou des petites bêtises oulipiennes telles que *Joconde jusqu'à cent [1998]* ou *Joconde sur votre indulgence [2002]* ? Ça ne changera pas, et je n'ai plus l'âge d'être influencé par le succès de *L'Anomalie*. En plus, il y a une chose très libératoire : il est strictement impossible de faire mieux ! Je suis donc libéré de cet enjeu… ■

Propos recueillis par Hubert Artus

GONCOURT GÉNÉRAL

Les frères Goncourt sont à la mode. Après la biographie de Jean-Louis Cabanès et Pierre Dufief, l'édition de poche du *Journal* abrégée par Jean-Louis Cabanès et l'édition critique du même *Journal* en cours chez Champion, voici que reparaissent leurs six romans : *Les Hommes de lettres* (1860), *Sœur Philomène* (1861), *Renée Mauperin* (1864), *Germinie Lacerteux* (1865), *Manette Salomon* (1867) et *Madame Gervaisais* (1869). C'est l'occasion de redécouvrir cette partie négligée de leur œuvre, éclipsée par le *Journal*. Leur volonté de faire dans leurs romans l'histoire du XIXe siècle et d'explorer les bas-fonds de l'époque n'a-t-elle pas été mieux réalisée par Zola, leur disciple devenu plus célèbre qu'eux ? Leur style compliqué n'est-il pas devenu illisible ? Chacun jugera si ces opinions si répandues sont exagérées. Les passionnantes notices de Robert Kopp (contributeur de *Lire Magazine littéraire*) resituent les romans dans leur contexte, éclairent leur genèse et aident à comprendre le projet général des Goncourt romanciers, qui se voulaient à la fois historiens du présent et critiques de leur temps. ■

Bernard Quiriny



LES HOMMES DE LETTRES ET AUTRES ROMANS
EDMOND ET JULES DE GONCOURT
ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT KOPP, 1 280 P., BOUQUINS, 32 €

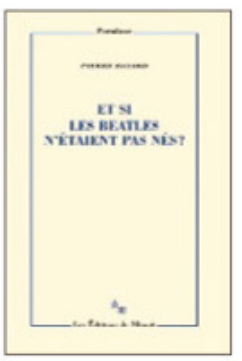
BERNARD QUIRINY

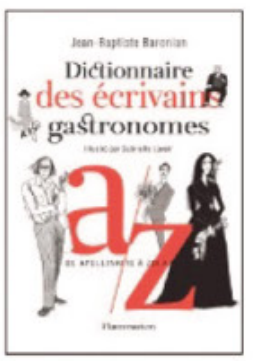
Questions pour deux champions

Un an après avoir disculpé Œdipe de son crime, Pierre Bayard est de retour avec un livre sur les histoires parallèles et les uchronies, ces jeux de l'esprit basés sur la question « et si ? ». Et si Christophe Colomb n'avait pas découvert l'Amérique ? Et si les nazis avaient gagné la guerre ? Et si Johnny Hallyday n'était pas devenu chanteur ? Couramment employée par les auteurs de science-fiction, cette méthode pourrait, selon lui, être transposée avec avantage aux disciplines savantes, en particulier l'histoire de l'art et de la littérature. Tel est le propos de *Et si les Beatles n'étaient pas nés ?*, un bref ouvrage à sa manière, paradoxal et lumineux, qui bouscule plaisamment les habitudes. Si les Beatles n'avaient pas existé, les Kinks seraient-ils un groupe culte ? Si Marx était mort en bas âge, qu'aurait été le XX^e^ siècle ? Si Proust n'avait pas existé, qui serait aujourd'hui l'écrivain français le plus étudié dans le monde ? À quoi Jean-Yves Tadié aurait-il consacré sa carrière ? Anatole France serait-il à la mode ? Comme on le voit, c'est un jeu grisant, qui donne le vertige. Un monde sans Proust serait une catastrophe, mais on y reconnaîtrait peut-être à leur juste valeur d'autres chefs-d'œuvre presque aussi intéressants que *La Recherche*, aujourd'hui oubliés par sa faute. Grâce à ces exercices de pensée, on mesure l'arbitraire du canon artistique et les injustices de la postérité. Si Bayard n'était pas là pour poser ces questions, quelqu'un le ferait-il à sa place ?

> ET SI JOHNNY HALLYDAY N'ÉTAIT PAS DEVENU CHANTEUR ?

En hommage à la manie de Bayard de mettre toujours des points d'interrogation dans ses titres, j'ai décidé d'écrire sous forme de questions la suite de cette chronique, consacrée au *Dictionnaire des écrivains gastronomes* de Jean-Baptiste Baronian – un vieil ami du présent journal, où il a longtemps tenu la chronique des polars. A-t-il lu les centaines d'ouvrages mentionnés dans cette somme ? Comment a-t-il croisé la route de chefs-d'œuvre aussi oubliés que *La Vie et la Passion de Dodin-Bouffant* de Marcel Rouff, *Cours gastronomique* de Cadet de Gassicourt, ou *La Science du vin* d'Auguste Luchet ? Les livres qui célèbrent la bière sont-ils si rares qu'il l'affirme dans sa notice sur Charles Deulin, l'auteur des *Contes d'un buveur de bière* ? A-t-il personnellement testé les recettes du *Cuisinier parisien* de Carême, du *Guide culinaire* d'Escoffier et de *L'Heptaméron des gourmets* de Nignon ? Est-ce pour me faire plaisir qu'il consacre une entrée à mon cher Marcel Aymé, et une autre à Gaston Roupnel ? Préfère-t-il qu'on dévore son *Dictionnaire* dans l'ordre, entrée-plat-dessert, ou dans le désordre, façon buffet ? Partagerait-il plutôt un pâté de foie avec Balzac, une dinde truffée avec Béraud, un jambon de Mayence avec Boileau ? A-t-il pris du poids en écrivant ce livre ? Si oui, ne devrait-il pas envisager maintenant une suite consacrée aux écrivains ascètes, qui ne mangent presque rien et qui considèrent même parfois, comme Thomas De Quincey, que la nourriture est « *one of the meanest amongst human necessities* » ? ■





★★★☆☆
ET SI LES BEATLES N'ÉTAIENT PAS NÉS ?
PIERRE BAYARD
192 P., MINUIT, 17 €

★★★★☆
DICTIONNAIRE DES ÉCRIVAINS GASTRONOMES
JEAN-BAPTISTE BARONIAN
432 P., FLAMMARION, 26 €

AUDREY SOVIGNET

74

JAKUTA ALIKAVAZOVIC
LA RÈGLE DU VŒU

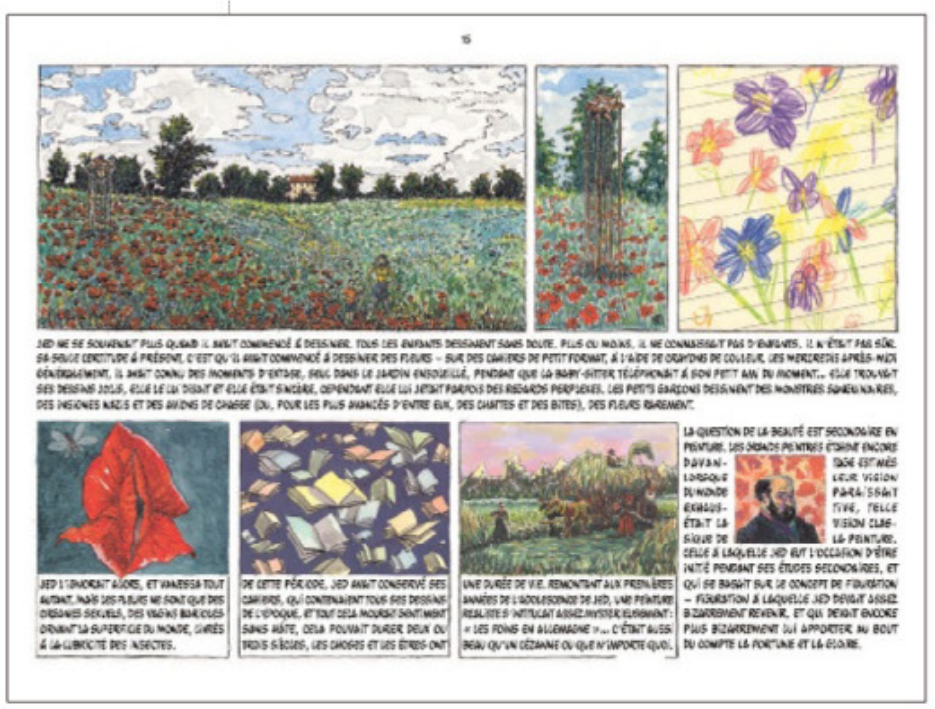
80

SA MAJESTÉ
JONATHAN COE

LE CAHIER CRITIQUE

86

MICHEL HOUELLEBECQ
EN BD


JED NE SE SOUVENAIT PLUS QUAND IL AVAIT COMMENCÉ À DESSINER. TOUS LES ENFANTS DESSINENT SANS DOUTE. PLUS OU MOINS. IL NE CONNAISSAIT PAS D'ENFANTS. IL N'ÉTAIT PAS SÛR. SA SOLIDE CERTITUDE À PRÉSENT, C'EST QU'IL AVAIT COMMENCÉ À DESSINER DES FLEURS – SUR DES CAHIERS DE PETIT FORMAT, À L'AIDE DE CRAYONS DE COULEUR. LES MERCREDIS APRÈS-MIDI DÉNEIGEMENT, IL AVAIT CONNU DES MOMENTS D'EXTASE, SEUL DANS LE JARDIN ENSOLEILLÉ, PENDANT QUE LA BABY-SITTER TÉLÉPHONAIT À SON PETIT AMI DU MOMENT... ELLE TROUVAIT SES DESSINS JOLIS, ELLE LE LUI DISAIT ET ELLE ÉTAIT SINCÈRE, CEPENDANT ELLE LUI JETAIT PARFOIS DES REGARDS PERPLEXES. LES PETITS GARÇONS DESSINENT DES MONSTRES SANGUINAIRES, DES INSIGNES NAZIS ET DES AVIONS DE CHASSE (OU, POUR LES PLUS AVANCÉS D'ENTRE EUX, DES CHARTES ET DES BITES), DES FLEURS RAREMENT.
JED L'IGNORAIT ALORS, ET IGNORERA TOUT AUTANT, MAIS DES FLEURS NE SONT QUE DES ORGANES SEXUELS, DES VAGINS BARICLOS DRAPANT LA SUPERFICIE DU MONDE, DIVISÉS À LA LUBRICITÉ DES INSECTES.
DE CETTE PÉRIODE, JED AVAIT CONSERVÉ DES CAHIERS, QUI CONTENAIENT TOUS SES DESSINS DE L'ÉPOQUE, ET TOUT CELA NOURRIT SOUDAINEMENT SANS HÂTE, CELA POUVAIT DURER DEUX OU TROIS SIÈCLES, LES CHOSES ET LES ÊTRES ONT
UNE DURÉE DE VIE, REMONTANT AUX PREMIÈRES ANNÉES DE L'ADOLESCENCE DE JED, UNE PEINTURE RÉALISTE S'INTITULANT ASSEZ MYSTÉRIEUSEMENT : « LES FOINS EN ALLEMAGNE »... C'ÉTAIT AUSSI BIEN QU'UN CÉZANNE OU QUE N'IMPORTE QUOI.
LA QUESTION DE LA BEAUTÉ EST SECONDAIRE EN PEINTURE. LES GRANDS PEINTRES D'HIER ENCORE DAVID – LORSQUE DU MONDE EXHAUSTÉ ÉTAIT LA SIGNE DE LEUR VISION PARASSITAIRE, TELLE VISION CLAIRE DE LA PEINTURE. CELLE À LAQUELLE JED EUT L'OCCASION D'ÊTRE INITIÉ PENDANT SES ÉTUDES SECONDAIRES, ET QUI SE BASAIT SUR LE CONCEPT DE FIGURATION – FIGURATION À LAQUELLE JED DEMEURE ASSEZ BIZARREMENT REVENIR, ET QUI DEMEURE ENCORE PLUS BIZARREMENT LUI APPORTER AU BOUT DU COMPTE LA FORTUNE ET LA GLOIRE.

98

LE GRAND REMPLACEMENT SELON
PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF

MAIA FLORE/VU/L'OLIVIER – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – MICHEL HOUELLEBECQ-LOUIS PAILLARD/FLAMMARION 2022 – NOÉMIE COISSAC/HANS LUCAS VIA AFP

SALMAN RUSHDIE

La fiction au chevet du monde

Déroulant le fil d'une histoire littéraire millénaire et de rencontres réelles ou fantasmées avec les écrivains qui l'ont faite, *Langages de vérité* rassemble les essais composés par l'auteur des *Versets sataniques* entre 2003 et 2020 dans un recueil aussi passionnant qu'engagé.

SYRIE MOSKOWITZ/ACTES-SUD

Le 12 août dernier, Salman Rushdie était victime d'une attaque au couteau alors qu'il s'apprêtait à prononcer une conférence aux États-Unis. Dans les semaines ayant suivi cette agression, les ventes de ses livres se sont envolées en France comme à l'étranger, certains d'entre eux – dont *Les Versets sataniques*, motif de la fatwa lancée contre l'écrivain en 1989 – ayant fait l'objet de retirages. Lire Rushdie aujourd'hui : un acte militant, un témoignage de solidarité, une simple curiosité ? Qu'importe, car il n'y a jamais de mauvaises raisons d'ouvrir un livre, et si l'écrivain figurait cette année parmi les favoris pour le prix Nobel de littérature, c'est avant tout en raison de l'œuvre qu'il a construite depuis la parution de *Grimus* en 1975, jusqu'à sa réécriture du *Don Quichotte* de Cervantès (*Quichotte*, Actes Sud, 2020).

Lire ou relire Rushdie à l'aune de ses essais est un cadeau. Car une fois franchie la porte d'un titre quelque peu austère, c'est à un voyage dans l'histoire de la littérature mondiale et dans les mystérieuses contrées de la création que le lecteur est convié. Ravivant ses souvenirs d'enfance et convoquant les livres qui ont fécondé son imaginaire, l'écrivain démontre l'importance de nos lectures dans le développement de nos individualités. Évoquant ses rencontres effectives ou manquées avec les grands noms de la littérature contemporaine, il éclaire d'une lumière nouvelle certains de leurs chefs-d'œuvre et de nos classiques. Considérant le long cheminement au fil duquel il s'est construit en tant qu'écrivain, il se veut prodigue en précieux conseils pour tout plumitif en herbe.

L'APPRENTISSAGE DES VÉRITÉS DÉRANGEANTES

Au pied d'une petite colline, dans une ville qui s'appelait encore Bombay, se trouvait une « *librairie magique* » : le Paradis du Lecteur. Enfant, l'écrivain y passe des heures, certain, déjà, de sa vocation. Parmi ses lectures, *Alice aux pays des merveilles* et des contes fantastiques qui « *nous apprennent sur nous-mêmes des vérités qui sont souvent dérangeantes* ». Un apprentissage essentiel pour quiconque aspire à écrire. « *Pour devenir écrivain, il faut d'abord se comprendre soi-même et il est plus difficile de parvenir à cette compréhension lorsque votre personnalité est éparpillée à travers le monde* », lit-on ainsi dans l'essai intitulé « Les débuts d'un écrivain ». En 1961, à 13 ans, Rushdie quitte Bombay et se retrouve pensionnaire en Angleterre, une expérience traumatisante au point de l'inciter à refuser, dans un premier temps, la place qu'on lui propose à l'université de Cambridge. Signe du destin : c'est à Cambridge, dans un cours d'histoire consacré aux débuts de l'islam, qu'il entend pour la première fois parler des versets sataniques, soit « *l'histoire d'un prophète tenté par le compromis* » qui lui semble « *faire écho aux récits de tentations de prophètes qu'on peut trouver dans la Bible* ». « *Bonne histoire* », remarque-t-il alors. « *C'était en 1968. Vingt ans plus tard, avec la publication des* Versets sataniques*, je découvris à quel point l'histoire était bonne.* »

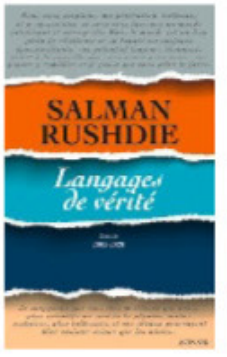
Si *Langages de vérité* rassemble de passionnantes réflexions sur l'état de notre monde, celles-ci émanent bien davantage de références littéraires que de considérations personnelles sur la manière dont l'écrivain, toujours visé par la fatwa édictée contre lui par l'ayatollah Khomeyni, vit

depuis 1989. Sont ainsi évoqués, parmi tant d'autres, Melville, Faulkner, Nabokov, Andersen, Kundera, Borges, Günter Grass et le choc que représente la lecture du *Tambour*, un tête-à-tête avec Philip Roth qui lui donnera « *le courage d'être un peu plus choquant* » et de « *mêler le sexe et la religion* », une discussion téléphonique avec Gabriel García Márquez, dont il découvre en mars 1975, le mois où son premier roman est publié, *Cent ans de solitude* et un réalisme magique qui imprégnera son œuvre par la suite.

DES MOTS FACE AU MAL

Ces essais, dans lesquels la notion de « vérité » présente dans le titre constitue effectivement un thème clé, sont aussi l'occasion d'une défense et illustration des pouvoirs de la fiction. Un genre « *singulièrement passé de mode* », regrette Rushdie, dont les auteurs favoris (Italo Calvino, Günter Grass, Mikhaïl Boulgakov, Isaac Bashevis Singer) rendent le réel plus « *véridique* » en lui insufflant ce merveilleux présent dans les histoires que sa mère lui racontait, enfant. Avec le texte intitulé, comme un pied de nez, « Eh bien soit, je me contredis », Rushdie montre comment le « *grand paradoxe* » inhérent à toute fiction, voulant que toute chose puisse être d'une telle manière et son contraire, permet de ne pas s'enfermer dans des schémas préétablis. « *Nous vivons une époque où l'on nous somme de nous définir de plus en plus étroitement, de comprimer notre personnalité multidimensionnelle dans le corset d'une identité unique, qu'elle soit nationale, ethnique, tribale ou religieuse. J'en suis venu à me dire que c'était peut-être cela le mal dont découlent tous les maux de notre époque.* » Des mots qui résonnent avec d'autant plus d'acuité à l'heure où l'écrivain, grièvement blessé, doit faire face, selon son éditeur français Actes Sud, à « *une guérison longue et difficile* ».

Lire et relire Rushdie, c'est se souvenir que « *la littérature n'a jamais perdu de vue ce que notre monde querelleur essaie de nous forcer à oublier* », à savoir que nous sommes des êtres multiples et changeants, dans un univers lui-même en perpétuel mouvement. C'est aussi garder en mémoire que « *la fiction est précisément ce lieu où les choses peuvent être à la fois ainsi et pas ainsi, où il existe des mots dans lesquels on peut croire profondément tout en sachant qu'ils n'existent pas, n'ont jamais existé et n'existeront jamais. À cette époque où l'on vise à tout simplifier, cette magnifique complexité n'a jamais été plus importante* ». ■ **Laëtitia Favro**



★★★★☆
LANGAGES DE VÉRITÉ. ESSAIS 2003-2020 (LANGUAGES OF TRUTH : ESSAYS 2003 - 2020)
SALMAN RUSHDIE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GÉRARD MEUDAL, 400 P., ACTES SUD, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

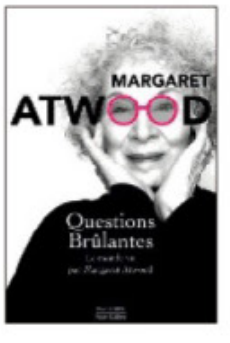
Le combat continue

À presque 83 ans, l'infatigable MARGARET ATWOOD, autre voix engagée de la littérature, publie elle aussi une anthologie de ses essais, où elle alerte sur l'état du monde.

LIAM SHARP/ROBERT LAFFONT

« *Celui qui dit "Ça n'arrivera jamais ici" a tort. Tout peut arriver n'importe où, si les conditions s'y prêtent, comme l'Histoire l'a démontré à maintes reprises.* » Si l'infatigable Margaret Atwood réfute l'idée de l'écrivain prophétique, force est de constater que le volet politique du troisième volume de ses essais se distingue souvent par sa lucidité. Dès 2006, elle sonne l'alarme : écologiquement, l'humanité fonce droit dans le mur. « *Que faudra-t-il au juste pour obtenir un minimum d'actions concrètes de la part de nos prétendus dirigeants, qui se conduisent de plus en plus comme l'autruche légendaire enfonçant sa tête dans le sable bitumineux ?* » C'était bien avant la seconde vie de *La Servante écarlate*, bien avant Trump aussi (héraut de « *l'étrange contrée de la post-vérité* »), ou la remise en cause redoutée du droit à l'avortement – rien d'autre, aux yeux de la Canadienne, que « *la confiscation à des fins de profit de la propriété et du contrôle du corps d'un individu* ».

Ailleurs, Atwood célèbre ses pairs, morts ou vifs : Richard Powers, de la lecture duquel « *vous sortez en titubant* », Kafka (avec lequel « *c'est toujours seulement presque* ») ou Shakespeare, « *interprétable à l'infini* ». Inquiète et drôle par principe, la pythie d'Ottawa ne se départit jamais de sa revigorante alacrité. ■ **Fabrice Colin**



★★★★☆
QUESTIONS BRÛLANTES. ESSAIS ET TEXTES DE CIRCONSTANCE 2004-2021 (BURNING QUESTIONS. ESSAYS AND OCCASIONAL PIECES, 2004-2021)
MARGARET ATWOOD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR M. ALBARET-MAATSCH, O. DEMANGE, V. LEŸS, ETC., 480 P., ROBERT LAFFONT/ PAVILLONS, 23,50 €

Françoise Sagan

Le Miroir égaré

Les fans de Françoise Sagan ont chez eux la première édition de ce roman paru chez Plon en 1996. Les autres seront ravis de découvrir grâce à cette réédition ce texte tardif qui mérite d'être classé parmi les meilleurs d'une œuvre inégale. Sagan vient de fêter ses 60 ans quand elle écrit *Le Miroir égaré* : on sent qu'elle ne se reconnaît plus ni dans son époque ni dans un Paris qui lui paraissent ennuyeux, et son style fragile et léger prend une coloration étonnamment crépusculaire…

L'histoire ? François et Sybil s'aiment depuis dix ans. Drôles et charmants comme tous les personnages de Sagan, ils grenouillent dans le milieu des lettres avec une relative réussite. Sybil a eu un coup de foudre pour *L'Averse*, une pièce de théâtre écrite par un auteur tchèque : elle l'a traduite et rêve de la voir mise en scène. Ils croisent alors la route de Mona Vogel, propriétaire du Théâtre de l'Opéra. Plus âgée qu'eux, cette femme ambiguë pourrait les aider, mais à certaines conditions, et elle n'est pas insensible au charme de François, homme séducteur qui s'identifiait volontiers plus jeune au Valmont des *Liaisons dangereuses*… Commence entre ces trois-là un vaudeville pétillant puis doux-amer. On est à la fois chez Feydeau et Fitzgerald. Que sortira-t-il de cet adultère ? Sagan le note au début du roman : *« C'est qu'il n'y avait plus, en 1990, beaucoup de noms pour attester de la validité de la vie à deux ou de l'intérêt sensible du couple. »* Bonsoir tristesse. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

LE MIROIR ÉGARÉ
FRANÇOISE SAGAN
180 P., 19 €. COPYRIGHT STOCK.

DENIS WESTHOFF/STOCK

BIO EXPRESS

1935
Naissance de Françoise Quoirez dans la haute bourgeoisie. Surnommée Kiki, elle fait le tour des écoles privées catholiques dont elle est systématiquement renvoyée. Elle se passionne très tôt pour la lecture et trouve chez Proust son pseudo : Sagan.

1954
Le *« charmant petit monstre »* (dixit Mauriac) publie *Bonjour tristesse.* Succès, scandale et début d'une mythologie qui durera un demi-siècle – la petite musique mélancolique, les fêtes, la drogue, la bisexualité et les excès de vitesse au volant.

2004
Sagan meurt chez elle à Équemauville. Son fils unique et ayant droit, Denis Westhoff, hérite de ses dettes et veille à la postérité de son œuvre. Depuis 2009 ont ainsi été publiés chez Stock de nombreuses rééditions et quelques inédits.

CHAPITRE I

Cet été, à Paris, s'annonçait comme un sérieux, studieux et romanesque été du temps jadis : des matins frais et incertains, levés tôt, et, dans une odeur de campagne, de longues après-midi sous des soleils souverains et définitifs traversant un ciel bleu égyptien – un ciel de carte postale – qui attendait patiemment le soir pour redevenir parisien, c'est-à-dire pastel, effiloché, équivoque, parcouru de nuées roses et grises, identiques à celles de ses mille, dix mille, cent mille étés. Paris était redevenu, cet été-là, une ville sans âge, paisible et blanche, indépendante et luxueuse, quels que soient les aléas du tourisme. Paris était à nouveau multiple et superbe, toutes ses beautés architecturales jetées comme autant de points d'exclamation, toutes les parenthèses de ses boulevards, tous les accents aigus, graves, tous les trémas de ses feuillages, et toute la lente, et verte, et souple virgule de son fleuve retenant son défilé : cette ville, enfouie si souvent l'hiver, à présent, dans des brouillards et des silences chimiques, étrangers à la terre – à elle-même – et qui la rendaient hostile parfois à ses habitants les plus épris, Paris qui n'était plus un abri, ni une séduction, Paris qui n'était plus un rythme, Paris qui faisait peur…

Le chauffeur tourna la clé et arrêta son moteur qu'elle entendit tousser, avec mélancolie, comme tousse toujours, avant de se taire définitivement, *La Traviata*. La rue était vide mais agitée, car le soleil sautait de glaces en glaces, de celle du bar tabac à celle du théâtre en face, le soleil rebondissait sur toutes les surfaces portantes de cette rue étroite, proche de l'Opéra. La rue où trônait le théâtre, leur théâtre, ce qui sans doute allait être leur théâtre, à François et à elle. Où était François, d'ailleurs ? Comment ne lui avait-il pas déjà ouvert la portière du taxi de son air triomphant, comme hier, comme avant-hier, comme tous les jours précédents, alors qu'elle-même se sentait chaque jour plus détruite ? Elle le savait bien : ce n'était jamais que la énième pièce de plus, dans une énième saison parisienne, et ce serait le énième succès ou le énième échec. Pourquoi s'y lançait-elle avec une telle terreur, une telle impression de piège ? Elle n'avait jamais été une tête brûlée, malgré les dires des uns et des autres. Son caractère comme sa réputation étaient depuis toujours outrés, renforcés par ses pommettes hautes, sa large bouche et une aisance du corps qu'expliquait une hérédité mi-poitevine, mi-tchèque. Et pourtant, ni dans son passé le plus récent, ni dans ses sottises les plus lointaines, elle n'avait usé des charmes et du tempérament slave qu'on lui reconnaissait si volontiers. François, lui si châtain, tellement châtain, du regard aux cheveux, François, avec sa peau mate, ses gestes gauches malgré l'aisance qui en émergeait finalement, François était autrement exotique…

IL Y AVAIT CELA, AUSSI, ENTRE EUX : LA MERVEILLEUSE ABSURDITÉ DE LEUR ÉTAT AMOUREUX

— Alors, on ne signe plus ?

François avait ouvert sa portière et s'y pliait en deux, lui tendait la main, riant malgré lui devant l'expression effrayée de Sybil.

— Tu veux qu'on laisse tomber ? Ils sont prêts à la monter eux-mêmes, cette pièce, tu sais ? Ils prendront Lefranc comme jeune premier, un metteur en scène « efficace », et nous ne serons comme d'habitude que des adaptateurs modestes, mais tranquillement lancés, peut-être, par le succès. Si tu préfères ça, mon cœur…

Il riait mais sans rire vraiment. Son inquiétude tendre rendait supportable son charme de « tête brûlée », rendait en général romanesque, ou héroïque, son goût du risque – pour lui et ses proches – et loyale sa folie des grandeurs. D'autant qu'en même temps, il lui offrait d'y renoncer sans lui en garder rancune, et il le ferait. C'était là sa force, ou son habileté, ou sa ruse : laisser Sybil libre toujours de partager ses folies, ne jamais l'y contraindre, et ne pas lui en vouloir de les refuser. Et qu'avait-elle jamais refusé en dix ans ? Rien.

Alors, pourquoi donnait-il cette image d'un homme sage et patient confronté à une femme changeante et impressionnable ? En fait, elle n'avait refusé qu'une fois : une affreuse affaire de partage de droits avec cette veuve tchèque et hystérique. Et elle avait eu bien raison à en juger par la faillite de leurs successeurs. Et pourtant… François haussait les épaules et riait avec ses amis – leurs amis – en évoquant cette affaire qu'il appelait l'« affaire de la Louve », comme il eût évoqué une de ses folies. Ah, elle ne savait plus… Elle avait l'impression d'avoir raison vis-à-vis de lui depuis dix ans, et depuis dix ans aussi, l'impression d'avoir tort d'avoir raison. C'était odieux, à force, pour quelqu'un comme elle, qui détestait juger…

Elle prit le bas de sa veste. Toujours assise dans la voiture, elle tira dessus et y appuya son visage comme pour arrêter toute discussion. Il y avait cela, aussi, entre eux : la merveilleuse absurdité de leur état amoureux, l'extravagance de sa durée, de ce qu'ils soient restés si épris, si fidèles, si dignes en quelque sorte de l'amour qu'ils s'étaient déclaré dix ans plus tôt, en toute connaissance de cause. En toute connaissance, plus exactement, de ce qu'étaient les trajectoires de l'amour ou de toute liaison amoureuse à Paris à cette époque, à leur âge et dans leur milieu. Ils avaient eu la même chance d'une enfance heureuse, d'une grande santé physique, la même passion pour le romanesque, le littéraire, et surtout le même dégoût devant la cruauté, le malheur, le masochisme. Le même élan en tout cas vers ce qui semblait disparaître avec ce siècle fatigué et fatigant mais qui en avait été le sel et le miel, et qu'ils avaient tous les deux toujours désigné sous le nom pourtant bradé de « bonheur ». Et toujours préféré à tout.

— Viens, dit la voix de François à son oreille, ils t'attendent.

Il l'avait halée hors de la voiture en la tirant par le coude, payé le taxi, et l'emmenait dans un théâtre où elle s'entendait chuchoter comme en pays ennemi : •••

— Pourquoi moi ?

— Parce qu'ils attendent la belle, la consciencieuse, la brillante Sybil Delrey, la traductrice actuelle du théâtre de l'Est, après l'avoir été du théâtre élisabéthain. Ils l'attendent plus impatiemment encore que François Rosset, son vieux collaborateur et amant.

Il avait gardé sa voix ordinaire, lui, pour la guider à travers le hall poussiéreux du théâtre, sur sa moquette couverte d'une ratine grise, usée, aussi, jusqu'à la corde. Il poussait une porte grinçante, trouvait un interrupteur introuvable et, la tirant par la main, la faisait presque courir dans un couloir sinistre, aussi sinistre que le reste de « leur » théâtre. Un endroit où elle devait avoir vu au moins trente pièces mais qu'elle ne connaissait pas encore dans ses profondeurs : un escalier dangereux, une rampe trop courte, un foyer asymétrique, et trop grand, où une odeur de moisi laissait mal imaginer l'atmosphère d'excitation, de plaisir, de peur et de nervosité qui y avait pourtant régné et devait y régner encore, certains soirs… François la tirait par le poignet, et heureusement : car elle trébuchait partout. Il marchait devant elle, tel un éclaireur dans un bizarre jeu de piste, suivait des couloirs fléchés « Loges », « Administration », « Direction », comme un habitué, lui indiquant du doigt trois dangereuses marches soulignées de blanc, ou la demi-marche fatale, ou le virage à 90 degrés qui émaillaient leur parcours. Elle suivait…

Mais elle s'arrêta net devant leur double reflet apparu dans une glace encadrée, surchargée de boiseries, et elle s'étonna un instant devant cette grande et belle femme blonde à l'air effaré qui traînait derrière le grand homme, si dégagé, propriétaire évident, lui, et des lieux et d'elle-même. Ce miroir était vraiment romanesque, se dit-elle, décidant, comme en toute occasion d'angoisse, de penser à autre chose. Non, pas autre chose, d'ailleurs, mais un dérivé du souci principal qu'elle abandonnait, provisoirement mais par un réel effort de l'esprit, comme on laisse choir de ses mains un objet trop chaud, ou comme on laisse sa mémoire refuser d'enregistrer une douleur ou un plaisir trop aigu. Il y avait longtemps que Sybil se détournait, autant que possible, de toute situation dite grave ou dont elle ne pouvait atténuer la gravité.

Quelque chose dans ce miroir suggérait que d'innombrables couples avaient dû s'y apercevoir, pendant la carrière aventureuse et commerciale du théâtre, depuis… près d'un siècle, que d'innombrables couples avaient dû s'y apercevoir et tenter instinctivement, comme elle, de s'en échapper.

Elle respirait mieux. Cette course-poursuite aux enfers n'avait pas dû leur prendre plus de trois minutes. Ils n'étaient ni en retard ni en avance, malgré l'agitation de François. Elle s'arrêta, lui retira son poignet et s'adossa au mur du couloir, laissant son cœur se calmer. Lui la regardait, souriant, les bras ballants, la cravate défaite, une de ses vieilles mèches sur l'œil. Il respirait, puis exhalait l'air, le sifflant entre ses dents comme un élément ennemi. Il parcourait le visage de Sybil de ses yeux brillants, vifs, presque provocants, et elle se demanda un millième de seconde s'il la connaissait le moins du monde.

— Ça va mieux ? dit-il.

Elle hocha la tête, cherchant une réponse qu'elle n'avait pas. Ils avaient décidé, délibérément, depuis six mois, au fur et à mesure qu'ils la traduisaient, de monter cette pièce eux-mêmes, comme eux-mêmes la voyaient, précisément et définitivement : ce qui voulait dire y mettre de l'argent qu'ils n'avaient pas, emprunter, prendre des risques matériels, et même moraux, nouveaux pour eux. Car ils feraient ensuite partie des gagnants ou des perdants, des doués ou des prétentieux, tels qu'une seule soirée pourrait en décider. Malgré les hasards et l'injustice de la chose, ils auraient peut-être, s'ils échouaient, à « remonter la pente ». On leur pardonnerait un échec, bien sûr : ils étaient bien vus, bien considérés, leurs efforts et leurs succès précédents d'adaptateurs avaient fait assez de bénéficiaires pour cela. Ils étaient au bon âge pour réussir à Paris. Et leur histoire d'amour, enfin, était comme le certificat final de leur bonne qualité humaine… C'est qu'il n'y avait plus, en 1990, beaucoup de noms pour attester de la validité de la vie à deux ou de l'intérêt sensible du couple. Et sur ce plan, ils ne risquaient rien. Le succès les traînerait un peu plus dans le velouté initial de leur existence, un échec leur permettrait de faire preuve d'humour et de solidarité, deux qualités que leurs meilleurs amis eux-mêmes n'auraient pas songé à leur dénier.

Sybil se mit à rire, ouvrit son sac, en tira son poudrier et se jeta un coup d'œil rapide, sévère, tapotant un point brillant sur sa joue et son menton, puis serra ses lèvres l'une contre l'autre, presque cruellement. Elle remit ses fards dans son sac et, en relevant les yeux vers le miroir, elle se demanda un instant quel rapport pouvait exister entre le reflet exigu et quotidien, la photo d'identité muette qu'elle venait de corriger dans son poudrier, et cette autre femme là-bas, en pied, équivoque et inclassable, dans le grand miroir trop orné.

L'INFO EN PLUS

Françoise Sagan est immortelle. En 2008, elle a été interprétée par Sylvie Testud au cinéma. Depuis 2016, c'est Caroline Loeb qui l'incarne avec succès dans le seul en scène *Françoise par Sagan,* construit à partir de son recueil d'entretiens *Je ne renie rien*. Mis en scène par Alex Lutz, le spectacle a été nommé aux Molières en 2018 et a tourné partout en France ces six dernières années. Il n'est pas trop tard pour le voir : jusqu'au 31 décembre, il est à l'affiche de la Divine Comédie, à Paris.

BnF | Bibliothèque nationale de France

site Richelieu

Exposition

27 sept. 2022

15 janv. 2023

MOLIÈRE

le jeu du vrai et du faux

© Stéphane Lavoué et Christian Lacroix, 2018 – coll. Comédie-Française/ BnF | 2022, délégation à la Communication

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

Galerie Mansart - Galerie Pigott
5, rue Vivienne, Paris 2e
bnf.fr #ExpoMoliereBnF

COMÉDIE FRANÇAISE

Le Monde · LiRE magazine · arte

JAKUTA ALIKAVAZOVIC

Toutes les nuits du monde

Révélée en 2008 avec *Corps volatils*, Goncourt du premier roman, elle a construit une œuvre singulière, habitée par son goût de l'ironie, du mystère et du clair-obscur. L'autrice est de retour en librairies avec *Faites un vœu*, recueil de ses chroniques pour le quotidien *Libération*.

Que serait l'œuvre de Jakuta Alikavazovic si le soleil ne se couchait plus ? Dans son premier roman, *Corps volatils*, une pluie noire tombe sur Paris, plongeant la capitale dans l'obscurité. Dans *Le Londres-Louxor*, la diaspora bosniaque se retrouve dans un cinéma. Dans *L'Avancée de la nuit,* un gardien de nuit tombe fasciné par la mystérieuse occupante de la chambre 313 de son hôtel. La nuit, quand elle n'arpente pas le Louvre pour *Comme un ciel en nous*, prix Médicis de l'essai 2021, Jakuta Alikavazovic écrit. Des histoires nimbées de mystère, habitées par des personnages solitaires à la recherche d'un parent, d'un frère, ou sommés de résoudre une énigme et de vivre des aventures insolites. Amoureux ou trafiquant de narcotiques, ils arpentent la ville en funambules. Comme si leurs existences ne tenaient qu'à un fil, que tient l'écrivaine et traductrice de l'anglais, normalienne, née à Paris en 1979 dans une famille émigrée de la Yougoslavie.

MAIA FLORE/VU/ L'OLIVIER

À QUOI RÊVE L'ÉPOQUE

La nuit lui permet-elle d'y voir plus clair ? *« Écrire la nuit me permet de faire le silence ou, plutôt, de ne pas avoir à le faire : de le vivre, tout simplement. Les heures durant lesquelles j'écris le mieux, ce sont celles qui précèdent la journée, avant d'avoir parlé à qui que ce soit. Pour moi, il y a quelque chose d'irréconciliable entre la parole et l'écriture. Plus je parle, moins j'écris. Et inversement »,* nous confie-t-elle, justement par écrit. Cet automne, l'écrivaine publie *Faites un vœu*, un recueil de ses chroniques publiées dans *Libération* entre septembre 2019 et juillet 2022. L'aventure, qui a coïncidé avec la pandémie et le confinement, lui a permis d'étendre son monde intérieur en

parlant du monde extérieur, de l'époque. *« C'est important pour un écrivain de savoir "à quoi rêve l'époque" parce que l'inverse – ne pas le savoir ou ne pas vouloir le savoir –, ça revient à laisser l'époque rêver en soi. À s'abandonner à l'époque, donc, et à ce qu'elle a de plus inconscient. Or certains des rêves de l'époque sont dangereux. Très dangereux, si l'on s'y abandonne sans les interroger, sans les mettre à l'épreuve. À l'épreuve de l'écriture, par exemple. »*

Une pieuvre qui change de couleur parce qu'elle rêve, la découverte d'une nouvelle planète, les restrictions du recours à l'IVG aux États-Unis, la mort d'une James Bond Girl, une annonce « Perdue Espérance » croisée lors d'une balade sont quelques-uns des sujets à l'origine de ces chroniques, qui oscillent entre émerveillement et colère. L'actualité semble la préoccuper autant que l'avenir dans ces textes, émaillés d'inquiétudes sur la disparition du vivant ou notre fol espoir d'habiter (et donc de détruire)

> « Pour moi, il y a quelque chose d'irréconciliable entre la parole et l'écriture »

une autre planète, le tout toujours teinté d'ironie. On note aussi les nombreuses références à des films de science-fiction. *« Mon rapport personnel à l'avenir a toujours été compliqué. Quand j'étais très jeune, le monde qui était le mien – d'une part la France où je suis née, d'autre part la Yougoslavie d'où venaient mes parents) a disparu. J'ai assisté à la disparition d'un pays – sans même parler de la disparition des miens. La langue maternelle que je parlais, du jour au lendemain, a cessé d'exister, a changé de nom. Mon passeport, d'un seul coup, était invalide : une fiction. Quand on vit des bouleversements pareils, l'avenir garde à jamais quelque chose d'incertain, je crois. »*

Pour écrire ces chroniques, Alikavazovic a dû relever un défi de même nature que pour le texte commandé par les éditions Stock pour la collection « Ma nuit au musée ». Celui de devoir trouver un *« je particulier »*. Cette recherche est venue renforcer sa conviction que l'écriture et la littérature sont question de regard. *« J'arrive mieux, aujourd'hui, à dire ce que je vois, ce que j'éprouve. Et que j'ai parfois peur d'être la seule à voir et à éprouver : cette solitude-là, c'est un vrai risque. Mais j'ai plus de courage aujourd'hui qu'il y a dix ans. »*

DES POINTS LUMINEUX DANS L'OBSCURITÉ

En guise de conclusion, on lui rappelle ces propos dans une interview où elle expliquait toujours se demander : *« Oserai-je ajouter quelque chose ? »* avant de commencer un nouveau livre. Qu'est-ce que *Faites un vœu* lui a permis d'ajouter ? *« Imaginez une pièce, une galerie. Ou une sorte de labyrinthe, peut-être, dans lequel vous êtes coincé. Vous ne savez pas où aller. Et là, sur le mur, vous voyez que quelqu'un a crayonné quelque chose. Avec un stylo, ou peut-être du bout d'une clé. Vous vous approchez, vous regardez : c'est une flèche. Par ici la sortie. Ou alors, c'est un rond barré : sans issue par ici. Ou encore, devant une petite fenêtre : meilleur endroit pour admirer le coucher de soleil. Voilà, c'est ça que sont ces textes. Dans le flux de nos vies, dans le flux l'information constante, qui nous déroute et nous désoriente plus qu'elle ne nous éclaire, j'aimerais que ces chroniques soient des points d'étape, des messages qui aident à retrouver son chemin, ou au moins à se poser un peu, à souffler. Des points lumineux dans l'obscurité de l'époque, quand on ne comprend pas très bien ce qui nous arrive. »* Sa réponse évoque le début d'un prochain roman. Tant mieux, *« après une période un peu compliquée »*, avoue-t-elle, elle s'est remise à écrire. Elle ne veut pas dire quoi, *« par superstition »*. Faisons un vœu : lire l'année prochaine l'une de ces fictions énigmatiques et oniriques dont Jakuta Alikavazovic a le secret. ■

Gladys Marivat

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

À juste titre

C'est à la toute fin d'*Un homme sans titre* que l'on trouve toute la raison d'être de ce roman. À savoir une photo en noir et blanc, le portrait d'un anonyme – ou presque : Mohaïd-Saïd Aït-Taleb. Celui-ci n'est autre que le père de Xavier Le Clerc, qui a choisi ici de raconter son parcours, celui d'un petit *« garçon en loques »* ayant, peut-être, croisé la route d'Albert Camus, lorsque ce dernier traversa la Kabylie en 1939. Mais, à travers le destin de son géniteur, le fils cherche aussi, surtout, hors de *« toute mièvrerie »*, à revenir sur *« l'histoire de tant d'ouvriers qui ont reconstruit la France d'après-guerre »*. En novembre 1962, Mohaïd-Saïd (en outre, petit-fils d'un soldat décédé dans les tranchées, à Verdun) prit la direction de la France et, six ans plus tard, rejoignit la Société métallurgique de Normandie, qui lui attribua une carte d'ouvrier, avec la seule inscription « Saïd » et la fameuse photographie. Ce sera son unique titre officiel. À ce document, l'auteur en fait répondre d'autres, des années plus tard – ceux qu'il a dû fournir à l'administration pour que son nom de naissance, « Hamid Aït-Taleb », laisse place à « Xavier Le Clerc ». Pourquoi ce changement ? Surtout, que signifie-t-il, tant au niveau de l'identité individuelle qu'à titre sociétal ? Là réside tout l'enjeu de ce bref et intense récit, à l'écriture sèche et ténue, qui, au-delà de l'évocation des silences du passé et des rapports entre deux pays, nous parle frontalement, intelligemment de la dignité et de l'intégration. De la discrimination et de la reconnaissance.

★★★★☆
FAITES UN VŒU
JAKUTA ALIKAVAZOVIC
144 P., L'OLIVIER, 15 €

★★★★☆
UN HOMME SANS TITRE
XAVIER LE CLERC
128 P., GALLIMARD, 13,50 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU GUILLAUME MUSSO

Il fut un temps où dénigrer Guillaume Musso, sans l'avoir forcément lu, était un moyen de briller en société à moindre coût. Mais depuis quelques années, l'écrivain le plus lu par les Français – désormais publié chez Calmann-Lévy – peut compter, dans sa quête de légitimité, outre la qualité artisanale de ses livres, sur un plan de communication assez habile, avec force citation du *New York Times* le définissant comme *« le maître français du suspense »*. Avec *Angélique,* l'auteur de *L'Inconnue de la Seine* propose un polar très cinématographique, d'une écriture sans ambages. Après leur rencontre à l'hôpital, un ancien flic se laisse convaincre par une jeune femme d'enquêter sur la mort de sa mère, ancienne danseuse étoile dont elle a l'intuition qu'elle a été assassinée. Et histoire de rajouter quelques paillettes : une famille d'industriels du textile et leur rejeton maudit entrent en scène. Avec une certaine acuité d'observation et non sans parti pris, Musso s'empare de problématiques très actuelles : complotisme antivax, légitime défense des policiers… Évidemment, certains éléments ne sont guère crédibles et l'ambiance générale semble tout droit sortie d'un magazine de mode. Malgré tout, l'architecture d'*Angélique* est, qu'on le veuille ou non,assez vertigineuse. L'intrigue se maintient dans des allers-retours chronologiques, et la façon de laisser apparaître des indices de l'enquête donne au lecteur la sensation flatteuse de la devancer. Un peu.

Simon Bentolila

★★☆☆☆
ANGÉLIQUE
GUILLAUME MUSSO
320 P., CALMANN-LÉVY, 21,90 €

SYLVIE LE BIHAN

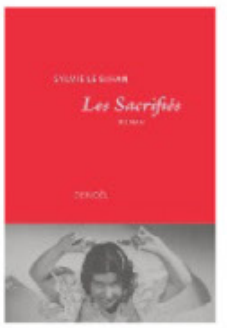
Mutilés d'amour

Dans ce roman d'apprentissage, un jeune Gitan épris d'une étoile traverse les tumultes de l'Espagne au XXe siècle.

Lors de l'adolescence de Juan Ortega, timide rejeton d'une famille pauvre devenu cuisinier au service d'un torero andalou, le lecteur demeure en terrain connu, voire convenu. C'est lorsque Juan suit son bienfaiteur à Madrid et en rencontre la maîtresse, célèbre danseuse de flamenco, que le récit trouve souffle et ampleur. Auprès des deux amants, Juan découvre l'effervescence artistique et intellectuelle des Années folles ainsi que les affres d'un amour interdit pour la fascinante Encarnación, tandis que la sœur de celle-ci se consume pour lui. Adroitement, le destin funeste de Federico García Lorca, dont Juan devient l'ami, illustre alors le fol espoir né avec la Seconde République espagnole ainsi que la cause profonde de sa chute : le gouffre séparant les élites progressistes d'un peuple démuni et ancré dans ses traditions régionales. Un tel propos résonne dans l'Europe d'aujourd'hui.

Sylvie Le Bihan, sur la base d'un imposant travail de recherche, intègre à sa fresque d'autres faits historiques moins fameux, comme l'implication de Jean Moulin dans le soutien aux Républicains, le rôle des engagés espagnols de la 2e DB dans la Libération de Paris ou le couple flamboyant que formèrent *« La Argentinita »* Encarnación López et l'écrivain matador Ignacio Sánchez Mejías. Et, dans ces *Sacrifiés*, elle fait de l'amour le prix à la fois lourd et dérisoire que devront payer les rescapés de la guerre. ■

Antoine Faure



40e FOIRE DU LIVRE DE BRIVE

★★★☆☆
LES SACRIFIÉS
SYLVIE LE BIHAN
384 P., DENOËL, 20 €

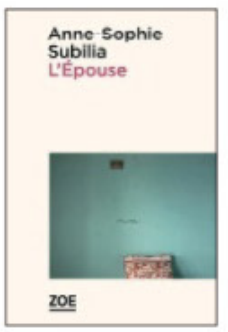
La puissance de l'ordinaire

Sous la plume de l'écrivaine et poète suisse ANNE-SOPHIE SUBILIA, le vide du quotidien s'emplit de grâce et de profondeur.

Seule dans sa maison envahie par le sable et les cafards, Piper est soumise à *« des passages nuageux »*. À Gaza, en 1974, où elle a suivi son mari délégué pour la Croix-Rouge, elle n'est que la « femme de ». Négligeant leur foyer, elle s'évade dans les soirées d'expatriés au Beach Club et dans son monde intérieur qu'Anne-Sophie Subilia nous décrit avec grâce et profondeur.

Tandis que le vieux jardinier palestinien réussit à faire pousser fleurs et légumes sur le terrain aride de Piper, cette dernière tente de trouver un sens à son existence en se faisant une amie, puis en s'occupant d'un bébé abandonné à l'hôpital. Qu'est-ce que la beauté ? Pourquoi vit-on là où l'on vit, pour quoi faire ? Dans *L'Épouse,* Subilia tisse des liens prodigieux, comme autant de possibilités de réponses. Un roman qui infuse lentement en nous. ■

Gladys Marivat



★★★★☆
L'ÉPOUSE
ANNE-SOPHIE SUBILIA
224 P., ZOÉ, 17 €

ÉRIC GARAULT/PASCOANDCO/DENOËL

Marseille en kimono

Un bol de porcelaine, des parfums verts sous la lune et le dos perlé d'une femme, Shakudo, au bain… Le Japon ? Non : Mahashima, autre nom de Marseille en un autre temps… Le lavoir et les lampions plaideraient pour le Moyen Âge, mais les motos rouillées et les palais vermoulus racontent autre chose. Mais où est-on, avec ce *Pas de la Demi-Lune* ? Il faut plus que jamais accepter de perdre pied, dans ce livre à flanc de falaise suspendu entre ciel et mer. Bientôt, on comprend que les puissants ont abandonné cette ancienne capitale aux mains du peuple en colère, mais qu'en lieu et place du marasme prédit bonheur et solidarité ont germé des décombres.

Parabole libertaire et philosophique, ce télescopage nippon-phocéen raconte l'intemporalité de la marche du monde et l'inconséquence des politiques. Ricochant d'histoires en légendes et *« du coq à l'âne et vice versa »*, David Bosc y rappelle que l'archaïque touche toujours l'avenir ; le mythe, la contre-utopie et la demi-lune, son double escamoté. Au plaidoyer contre la propriété, l'élitisme et le cynisme intégral s'ajoute un manifeste poétique, où se réaffirment son goût du vagabondage et ces estampes paysagères dont il a le secret. ■

Camille Thomine

★★★☆☆
LE PAS DE LA DEMI-LUNE
DAVID BOSC
192 P., VERDIER, 17 €

Prophétesse en son pays

Prix Renaudot 2012 pour *Notre-Dame du Nil* et désormais jurée Femina, Scholastique Mukasonga aborde, avec *Sister Deborah*, un nouveau chapitre de l'histoire du Rwanda. En pleine colonisation belge, le pays fait face à un vaste mouvement de conversion au christianisme. Plusieurs Afro-Américains s'y rendent pour annoncer tout autre chose : le Sauveur n'est pas blanc comme le disent les pères, c'est un homme noir et le Rwanda deviendra sa future Terre sainte. Sister Deborah détonne dans ce paysage, elle semble *« venue d'un monde inconnu peuplé de Noirs aussi puissants que les Blancs »*. Annonçant que le messie sera une femme noire – *« Mille ans de bonheur pour les femmes après des milliers d'années de malheur ! »* –, la prophétesse soulève ses adeptes contre les hommes, déstabilise le pouvoir colonisateur et repense la foi par la réappropriation des croyances anciennes. Ikirezi, autrefois guérie par Sister Deborah, retourne en Afrique pour suivre les traces de cette figure tutélaire qui veille encore dans de nombreux esprits. Aux confins d'un récit historique et fantastique, l'autrice franco-rwandaise raconte avec brio les rapports de force tout en donnant aux femmes la poigne des invaincues. ■

Marie Jouvin

40e FOIRE DU LIVRE DE BRIVE

★★★☆☆
SISTER DEBORAH
SCHOLASTIQUE MUKASONGA
160 P., GALLIMARD, 16 €

VICTORIA BOSC/VERDIER – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

ET AUSSI…

★★★☆☆
UNE MÈRE ÉPHÉMÈRE
EMMA MARSANTES
128 P., VERDIER, 15,50 €

En apparence, Elsa avait tout pour être heureuse. Un bel appartement. Un époux centralien. Deux enfants. Une vie rêvée à laquelle elle choisit pourtant de mettre fin, dans le placard menant à la chambre de sa fille. *« J'allais garder à vie les marques de sa corde sur mon cou »*, affirme la coupable toute désignée pour n'avoir pas su protéger cette *« mère éphémère »* qui ne cessera pourtant de la hanter, ni repousser ce frère qui, des années durant, lui impose ses désirs incestueux. L'enfance dorée se recouvre d'un voile sordide : le silence d'une famille qui sait tout et ne dit rien. Avec ce premier roman traversé de fulgurances âpres et poétiques, Emma Marsantes propose une variation sur le thème médiatisé par *La Familia grande* : l'inceste au cœur d'une famille bien sous tous rapports, l'indicible pour lequel une langue dédiée doit être inventée. **Laëtitia Favro**

★★★☆☆
DÉBROUILLE-TOI AVEC TON VIOLEUR
INFERNUS IOHANNES
250 P., L'OLIVIER, 19 €

Infernus Iohannes est un nom d'homme derrière lequel se cachent trois écrivaines, Miaki Ono, Molly Hurricane et Maria Soudaïeva, ainsi que leur armada de traductrices. Et derrière ces femmes se cache à son tour Antoine Volodine, habitué à se démultiplier en hétéronymes. *Débrouille-toi avec ton violeur* rassemble trois textes dont une nouvelle série de 343 « slogans » retentissants signés Soudaïeva (*« S'IL RESTE DES RUINES, ÉMIETTE-LES ! »*, *« S'IL RESTE DES MIETTES, INCENDIE-LES ! »*), et un hallucinant manifeste antisexuel qui, au-delà d'un féminisme radical et de la dénonciation de la culture du viol, ose par ailleurs la pornographie la plus franche, avec un humour typique de l'auteur – comprenez des autrices dont il est le porte-parole. Baroque, excessif et fascinant. **Bernard Quiriny**

3 POCHES À LIRE

★★★★☆
MONSIEUR ROMAIN GARY. CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE
KERWIN SPIRE
384 P., FOLIO, 8,40 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 NOVEMBRE.

Cette biographie romancée de Romain Gary, richement documentée et bien écrite, explore les années où l'écrivain fut consul général de Californie à la fin des années 1950. Période essentielle, où l'auteur – montré sous différentes facettes dont celle de l'affabulateur – reçut son premier prix Goncourt avec *Les Racines du ciel,* qui sera adapté à Hollywood, et rencontra l'amour de sa vie, l'actrice engagée Jean Seberg.
Simon Bentolila

★★★☆☆
REVENIR À TOI
LÉONOR DE RÉCONDO
192 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,20 €

Explorant le milieu du théâtre, Léonor de Récondo revient à sa veine plus romanesque et revisite l'un des grands mythes qui structurent notre inconscient collectif : Antigone. Confrontée à l'abandon, comme le personnage de Sophocle, Magdalena, une comédienne en vogue, apprend que sa mère est en vie trente ans après sa disparition. Son voyage dans le Sud-Ouest vers cette mère retrouvée se double d'une quête intérieure, sous la plume magnétique et musicale de l'autrice. **S.B.**

★★★☆☆
HOMMES DES TEMPÊTES
FRÉDÉRIC BRUNNQUELL
208 P., POCKET, 7,40 €

L'appel de la mer, ça vous parle ? Alors, embarquez à bord du plus grand chalutier français, le *Joseph Roty II,* grâce à ce récit d'immersion avec une cinquantaine de marins-pêcheurs dans l'Atlantique Nord. De ces grands oubliés, on apprend peu à peu les histoires tourmentées et la grandeur d'âme ; l'émotion des phrases montant comme ces gros paquets de mer au milieu desquels on se sent si minuscules. À voir aussi : le non moins saisissant documentaire *Hommes des tempêtes,* disponible sur YouTube. **S.B.**

MARC DUGAIN

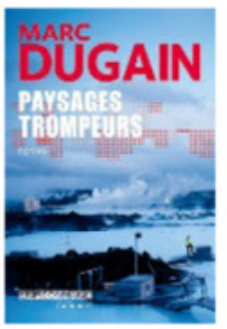
Avancer ses espions

Publié dans la récente collection de Gallimard, *Paysages trompeurs* est le premier roman d'espionnage d'un auteur bien décidé à infiltrer le genre.

Il a plongé sa plume dans le sang des deux guerres mondiales, il a abordé la politique-fiction, a pisté le tueur en série Edmund Kemper, a fait parler Staline, et a plusieurs fois flirté avec l'espionnage *(La Malédiction d'Edgar, Une exécution ordinaire, Ils vont tuer Robert Kennedy).* Après avoir autant tourné autour, il devait bien se décider à y plonger. Publié dans la collection « Espionnage », que Marc Dugain a lui-même mise sur pied chez Gallimard, voici enfin son tout premier roman de genre, disons à la John Le Carré – dont vient de paraître *L'espion qui aimait les livres* (Seuil).

Paysages trompeurs débute par deux chapitres forts : en Somalie, un assaut des troupes françaises pour récupérer des otages s'achève en catastrophe, et par la disparition d'un agent de renseignement. Puis retour à Paris, où le roman change de voix narrative : un producteur de documentaires d'investigation est approché deux fois. Par une psychologue israélienne d'abord, par la justice ensuite. Notre documentariste, dont nous découvrons quelques zones d'ombre, est acculé. Bientôt, tout le monde joue double jeu, et c'est alors que la psychologue israélienne monte un plan d'enfer : braquer des millions de dollars qui vont transiter entre… des narcotrafiquants latinos et les Gardiens de la révolution iraniens. Cette opération, en apparence invraisemblable, est à la hauteur des secrets que doit financer le magot, au profit d'une ou deux grandes puissances. *Paysages trompeurs* se mue alors en roman d'action.

Cette seconde partie nous convainc davantage que la première. Dugain s'y met au service de ses personnages, lesquels illustrent son propos, ses inquiétudes, ses obsessions. Le livre prend la forme d'une géopolitique-fiction, doublée d'une réflexion bienvenue sur la réelle utilité des services secrets conventionnels à l'époque où les grandes multinationales ont leurs propres services de renseignement – et de basses besognes. Dugain respecte le cahier des charges et tous les codes du genre, certes, mais il fait mieux : il les dépasse et les dynamite. ■ **Hubert Artus**



★★★☆☆
PAYSAGES TROMPEURS
MARC DUGAIN
240 P., GALLIMARD/ESPIONNAGE, 19 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

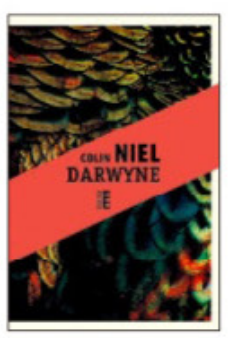
COLIN NIEL

La loi de la nature

Le jeune héros, Darwyne, trouve parmi les arbres et les animaux une place que les hommes lui refusent. Puissant et incarné !

Coup de gueule : s'il est heureux de voir Sandrine Collette sur la liste du Femina et du Renaudot cette année pour *On était des loups* et ainsi reconnue par un milieu souvent frileux à fêter un roman de couleur noire et une autrice qui vient du polar, il n'est pas normal que Colin Niel, issu des mêmes contrées, soit absent des sélections qui brassent la pluie et le beau temps de la profession. Son nouveau livre, *Darwyne,* est d'une puissance fracassante et d'une écriture impressionnante, style dense et incarné, qui fait la nique à mille plumitifs actuellement en rayons. Darwyne est le fils de Yolanda et d'un père parti depuis longtemps. Il a 10 ans, vit à Bois Sec, quartier miséreux à l'orée de la forêt amazonienne, en Guyane, là où il trouve refuge lorsqu'il s'absente du « *peuple* » des humains. Il aime sa mère, dont il accueille les nouveaux amants qui disparaissent les uns après les autres, ses pieds sont mal foutus, il boite, il est moqué, exclu, reclus, traité de moins que rien par les élèves de l'école, par sa mère aussi qui ne sait quoi faire de lui, alors qu'une assistante sociale s'inquiète de son avenir. Ce roman est son histoire. Une fiction, sans doute, mais aussi une façon pour Colin Niel de donner une existence et une place à des enfants ignorés. Son prénom n'est évidemment pas innocent : Darwyne trouve dans la nature, entre les grands arbres et les animaux, des lieux qui l'acceptent et le reconnaissent. Il serait temps que Colin Niel, auteur notamment de *Seules les bêtes,* accède au succès et à la notoriété qu'il mérite. ■

Éric Libiot

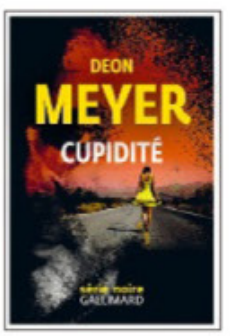


★★★★☆
DARWYNE
COLIN NIEL
288 P., ROUERGUE NOIR, 21,50 €

Meyer à son meilleur

Sale temps chez les superflics de la direction des enquêtes criminelles du Cap (et personnages récurrents du romancier sud-africain) : le capitaine Benny Griessel et son adjoint ont commis une bavure. Rétrogradés, ils sont mutés à Stellenbosch, petite ville où ils seront chargés d'élucider la disparition d'une étudiante. Une région de riches propriétaires, où vit Jasper Boonstra, « *le businessman le plus détesté du pays* », qui tente une énième manipulation louche en vendant son propre domaine viticole. Les deux trames convergent, et Meyer s'attaque une nouvelle fois à la face sombre de son pays. Un polar plus nerveux que les précédents, porté par un rythme et un style toujours pétaradants. ■

H.A.



★★★★☆
CUPIDITÉ (DONKERDRIF)
DEON MEYER
TRADUIT DE L'AFRIKAANS (AFRIQUE DU SUD) PAR GEORGES LORY, 592 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 20 €.

JODY AMIET/ROUERGUE

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

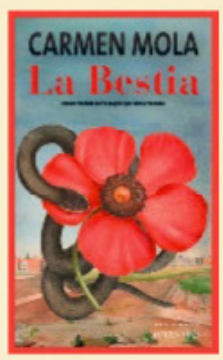
Carmen Mola, l'hydre à trois têtes

Une supercherie osée
On la croyait quinqua – prof de maths le jour, autrice retorse la nuit ; mais quand *La Bestia*, son troisième roman, a décroché le prestigieux prix Planeta, doté d'un million d'euros, on a découvert que Carmen la Madrilène n'existait pas vraiment. À sa place ? Jorge Díaz, Agustín Martínez et Antonio Mercero, trois copains – écrivains et scénaristes télé. Si le procédé n'est pas neuf, la blague, en Espagne, a été moyennement appréciée par les féministes.

Une puissance narrative hors norme
Problème : Carmen Mola écrit de très bons livres. Dans *La Fiancée gitane*, on s'enfonçait, aux côtés de l'inspectrice Elena Blanco, dans un Madrid sordide. Au cœur de l'enquête ? Une Gitane sur le point de se marier, assassinée comme sa sœur quelques années plus tôt. Mais le meurtrier n'est-il pas en prison ? Avec *Le Réseau pourpre*, publié dans la foulée, on grimpait d'un cran dans l'horreur, au royaume maudit des *snuff movies.* Drame intime, intrigue implacable, écriture au cordeau : la recette, une fois encore, faisait mouche.

Un polar à part
La Bestia, le roman primé du trio, se passe toujours à Madrid, mais en 1834 cette fois, entre guerre civile et choléra. Des cadavres démembrés jonchent les rues de la ville. Journaliste idéaliste et petite voleuse à la Dickens contre sociétés secrètes… Le mal d'hier vaut bien celui d'aujourd'hui !

Fabrice Colin



★★★★☆
LA BESTIA (ID.)
CARMEN MOLA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ANNE PROENZA, 480 P., ACTES SUD, 24,50 €

JONATHAN COE

Dieu sauve l'arène

Personne ne raconte l'Angleterre avec autant d'acuité, de tendresse et d'ironie vacharde que l'écrivain britannique. *Le Royaume désuni* est un sommet de mélancolie: sept décennies de grande et de petite histoire, mêlant l'intime à l'universel.

Pouvait-il rêver plus singulier timing ? Quand Jonathan Coe achève son dernier roman – qui paraît simultanément de l'autre côté de la Manche –, la reine est toujours de ce monde et Boris Johnson préside encore aux destinées d'une nation déchirée par le Brexit. Tous deux figurent dans son livre, en arrière-plan : Élisabeth comme repère immuable, « *femme passive et insondable* », « *pur symbole* » ; Johnson comme élément disruptif, « *toujours pressé, toujours en pétard, toujours en retard, toujours dans l'improvisation, toujours à en faire des tonnes* », et ce bien avant d'accéder aux plus hautes fonctions. Aujourd'hui, ces deux-là sont partis, et notre chère Albion semble plus perdue que jamais. Dans *Le Cœur de l'Angleterre*, Coe se penchait sur les mécanismes et les conséquences du Brexit. À présent, il ne se contente plus d'ausculter : il interroge, soumettant son peuple à une séance d'hypnose régressive dont personne, pressent-on, ne sortira indemne.

LE DESTIN D'UNE FAMILLE AU FIL DE L'HISTOIRE

« Le Royaume désuni, explique son auteur, *s'intéresse à l'état actuel de l'Angleterre, en jetant un regard sur son récent passé ; on suit le destin d'une famille de banlieue, rythmé par quelques dates clés, certaines*

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

privées, d'autres nationales. » Ainsi, le jour de la Victoire (8 mai 1945), le couronnement de la reine (1953) ou les funérailles de Lady Diana (1997) sont autant d'événements vécus et digérés, aussi bien que possible, par Mary Lamb et les siens. L'héroïne du roman, inspirée de la mère de l'auteur (même si « *tout rapport avec l'histoire de ma propre famille s'arrête là* », prévient ce dernier), naît et grandit à Bournville, petite cité de la banlieue de Birmingham placée sous la coupe de la famille Cadbury (oui, comme les chocolats) qui, y ayant installé son usine, est devenue le principal employeur de la ville. Le roman raconte l'histoire de sa famille : Geoffrey, le mari effacé, pourvu d'un grand-père allemand venu s'installer en Angleterre dans les années 1890 ; Martin, flegmatique, « *délicieusement sensé* », dont la principale audace a été de convoler avec une femme de cou-

> Un peuple ne peut-il rester soudé qu'en se mentant à lui-même?

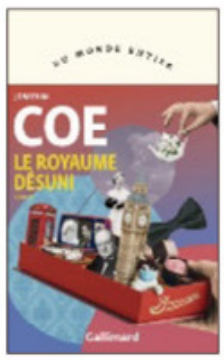
leur ; Jack l'impulsif, le « *boute-en-train* », fan de foot et nationaliste bon teint qui, lorsque l'épouse en question, en 2020, lui dit enfin ses quatre vérités, invoque « *la ménopause, et tout le tintouin* » ; Peter, le plus jeune, homosexuel longtemps refoulé, dont le père ne connaîtra jamais l'inclination. (« *Tu as dit qu'ils étaient "la lie de l'humanité"* », rappelle un jour le benjamin à sa mère ; évidemment, elle ne s'en souvient pas, tout a changé, « *on ne savait pas de quoi on parlait, la moitié du temps* ». Et aujourd'hui ?)

« *Chaque société*, explique Jonathan Coe, *dans chaque pays, se compose d'une multitude de personnes avec des perceptions très différentes de la vie. Parfois, ces différences sont presque imperceptibles, parfois elles sont parfaitement évidentes. Parfois elles sont saines et parfois destructrices.* » C'est en confrontant ses personnages aux tumultes et aux bouleversements de leur nation que l'auteur nous informe sur eux, et sur elle. Longtemps solide – quand la reine accède au trône, quand l'Angleterre remporte la Coupe du monde face à l'Allemagne de l'Ouest, en 1966, quand la princesse Diana meurt – le royaume, doucement, s'effrite, et personne ne comprend exactement ce qui lui arrive. « *Vous savez*, s'interroge un personnage, *on parle d'un pays intelligent, un pays que tout le monde admirait. Et voilà que vous avez fait ce truc qui, pour nous, de notre point de vue, vous amoindrit, vous donne l'air plus faible, plus isolé, et pourtant vous paraissez tout à fait contents de vous. Et ensuite, vous mettez ce bouffon aux manettes. Qu'est-ce qui se passe ?* »

LES RAISONS D'UN LONG EFFRITEMENT

Le Royaume désuni n'est évidemment pas une réponse à cette question ; il examine les conditions ayant permis cet effritement et, s'il se tourne parfois avec nostalgie sur le passé des « *terres vertes et plaisantes d'Angleterre* », il ne se départit jamais de son regard critique. « *Je pense que le modèle Cadbury d'un "capitalisme bénin" semble assez attrayant aujourd'hui, par rapport à ce qui nous entoure, relève le romancier.* [Mais] *bien sûr, ce modèle existait à une époque où les droits des femmes, des homosexuels et des Noirs, notamment, n'étaient tout simplement pas admis – c'était une période atroce pour faire partie de l'une de ces minorités.* » Un peuple ne peut-il rester soudé qu'en se mentant à lui-même, en cachant sous le tapis tout ce qui divise, dérange ou pose désagréablement question ? L'un des grands mérites de Jonathan Coe est de ne jamais juger trop sévèrement ses personnages. Souvent, comme s'ils lui échappaient, il s'en écarte, les écoute pérorer, secoue la tête, sans doute, avant de leur porter, par d'autres, une cinglante contradiction. Microcosme en perpétuelle ébullition, la famille Lamb résume, en ses dissensions, les tourments d'une nation. Lorna, la plus jeune de la famille, qui ouvre et clôt le récit, a le mérite d'être lucide : « *Il y a un moment où chacun doit choisir son camp.* […] *On aura tous à le faire, très bientôt.* » ■

Fabrice Colin



★★★★★
LE ROYAUME DÉSUNI (BOURNVILLE)
JONATHAN COE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARGUERITE CAPELLE, 496 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 NOVEMBRE.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

L'empoisonneur et son assassin

Un tueur des services secrets hanté par la silhouette d'un innocent qu'il a torturé à mort, un chimiste spécialisé dans les poisons indétectables, qui cultive une vision métaphysique de ses créations, un prêtre défiguré et tourmenté en route vers la sainteté : pas de doute, nous sommes dans un roman russe ! Plus précisément, dans un thriller qui ne suit aucun des chemins balisés par les spécialistes américains du genre. Cela commence avec Kalitine, notre chimiste, qui a connu la terreur stalinienne, les villes interdites, puis les laboratoires secrets, la collaboration avec d'ex-scientifiques nazis et la vie de savant choyé par le régime – ce qui ne l'a pas empêché de passer à l'Ouest. Cela se poursuit avec Cherchniov, officier du FSB, qui a vécu comme une tragédie l'effondrement dudit régime et que l'on a chargé d'aller tuer Kalitine avec l'une de ses propres inventions – une substance appelée « le Débutant », qui agit par contact et se volatilise aussitôt. On peut voir ces personnages comme deux assassins de style différent, ou comme deux éléments d'une même métaphore de la Russie et de sa violence, passée et présente… Mais cette métaphore demeurerait incomplète sans l'apparition du prêtre, décisive, en bout d'intrigue. Dès lors, le thriller sophistiqué et renseigné mute en réflexion métaphysique sur la mort, l'engagement, le hasard, la présence divine, sans perdre une once de son suspense, sans jamais paraître pesant ou didactique… Au fond, ce *Débutant* est un petit miracle, c'est-à-dire un livre qui dépasse les attentes que nourrit le lecteur une fois franchies les premières pages… Si vous cherchez où est passée l'âme russe, vous en trouverez là un splendide échantillon. **Alexis Brocas**

★★★★★
LE DÉBUTANT (DEBIOUTANT)
SERGUEÏ LEBEDEV
TRADUIT DU RUSSE PAR ANNE-MARIE TATSIS-BOTTON, 224 P., NOIR SUR BLANC, 20,50 €

COCO MELLORS - ROSIE WALSH

Houles sentimentales

Deux récits anglo-saxons, plaçant l'amour en leur cœur, évitent l'écueil des clichés rétrogrades sur le couple et travaillent des modes narratifs singuliers.

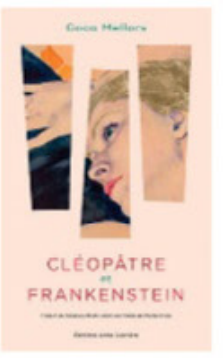
Deux salles, deux ambiances. Frank et Cléo d'un côté, jeunes mariés dans un New York privilégié, vingt ans d'écart, qui semblent se retrouver dans l'addition de leur part sombre respective. Leo et Emma de l'autre, installés à Londres depuis dix ans, parents, épanouis dans leur travail, qui ont affronté ensemble la maladie et le choc d'une révélation familiale tardive. Deux livres, aux styles et aux rythmes narratifs bien différents, que nous associons pourtant ici pour leur tendance égale à porter le genre de la comédie dramatique romantique au-delà de ses lieux communs.

Dans *Cléopâtre et Frankenstein* – premier roman de Coco Mellors, dont il faut saluer la contemporanéité, le ton grinçant et les dialogues bien menés –, la rencontre aux faux airs de coup de foudre laisse vite la place à une conjugalité ratée, bientôt imbibée d'incompréhension et de colère, entre deux êtres incapables d'évaluer ce dont ils ont besoin pour être heureux. Ne peut aimer qui ne s'aime pas soi-même, pourrait-on résumer. Et Cléo et Frank ne sont pas les seuls à qui cela a échappé : autour d'eux, leurs amis, accrochés à leur masque de sociabilité, ont le « *cœur affamé* », mais ne font plus preuve de la moindre empathie.

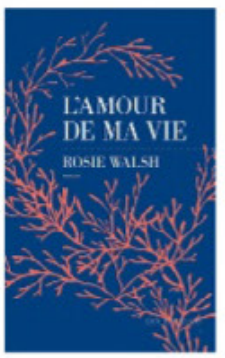
Chez Rosie Walsh, la recette est plutôt celle du drame romantique arrosé de suspense. Après *Les Jours de ton absence*, l'autrice convoque à nouveau, dans *L'Amour de ma vie*, des personnages englués dans le secret, qui ont pour eux de savoir disparaître et cacher une double existence tout en ayant les meilleures intentions. Alors qu'Emma avait tenté des années durant d'épargner à Leo les douleurs de son passé, ce dernier met le doigt sur certaines de ces « *zones d'ombre* » et ne peut s'empêcher de mener l'enquête. Si l'on déplore dans l'écriture une explicitation trop nourrie des ressentis, le talent de Walsh est de multiplier mystères et petits rebondissements tout en restant au plus près du vraisemblable – avec, notamment, le sujet rarement abordé de la psychose post-partum. C'est alors un tableau mouvementé de la perte de l'autre comme possible conséquence du mensonge.

L'amour résiste-t-il à tout ? À cette question notoire, ces deux romans ne proposent pas la même réponse. Mais ils nous laissent l'un et l'autre sur une note positive. ■

Juliette Savard



★★★★☆
CLÉOPÂTRE ET FRANKENSTEIN (CLEOPATRA AND FRANKENSTEIN)
COCO MELLORS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARIE DE PRÉMONVILLE, 416 P., ANNE CARRIÈRE, 22 €

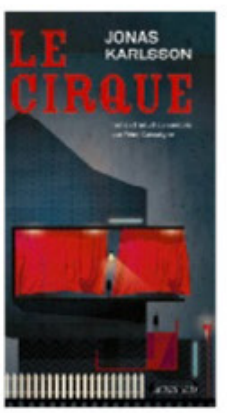


★★★☆☆
L'AMOUR DE MA VIE (THE LOVE OF MY LIFE)
ROSIE WALSH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CAROLINE BOUET, 448 P., LES ESCALES, 22 €

Le miroir aux alouettes

Pour leurs retrouvailles annuelles, Magnus invite son ami d'enfance au cirque. Si l'idée lui semble incongrue, l'ami en question y voit bientôt l'occasion d'éviter les silences gênants de leurs tête-à-tête. Mais voilà que Magnus disparaît. Ne laissant d'autres traces que celles de souvenirs communs. Quand les deux garçons, lassés d'être les souffre-douleur de leur école, écoutaient des disques, la musique pour refuge. S'il avait voulu disparaître, c'est à cette époque que Magnus aurait dû le faire. *« Je déteste quand des gens qu'on connaît disparaissent dans des miroirs pour ne plus revenir.* […] *On est alors obligé de remettre en question sa conception du monde, et je n'aime pas avoir à faire ça. »* Glissant son lecteur dans la tête et le quotidien d'un solitaire un brin maniaque, Jonas Karlsson interroge nos certitudes et notre perception du monde dans un texte irrésistible et décalé, nous invitant à nous méfier de ce que nos sens nous dictent. ■

Laëtitia Favro



★★★☆☆
LE CIRQUE (CIRKUS)
JONAS KARLSSON
TRADUIT DU SUÉDOIS PAR RÉMI CASSAIGNE, 192 P., ACTES SUD, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

RYAN PFLUGER/ANNE CARRIÈRE – REMCO MERBIS/LES ESCALES

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

RUMENA BUŽAROVSKA

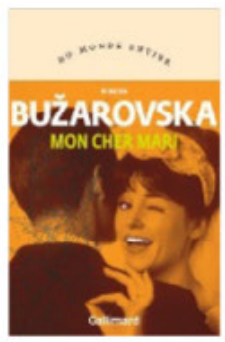
De l'art d'être malheureuse

L'écrivaine macédonienne nous offre onze nouvelles tristes et burlesques et dresse un constat amer des relations hommes-femmes de son pays.

Un mari se prend pour un poète alors qu'il écrit des vers de mirliton ; malgré sa lucidité, sa femme succombe encore lorsqu'il les lui chuchote à l'oreille. Genco a des théories sur l'hérédité : il est sûr que son fils Neno, un petit délinquant sournois, tient ses gènes de sa femme. Un gynécologue tente de passer pour un grand artiste ; ses croûtes abstraites font penser à des sexes de femmes, ce qui ne l'empêche pas de tenir des propos misogynes. L'épouse d'un ambassadeur en Macédoine, « *ce pays de paysans incultes qui s'entretuent* », a pourtant une liaison avec un acteur macédonien séduisant. Une femme rend visite à sa mère malade en cachette de son mari ; lorsqu'un accident survient qui blesse leur fille elle ne dit rien à son époux, de peur de provoquer son courroux. Un groupe de collègues fête la Journée de la femme : Sanja succombe au charme de Toni, mais l'aventure excitante au belvédère du Vodno s'avère un lamentable et puant fiasco !

La Macédonienne a la dent dure. Si les hommes sont bêtes et vaniteux, infidèles et phallocrates, les femmes ont leur naïveté, leurs faiblesses. Rumena Bužarovska joue sur les zones troubles et mouvantes du couple, les instants glissants où naît le fantasme, ou sur ceux, particulièrement gênants, qui introduisent doute, regret et sentiment de frustration. Il s'agit ni plus ni moins d'une guerre des sexes dans laquelle les femmes, encore terriblement soumises au regard masculin, se cherchent maladroitement, plus ridicules qu'à leur tour. Situations drolatiques, humour dévastateur : l'incompréhension est omniprésente et l'amertume partagée.

Bužarovska, née en 1981 à Skopje, est l'autrice de trois recueils de nouvelles. Elle écrit en macédonien, une langue slave méridionale, parlée par 2 millions de locuteurs, qui fut une de celles de l'ancienne Yougoslavie jusqu'en 1991. *Mon cher mari* offre un regard féroce sur les illusions et la lâcheté des uns et des autres, une réjouissante soupape. ■ **Patricia Reznikov**



★★★☆☆
MON CHER MARI (MOJOT MAŽ)
RUMENA BUŽAROVSKA
TRADUIT DU MACÉDONIEN PAR MARIA BEJANOVSKA, 176 P., GALLIMARD, 18,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
MIRACLE À LA COMBE AUX ASPICS
ANTE TOMIC
224 P., LIBRETTO, 9,10 €

Kresimir Aspic décide de quitter père et frères, reclus dans la combe aux Aspics, pour aller trouver une épouse, en l'occurrence Lovorka qu'il n'a pas vue depuis plusieurs années. Plus de 200 pages résumées ainsi, si, si : l'écrivain croate Ante Tomic verse dans l'épopée picaresque, souvent drôle, parfois tragique. On pense à Emir Kusturica lorsqu'il réalise *Promets-moi* : les rebondissements se succèdent avec plus d'imagination que de logique. Réjouissant. **Éric Libiot**

★★★☆☆
OMBRES PORTÉES
ARIANA NEUMANN
408 P., 10/18, 8,50 €

La Seconde Guerre mondiale regorge d'histoires singulières. L'écrivaine et journaliste vénézuélienne Ariana Neumann a ainsi découvert, à 8 ans, que, sur la pièce d'identité de son père, la photo ne correspond pas au nom qu'il porte… À sa mort, elle décide d'enquêter sur l'histoire de sa famille juive, originaire de Prague. *Ombres portées* est un récit minutieux, émouvant, des bouleversements des existences. L'écriture romanesque de la réalité au service de l'intimité. **E.L.**

★★★★☆
DES HOMMES EN DEVENIR
BRUCE MACHART
240 P., GALLMEISTER/TOTEM, 9,70 €

Il y a du Raymond Carver et du Richard Ford chez Bruce Machart quand il raconte ces moments intenses, banals, fragiles, quotidiens, sombres, déroutants qui façonnent une identité et font de l'existence une somme d'expériences. Le temps s'arrête. Ici, en dix nouvelles, c'est indiqué dans le titre, l'auteur américain esquisse les contours d'hommes un peu partout aux États-Unis. Il semblerait que, pour lui, les drames soient plus féconds que les bonheurs. Pourquoi pas tant que la qualité de l'écriture est là. **E.L.**

LINDA BOSTRÖM KNAUSGÅRD

De mémoire et de liberté

Avec *Fille d'octobre*, l'écrivaine suédoise percute frontalement le lecteur par la puissance de son texte, tout en jetant un froid sur un système psychiatrique liberticide.

Une Knausgård peut en cacher un autre. Ainsi, disons-le d'emblée : Linda Boström Knausgård a été l'épouse, de 2007 à 2016, de l'écrivain norvégien star de l'autobiographie, Karl Ove Knausgård – il avait d'ailleurs largement évoqué leur relation (et la bipolarité de sa femme) dans le second tome de « Mon combat », *Un homme amoureux*. Mais il ne faudrait évidemment pas la résumer à ce lien marital. Née en 1972 dans la commune de Nacka aux abords de la capitale suédoise, Linda Boström Knausgård grandit dans une famille bercée par le septième art. Sa mère, Ingrid Boström, est actrice de cinéma. Ce goût prononcé pour l'écriture lui vient dès l'enfance et la future autrice s'émerveille alors rapidement de *« la facilité avec laquelle les mots lui parviennent »*. Dès l'âge de 26 ans, elle publie un premier recueil de poésie puis s'essaye à la nouvelle et, sans surprise, c'est un déclic : *« La fiction et la prose semblent dotées d'une multitude de possibilités. Écrire ainsi, c'est m'ouvrir à l'inconnu et dans cette perspective, il est important de ne pas savoir "comment écrire". »*

RÉSISTER PAR L'ESPRIT

En 2013, elle obtient le Mare Kandre Award et publie la même année son premier roman, *Le Désastre d'Hélios*, dans lequel la religion, l'enfance, les souvenirs et la figure paternelle formeront son agrégat de prédilection. En 2018, son deuxième roman *Bienvenue en Amérique* marque sa première publication traduite en français, dans laquelle l'autrice décrit le quotidien d'Ellen, une petite fille au père alcoolique et violent qui meurt subitement. Enfermée dans son mutisme, Ellen fait face aux fabulations de sa mère et aux premières impressions que provoque la mort d'un proche, tout en ravivant quelques souvenirs à la marge de ses yeux. *Fille d'octobre,* quant à lui, se calque aussi sur le terrain incertain de la mémoire en narrant le passage d'une écrivaine, Linda, dans un hôpital psychiatrique qui pratique encore les séances d'électrochocs pour soigner les patients. Le personnage se trouve face à une amnésie sévère qui l'empêche alors d'accéder à ses souvenirs et donc d'écrire. S'ensuit alors un long voyage introspectif pour retrouver la mémoire coûte que coûte, avec les moyens qui lui sont donnés entre quatre murs : la discussion et le rapport aux autres. Si les deux romans semblent liés à la vie de l'autrice, il ne faut pas s'y méprendre ; ce ne sont pas des autobiographies. *« Tous mes écrits sont bien de la fiction, mes deux derniers romans également. Cependant, ils sont forcément empreints de mes expériences personnelles : d'un côté l'enfant au cœur des tensions familiales, de l'autre l'univers psychiatrique et toutes les questions que soulève ce milieu. »*

Fille d'octobre pose le cadre d'un système contesté encore présent dans de nombreux pays : *« Les médecins sont autorisés à prescrire aux patients un traitement par l'électricité sans leur consentement, c'est épouvantable »*, rappelle l'écrivaine. Le lecteur accompagne le personnage à *« l'usine »*, lieu de toute aliénation, et découvre l'intimité d'une chambre dans laquelle passent des soignants qui stimulent ce besoin absolu de reconstituer les bons et mauvais souvenirs de toute une vie. C'est une ode réelle à ces expériences qui nous construisent pour esquisser ce que nous sommes au plus profond de nous. La mémoire endosse un rôle de bouclier contre l'asservissement, comme une résistance par l'esprit, et *Fille d'octobre* forme ce cri du cœur dans lequel on peut trouver sur la même page toute la brutalité du monde et la poésie d'Hermann Hesse. ■ **Marie Jouvin**

★★★★☆
FILLE D'OCTOBRE
(OKTOBERBARN)
LINDA BOSTRÖM KNAUSGÅRD
TRADUIT DU SUÉDOIS PAR TERJE SINDING, 240 P., GRASSET, 19 €

JASMIN STORCH/GRASSET

SHANE JONES

Neige donc tant vécu…

Ce récit, au succès fulgurant, nous entraîne dans un univers à l'imaginaire à la fois cruel et poétique.

D'abord publié en catimini par un petit éditeur de Baltimore, ce premier roman attire en 2009 l'attention du réalisateur Spike Jonze, qui en acquiert les droits. Penguin Books lui emboîtant le pas, l'ouvrage se voit plus largement diffusé. L'histoire est celle de Février, potentat prétendument maléfique qui enlève des enfants et diffuse un message hostile : « *Il annonçait que toute chose qui pouvait voler avait été détruite. Il disait que plus personne ne devait parler de vol.* » Adieu, donc, montgolfières et cerfs-volants – adieu espoir, légèreté, innocence. Tout, dans *L'histoire de l'hiver qui ne voulait jamais finir,* est métaphore amère. « *Je me suis enroulé autour des étoiles et j'ai caressé la lune* », déclare pour sa défense Février, à qui est menée une guerre sans merci. Il y a des morts stupides, des jeux typographiques à la Burton, des fragments de rêves, d'insistantes fragrances de menthe, une boîte-à-lumière, des masques d'oiseau, une « *tristesse insondable* » : c'est moins un récit qu'un audacieux poème kitsch sur la création littéraire, rehaussé par les illustrations délicieusement dérangeantes de la jeune artiste russe Anastasia Kardashova. ■

Fabrice Colin

★★★☆☆
L'HISTOIRE DE L'HIVER QUI NE VOULAIT JAMAIS FINIR (LIGHT BOXES)
SHANE JONES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOY SETTON,
160 P., LA CROISÉE, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 NOVEMBRE.

La mémoire dans l'appeau

Un souvenir est, par essence, une fiction. Avec ce qu'il faut de réinvention de la réalité et de conséquences sur nos agissements à venir. C'est ce que nous rappelle le Lyonnais Olivier Paquet avec son fascinant nouveau roman, *Composite*, qui ancre dans un futur proche toute cette question dans le cadre des intelligences artificielles et de la manipulation des images. Esther connaît bien le sujet, elle qui reconstitue numériquement des paysages naturels grâce à diverses archives. Quelle ne sera pas sa surprise lorsqu'elle découvrira qu'une vieille vidéo sur son téléphone, a priori anecdotique, a été retouchée. Un petit rien, qui peut se révéler explosif, tant d'un point de vue familial que politique… Au fil des pages, l'auteur tisse habilement sa toile romanesque, exploitant tout le potentiel de son sujet vertigineux. De quoi nous faire méditer les mots de feu Jean-Luc Godard : « *Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image.* » ■

Baptiste Liger

★★★☆☆
COMPOSITE
OLIVIER PAQUET
272 P., L'ATALANTE, 19,90 €

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine littéraire

Fabrice Colin

L'âge de l'as

Après un détour par la « Blanche », notre collaborateur Fabrice Colin – quadruple lauréat du grand prix de l'imaginaire SVP ! – propose une nouvelle prouesse de littérature de genre : un bijou de fantasy et de poésie. Avec *Golden Age,* on embarque pour un envoûtant voyage dans le temps. Direction le sud de l'Angleterre en 1914. Alors que l'ombre menaçante de la Première Guerre mondiale plane sur toutes les têtes, Trevor Sinclair, journaliste pour le *London Clarion,* part dans le Dorset pour rencontrer le monstre sacré de la littérature, Kemball Gradey, et rédiger un long portrait de cet écrivain à succès. Mais une fois franchi le portail de sa demeure se dévoile peu à peu un bien étrange univers où toute certitude est mise à mal. Trevor lui-même semble dissimuler un secret et s'intéresse plus à Albert, le fils de Kemball, qu'à son père. Aux côtés de l'écrivain, trois autres romanciers de légende, parangons de l'imaginaire à qui l'on doit les univers les plus fabuleux, partagent une intrigante villégiature pour retrouver une inspiration qui s'est subitement tarie. Puis, tout autour d'eux, s'agite un étonnant aréopage. Un elfe trublion, un enfant doté de pouvoirs mystérieux, des majordomes énigmatiques, des notaires lugubres : dans ce monde féerique mais désenchanté, le lecteur prend part à une savoureuse partie de Cluedo et s'élance pour un merveilleux voyage aux sources de la création.

Léonard Desbrières

GOLDEN AGE
FABRICE COLIN
352 P., HACHETTE HEROES, 23 €

ERIN PILAHJA/LA CROISÉE - LA CROISÉE, UN LABEL DU GROUPE DELCOURT, 2022

Michel Houellebecq, Louis Paillard
La Carte et le Territoire

Si le neuvième art n'a jamais été distingué par le Goncourt (et pour cause, ce n'est pas son objet…), certains grands lauréats ont toutefois eu droit à une adaptation en cases, bulles et phylactères. On pourrait citer entre autres *La Bataille* de Patrick Rambaud, revue et corrigée par Frédéric Richaud et Ivan Gil ; *L'Amant* de Marguerite Duras, réinventé par Kan Takahama ; *Au revoir là-haut* selon Christian De Metter ; ou le projet fou de Stéphane Heuet que de transposer *La Recherche* de Marcel Proust (dont, évidemment, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*). Cet automne, c'est donc le cru 2010, à savoir *La Carte et le Territoire* de Michel Houellebecq, qui fait l'événement BD. Soit les tribulations d'un trublion de l'art parisien, Jed, dans la France de feu Jean-Pierre Pernaut, dont la route va croiser la route d'un écrivain nommé Michel Houellebecq (dans un grand autoportrait plein de dérision), jusqu'à un dernier tiers relevant du thriller… Connaissant l'auteur de *Sérotonine*, on pouvait légitimement imaginer une version quelque peu atypique et, en effet, c'est un véritable ovni, à la fois foutraque et passionnant, que nous propose l'architecte Louis Paillard, qui signe là sa… première bande dessinée. Format à l'italienne (en largeur), oscillant volontiers entre le noir et blanc et les couleurs, cet album, qui rappelle esthétiquement tour à tour Tardi, Kiki Picasso, les comics horrifiques, Crumb, Chris Ware ou Hergé, laisse largement la place au texte respectant l'esprit et la lettre houellebecquiens. On est ainsi surpris de page en page grâce à sa variété de découpage, collant au propos, à la narration, et son trait mutant. Rien de plus normal, avec une créature comme Houellebecq… ■

Baptiste Liger

L'instant LiRE: à la fnac

LA CARTE ET LE TERRITOIRE
MICHEL HOUELLEBECQ (TEXTE), LOUIS PAILLARD (ILLUSTRATIONS)
156 P., 28,90 €. COPYRIGHT FLAMMARION.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

BIO EXPRESS

BIO EXPRESS
Michel Houellebecq

Né en 1956, Michel Thomas (son vrai nom) a suivi des études d'agronomie et de cinéma, avant de devenir informaticien (notamment au ministère de l'Agriculture et à l'Assemblée nationale). Après deux essais et un recueil de poèmes, il publie en 1994 son premier roman, *Extension du domaine de la lutte*, avant de connaître un grand succès public, quatre ans plus tard, avec *Les Particules élémentaires*. On doit à ce grand provocateur, chanteur occasionnel et ami des chiens, des ouvrages aussi mémorables que *Plateforme*, *La Possibilité d'une île* (qu'il a lui-même porté à l'écran), *Soumission* ou *Anéantir* – paru en début d'année.

Louis Paillard

Né en 1960, Louis Paillard est diplômé de l'École Boulle et de l'École d'architecture de Paris-La Villette. Cocréateur du Groupe Périphériques, il fonde sa propre agence en 2004 et, l'année suivante, le laboratoire d'urbanisme French Global Project. Par ailleurs enseignant, on lui doit notamment l'École des beaux-arts de Valenciennes. Grand amoureux de bande dessinée, il signe son premier album avec l'adaptation de *La Carte et le Territoire.*

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION – ENSA NANTES

15

JED NE SE SOUVENAIT PLUS QUAND IL AVAIT COMMENCÉ À DESSINER. TOUS LES ENFANTS DESSINENT SANS DOUTE, PLUS OU MOINS, IL NE CONNAISSAIT PAS D'ENFANTS, IL N'ÉTAIT PAS SÛR. SA SEULE CERTITUDE À PRÉSENT, C'EST QU'IL AVAIT COMMENCÉ À DESSINER DES FLEURS – SUR DES CAHIERS DE PETIT FORMAT, À L'AIDE DE CRAYONS DE COULEUR. LES MERCREDIS APRÈS-MIDI GÉNÉRALEMENT, IL AVAIT CONNU DES MOMENTS D'EXTASE, SEUL DANS LE JARDIN ENSOLEILLÉ, PENDANT QUE LA BABY-SITTER TÉLÉPHONAIT À SON PETIT AMI DU MOMENT... ELLE TROUVAIT SES DESSINS JOLIS, ELLE LE LUI DISAIT ET ELLE ÉTAIT SINCÈRE, CEPENDANT ELLE LUI JETAIT PARFOIS DES REGARDS PERPLEXES. LES PETITS GARÇONS DESSINENT DES MONSTRES SANGUINAIRES, DES INSIGNES NAZIS ET DES AVIONS DE CHASSE (OU, POUR LES PLUS AVANCÉS D'ENTRE EUX, DES CHATTES ET DES BITES), DES FLEURS RAREMENT.

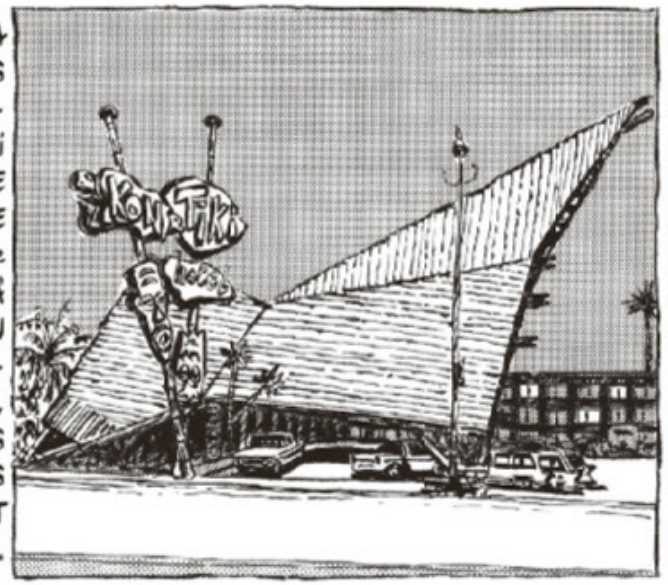
JED L'IGNORAIT ALORS, ET VANESSA TOUT AUTANT, MAIS LES FLEURS NE SONT QUE DES ORGANES SEXUELS, DES VAGINS BARIOLÉS ORNANT LA SUPERFICIE DU MONDE, LIVRÉS À LA LUBRICITÉ DES INSECTES.

DE CETTE PÉRIODE, JED AVAIT CONSERVÉ SES CAHIERS, QUI CONTENAIENT TOUS SES DESSINS DE L'ÉPOQUE, ET TOUT CELA MOURAIT GENTIMENT SANS HÂTE, CELA POUVAIT DURER DEUX OU TROIS SIÈCLES, LES CHOSES ET LES ÊTRES ONT

UNE DURÉE DE VIE. REMONTANT AUX PREMIÈRES ANNÉES DE L'ADOLESCENCE DE JED, UNE PEINTURE RÉALISTE S'INTITULAIT ASSEZ MYSTÉRIEUSEMENT : « LES FOINS EN ALLEMAGNE »... C'ÉTAIT AUSSI BEAU QU'UN CÉZANNE OU QUE N'IMPORTE QUOI.

LA QUESTION DE LA BEAUTÉ EST SECONDAIRE EN PEINTURE. LES GRANDS PEINTRES ÉTAIENT ENCORE DAVANTAGE ESTIMÉS LORSQUE LEUR VISION DU MONDE PARAISSAIT EXHAUSTIVE, TELLE ÉTAIT LA VISION CLASSIQUE DE LA PEINTURE, CELLE À LAQUELLE JED EUT L'OCCASION D'ÊTRE INITIÉ PENDANT SES ÉTUDES SECONDAIRES, ET QUI SE BASAIT SUR LE CONCEPT DE FIGURATION – FIGURATION À LAQUELLE JED DEVAIT ASSEZ BIZARREMENT REVENIR, ET QUI DEVAIT ENCORE PLUS BIZARREMENT LUI APPORTER AU BOUT DU COMPTE LA FORTUNE ET LA GLOIRE.

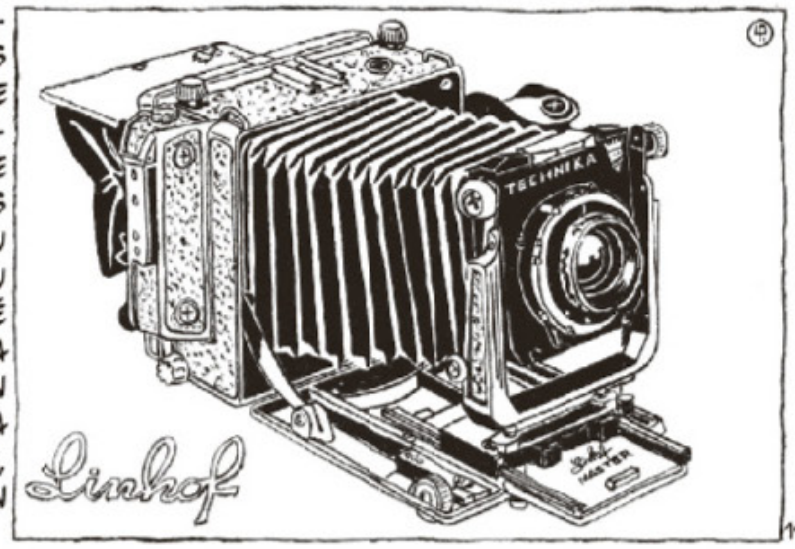
JED CONSACRA SA VIE (DU MOINS SA VIE PROFESSIONNELLE, QUI DEVAIT ASSEZ VITE SE CONFONDRE AVEC *l'ensemble de sa vie*), À L'ART, À LA PRODUCTION DE REPRÉSENTATIONS DU MONDE, DANS LESQUELLES CEPENDANT LES GENS NE DEVAIENT NULLEMENT VIVRE.

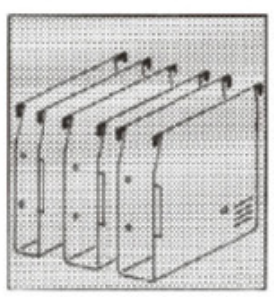


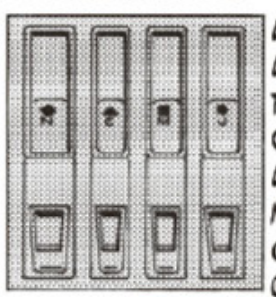
SON PÈRE N'AVAIT ABSOLUMENT PAS CETTE LIBERTÉ DE CHOIX, IL DEVAIT PRODUIRE DES CONFIGURATIONS HABITABLES, DE MANIÈRE ABSOLUMENT NON IRONIQUE, OÙ LES GENS ÉTAIENT APPELÉS À VIVRE, ET DEVAIENT AVOIR LA POSSIBILITÉ DE SE RÉJOUIR, PENDANT LEURS VACANCES TOUT DU MOINS.

IL ÉTAIT LE CHEF D'UNE FAMILLE DÉCOMPOSÉE ET N'ENVISAGEAIT NULLE RECOMPOSITION. IL GAGNAIT BEAUCOUP D'ARGENT: PDG D'UNE ENTREPRISE DE CONSTRUCTION, IL S'ÉTAIT SPÉCIALISÉ DANS LA RÉALISATION DE STATIONS BALNÉAIRES CLEFS EN MAIN AU PORTUGAL, AUX MALDIVES, À SAINT-DOMINGUE.

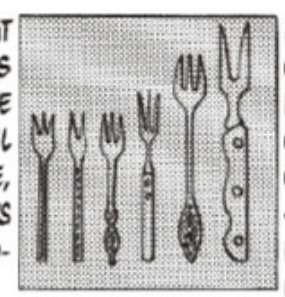
LE PÈRE DE SON PÈRE AVAIT ÉTÉ PHOTOGRAPHE – SES PROPRES ORIGINES SE PERDAIENT DANS UNE SORTE DE FLAQUE SOCIOLOGIQUE PEU RAGOÛTANTE, ESSENTIELLEMENT CONSTITUÉE D'OUVRIERS AGRICOLES ET DE PAYSANS PAUVRES. QU'EST-CE QUI AVAIT BIEN PU AMENER CET HOMME ISSU D'UN MILIEU MISÉRABLE À SE TROUVER CONFRONTÉ AUX TECHNIQUES NAISSANTES DE LA PHOTOGRAPHIE? JED ET SON PÈRE N'EN AVAIENT AUCUNE IDÉE. IL AVAIT GAGNÉ SA VIE EN PHOTOGRAPHIANT DES MARIAGES, DES COMMUNIONS, OU DES FÊTES DE FIN D'ANNÉE D'UNE ÉCOLE DE VILLAGE.







À L'ÉPOQUE DE SON ENTRÉE AUX BEAUX-ARTS DE PARIS, JED AVAIT ABANDONNÉ LE DESSIN POUR LA PHOTOGRAPHIE. DEUX ANS PLUS TÔT, IL AVAIT DÉCOUVERT DANS LE GRENIER DE SON GRAND-PÈRE UNE CHAMBRE PHOTOGRAPHIQUE LINHOF MASTER TECHNIKA CLASSIC. IL AVAIT ÉTÉ FASCINÉ PAR CET OBJET PRÉHISTORIQUE LOURD, ÉTRANGE, MAIS D'UNE QUALITÉ DE FABRICATION EXCEPTIONNELLE. C'EST ALORS QU'IL SE LANÇA LORS DE SES ÉTUDES ARTISTIQUES DANS LA PHOTOGRAPHIE SYSTÉMATIQUE DES OBJETS MANUFACTURÉS DU MONDE.



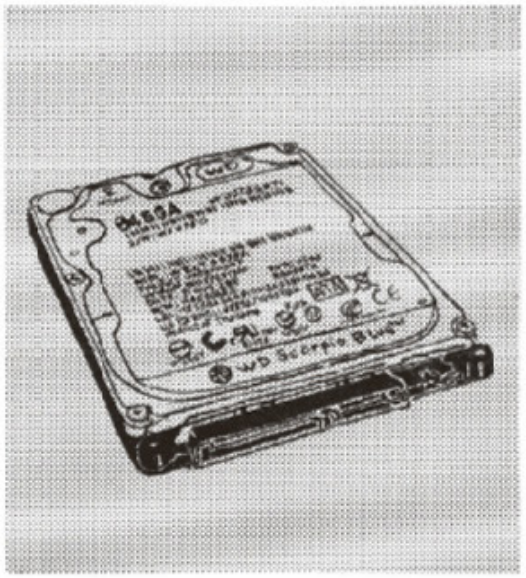
IL PROCÉDAIT DANS SA CHAMBRE, RIEN N'ÉCHAPPAIT À SON AMBITION ENCYCLOPÉDIQUE, QUI ÉTAIT DE CONSTITUER UN CATALOGUE EXHAUSTIF DES OBJETS DE FABRICATION HUMAINE À L'ÂGE INDUSTRIEL.

16

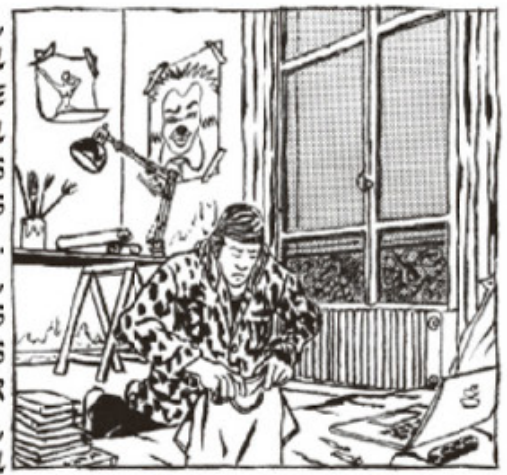
MICHEL HOUELLEBECQ,LOUIS PAILLARD/FLAMMARION 2022

17

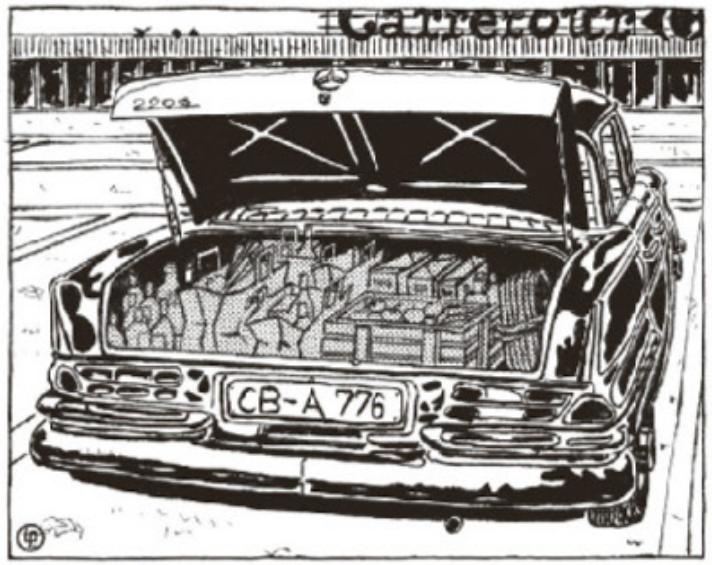
SI, PAR SON CARACTÈRE À LA FOIS GRANDIOSE ET MANIAQUE, POUR TOUT DIRE UN PEU DÉMENT, CE PROJET LUI VALUT LE RESPECT DE SES ENSEIGNANTS, IL NE LUI PERMIT NULLEMENT DE S'AGRÉGER À L'UN DES GROUPES QUI SE CONSTITUAIENT AUTOUR DE LUI SUR LA BASE D'UNE AMBITION ESTHÉTIQUE COMMUNE, OU PLUS PROSAÏQUEMENT D'UNE TENTATIVE D'ENTRÉE GROUPÉE SUR LE MARCHÉ DE L'ART. LE LENDEMAIN DU JOUR



OÙ IL OBTINT SON DIPLÔME, IL SE RENDIT COMPTE QU'IL ALLAIT MAINTENANT ÊTRE ASSEZ SEUL. SON TRAVAIL DES SIX DERNIÈRES ANNÉES AVAIT ABOUTI À UN PEU PLUS DE ONZE MILLE PHOTOS. STOCKÉES AU FORMAT TIFF, AVEC UNE COPIE JPEG DE PLUS BASSE RÉSOLUTION, ELLES TENAIENT AISÉMENT, SUR UN DISQUE DUR DE 640 GO, DE MARQUE WESTERN DIGITAL QUI PESAIT UN PEU PLUS DE 200 GRAMMES. IL N'AVAIT PAS ÉTÉ MALHEUREUX DANS



CETTE CHAMBRE, PAS TRÈS HEUREUX NON PLUS. SON LOYER ARRIVAIT À EXPIRATION DANS UNE SEMAINE. IL ÉTAIT TEMPS DE DÉMÉNAGER.



LEUR COHABITATION DANS LA MAISON DU RAINCY, POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS TRÈS LONGTEMPS, SE RÉVÉLA TOUT DE SUITE À LA FOIS FACILE ET VIDE. SON PÈRE TRAVAILLAIT BEAUCOUP ET IL ÉTAIT RARE QU'IL RENTRE AVANT 21 HEURES, VOIRE 22 HEURES ; IL S'AFFALAIT DEVANT LA TV PENDANT QUE JED FAISAIT RÉCHAUFFER DES PLATS CUISINÉS QU'IL AVAIT ACHETÉS QUELQUES SEMAINES PLUS TÔT, REMPLISSANT LE COFFRE DE LA MERCEDES, AU CARREFOUR D'AULNAY-SOUS-BOIS ; IL ESSAYAIT DE VARIER, DE SE RAPPROCHER D'UN ÉQUILIBRE ALIMENTAIRE ; IL AVAIT AUSSI ACHETÉ DU FROMAGE ET DES FRUITS.

LES JOURNÉES ÉTAIENT BELLES ET UNIFORMÉMENT CHAUDES. JED SE PROMENAIT ENTRE LES ARBRES DU PARC, S'ASSEYAIT SOUS UN GRAND TILLEUL, UN LIVRE DE PHILOSOPHIE À LA MAIN, QU'IL N'OUVRAIT GÉNÉRALEMENT PAS. DES SOUVENIRS D'ENFANCE LUI REVENAIENT, PEU NOMBREUX ; PUIS IL RENTRAIT SUIVRE LE TOUR DE FRANCE. IL AIMAIT CES LONGS PLANS ENNUYEUX, EN HÉLICOPTÈRE, QUI SUIVAIENT LE PELOTON AVANÇANT PARESSEUSEMENT DANS LA CAMPAGNE FRANÇAISE.

ANNE, LA MÈRE DE JED, ÉTAIT ISSUE D'UNE FAMILLE DE PETITE BOURGEOISIE JUIVE. À L'ÂGE DE 25 ANS ELLE AVAIT ÉPOUSÉ JEAN-PIERRE MARTIN, ALORS JEUNE ARCHITECTE. C'ÉTAIT UN MARIAGE D'AMOUR, ET QUELQUES ANNÉES PLUS TARD NAISSAIT JED. PUIS, QUELQUES JOURS AVANT LE SEPTIÈME ANNIVERSAIRE DE SON FILS, À L'ÂGE DE 40 ANS, ELLE

SE SUICIDA. JED NE GARDAIT PRESQUE AUCUN SOUVENIR DE SA MÈRE... UN POINT, CEPENDANT, DEVAIT ÊTRE ÉCLAIRCI, ET CE FUT SON PÈRE QUI S'EN CHARGEA, UN DIMANCHE APRÈS-MIDI, ALORS QU'ILS VENAIENT DE SUIVRE LE CONTRE-LA-MONTRE DE BORDEAUX QUI N'AVAIT PAS APPORTÉ DE CHANGEMENT DÉCISIF AU CLASSEMENT GÉNÉRAL. ILS ÉTAIENT DANS LA BIBLIOTHÈQUE.

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆

PEAU
SABIEN CLEMENT, MIEKE VERSYP
288 P., ÇA ET LÀ, 30 €

Esther est une jeune artiste qui organise des séances de portrait. Rita, plus âgée, s'invente modèle nu pour l'occasion. Entre elles, une relation se noue. Un album d'une grande finesse et d'une belle invention formelle : Sabien Clement, illustratrice flamande, croque, esquisse, effleure ce duo singulier. L'intrigue imaginée par Mieke Versyp s'installe peu à peu, comme un dessin qui tout à coup prend vie. E.L.

★★★☆☆

MON AMI PIERROT
JIM BISHOP
264 P., GLÉNAT, 25 €

Une grande histoire d'amour, un récit initiatique féminin, un magicien, une sorcière, des élixirs, un balai volant. Jim Bishop plonge ses héros dans un univers qui convoque la fée Clochette et les monstres de Miyazaki, Merlin l'Enchanteur et une forêt enchantée. Mais au-delà de cette histoire qui intrigue, il y a un magnifique travail sur les couleurs : les bleus, violets, verts ou jaunes se jouent d'associations surprenantes et enchanteresses. E.L.

★★★☆☆

CRISTAL 417
MARK EACERSALL, HENRI SCALA, BORIS GOLZIO
120 P., GLÉNAT, 19,50 €

De la BD (pas trop) réaliste dessinée avec soin pour mettre en valeur un scénario policier passionnant : les premiers jours de Pauline, 25 ans, à la brigade criminelle située au (célèbre) 36 quai des Orfèvres. Une chronique du quotidien coécrite par un commissaire qui connaît la chanson : Pauline replonge dans un « cold case » et apprend sur le terrain son métier de flic. *Cristal 417* déroule un récit solide. Suspense et empathie garantis. E.L.

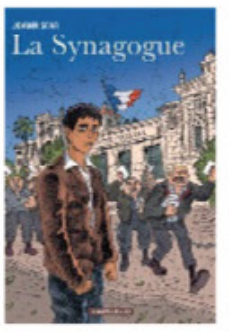
JOANN SFAR

Être et renaître

L'auteur phare de la bande dessinée française replonge dans ses souvenirs de jeunesse. Ça lui réussit : *La Synagogue* mêle avec brio plaisir du récit, témoignage d'une époque, réflexion sur l'engagement citoyen.

On ne va pas tergiverser : *La Synagogue* est le meilleur album de Joann Sfar. À celles et ceux qui lui reprochent sa trop grande productivité qui nuirait parfois à la qualité (on en est, il faut l'avouer), Sfar répond de la plus belle manière. Il se (re) place facilement dans le peloton de tête des grands auteurs de BD grâce à cette histoire qui mêle les époques, les souvenirs, les humeurs, en s'accrochant à la vie de jeune adulte de Sfar lui-même : ses années à Nice auprès de son père, héros et avocat, son rapport à la judéité et à la violence, la montée du Front national, la difficulté à trouver son chemin et à s'affranchir des injonctions de tous bords, jusqu'au regard que porte Sfar sur tous ces sujets alors qu'il est hospitalisé à domicile pour un Covid long qui le pousse vers le cimetière, et aux réflexions sur l'élaboration de cet album.

Six cases par page, trait faussement fragile, jeu de couleurs, récit fluide et commentaire du récit : c'est la marque Joann Sfar immédiatement reconnaissable. Mais il y a ici un enjeu supplémentaire qui rend cet album important : Sfar l'ancien se retourne sur le passé de Sfar le jeune, et cette mémoire parfois vacillante se nourrit de la lucidité d'aujourd'hui. Ce traitement, maîtrisé de bout en bout, dépasse le cadre de l'égotisme pour ouvrir des voies moins personnelles. Comment le passé nous a-t-il construit ? Que reste-t-il des engagements d'antan ? Faut-il se flageller d'avoir pris d'autres chemins ? Quel discours tenir aujourd'hui ? Sfar répond. Les lecteurs aussi. ■ **Éric Libiot**



★★★★★

LA SYNAGOGUE
JOANN SFAR
208 P., DARGAUD, 25,50 €

RITA SCAGLIA/DARGAUD

ARNAUD CATHRINE

Le péril jeune

Après *Romance* et *Les Nouvelles Vagues*, l'auteur achève avec *Octave* son portrait d'une génération désenchantée qui continue à espérer et à aimer dans un monde en crise.

Deux visages. Un baiser, surtout. La délicate couverture – signée de l'illustrateur Christophe Louis – du troisième et ultime tome d'Arnaud Cathrine fait figure d'une promesse. Cette trilogie commencée en 2020 avec *Romance*, suivie des *Nouvelles Vagues* en 2021 trouve avec *Octave* son épilogue (qui peut par ailleurs se lire de façon autonome). L'intrigue se résume à un trio : Marilyn et Vince ont tous les deux aimé passionnément Octave et chacun peine à se remettre de leur rupture. Ils sont toujours à Paris, désormais étudiants et confinés, tandis qu'Octave est parti à Montpellier… Mais la chorégraphie d'Arnaud Cathrine est bien plus ample. Il inscrit cette fresque dans les méandres des années 2020 et 2021 parsemées de cours en distanciel, de fins de mois difficiles et d'apéros en visio. Le roman s'ouvre par un article évoquant le suicide d'un étudiant. Lapidaire, journalistique, le papier met en scène les souffrances d'une « *jeunesse à bout* ». Il faut la force du roman pour raconter la réalité et les cinq mois précédant ce drame. La fiction emporte dans une authenticité et une sincérité qui feront vibrer le lecteur à l'unisson des personnages. L'écriture libre choisie par Arnaud Cathrine sert à merveille le propos. Posts Instagram, SMS, e-mails… jalonnent les récits à la première personne tenus pas Vince, Marilyn et enfin, Octave. Le style est vif, le ton juste, la poésie et l'humour affleurent régulièrement au détour d'une phrase. Le romancier réussit à retranscrire les aspirations bouillonnantes des années étudiantes et les premiers amours dessinés à l'aune de questionnements contemporains. Octave, Vince, Marilyn, on est si heureux de vous avoir croisés. Et on vous souhaite une belle vie. Libres d'être vous. ■

Raphaële Botte

★★★★☆
OCTAVE
ARNAUD CATHRINE
400 P., ROBERT LAFFONT/R, 17,90 € (DÈS 13 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 3 NOVEMBRE.

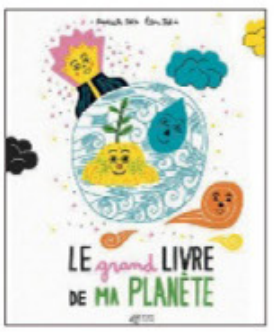
ASTRID DI CROLLALANZA/ROBERT-LAFFONT

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine littéraire

Raphaële Botte

Les pieds sur Terre

La connaissance de l'environnement et la défense de la Terre sont une affaire de transmission. Et ce dès le plus jeune âge. Pour découvrir le vivant, notre collaboratrice Raphaële Botte et l'illustratrice Élisa Géhin ont ainsi composé un bel album coloré, en grand format, pour savoir l'essentiel sur le sujet. Dérèglement climatique, pollution des sols ou de l'air, mécanismes de la photosynthèse, mais aussi pratique du compost, tri des déchets et rôle de différents animaux (ver de terre, moineau, thon rouge…) : *Le Grand Livre de ma planète* explore de manière ludique les grands principes du vivant. Qui sont aussi une affaire de gestes du quotidien. **Jean Hurtin**



LE GRAND LIVRE DE MA PLANÈTE
RAPHAËLE BOTTE
ILLUSTRÉ PAR ÉLISA GÉHIN, 96 P., THIERRY MAGNIER, 21,50 €

Sororité retrouvée

Près de vingt ans après la sortie des quatre tomes des *Quatre Sœurs* – bénéficiant de plusieurs éditions et d'une adaptation en bande dessinée –, la romancière Malika Ferdjoukh propose une nouvelle variation avec Geneviève, Bettina, Hortense, Enid et surtout la mystérieuse Charlie. Les fans de la série auront plaisir à retrouver ces personnages et leur univers mais ce *Charlie et ses Sœurs* permet aussi une lecture accessible à des plus jeunes. Ils goûteront (même sans connaître forcément la série initiale) à ces nouvelles facéties, au ton, à l'ambiance qui règne dans la Vill'Hervé, grande bicoque au bout de la falaise habitée par ces cinq orphelines. *Les Quatre Filles du docteur March* et *Orgueil et Préjugés* font toujours partie du terreau… ■ **R.B.**

★★★★☆
CHARLIE ET SES SŒURS
MALIKA FERDJOUKH, LUCIE DURBIANO
100 P., BAYARD, 12,90 €
(DÈS 8 ANS)

3 RAISONS DE RELIRE

Maurice Garçon

Un journal brut, sans retouche ni correction

Observateur très introduit dans les milieux littéraire, artistique, politique, spirite et les cabarets, l'avocat Maurice Garçon (1889-1967) voit et entend beaucoup de choses. Il a un pied à Paris, un autre à Ligugé, où il se ressource. Très pris par son travail et la vie mondaine, il jette des notes pour *« garder la fraîcheur de l'impression ».* Quand il se relit, aucun passage n'est modifié. Mieux, il analyse les failles de ses jugements, de ses emportements. C'est le protocole autobiographique qu'il s'est imposé.

Dans le secret des scandales de l'entre-deux-guerres

Mêlé à la vie du palais de justice de Paris, Maurice Garçon côtoie le personnel politique de la IIIe République déliquescente. Une conviction s'installe : les représentants politiques ne cherchent que leurs intérêts personnels. Après celui sur l'Occupation, le nouveau tome de son *Journal* livre des points de vue inédits sur les affaires de corruption politico-judiciaires comme celle de l'escroc Stavisky.

Un portraitiste cinglant

Au jeu de massacre de ses contemporains, il remporte la palme. Les avocats sont étrillés pour leur carriérisme : *« Ah, les ignobles gens que sont mes confrères ! »* Il absorbe comme une éponge le bruit du monde. Dans ses portraits et petites scènes très enlevés, il pèse et recoupe informations, coups de téléphone, confidences ou indiscrétions. De Pierre Laval à Georges Simenon, il sait démêler le vrai du faux. Un précurseur de la traque à l'infox.

Olivier Cariguel

★★★★★
JOURNAL (1912-1939)
MAURICE GARÇON
ÉDITION ÉTABLIE PAR PASCAL FOUCHÉ ET PASCALE FROMENT, 736 P., LES BELLES LETTRES/FAYARD, 35 €

SÉVERINE

Pionnière libertaire

Les articles de cette journaliste engagée, féministe et avant-gardiste sont à découvrir dans un recueil inédit.

« *C'est l'arme des gens de rien, la petite arme méprisée qui fait grande œuvre depuis que le monde est monde.* » Quelle est cette arme dont parle Séverine, première journaliste professionnelle ? L'écriture à laquelle elle a sans cesse eu recours pour livrer en une vie plus de 6 000 articles, parus dans de nombreux journaux de la fin du XIXe siècle jusqu'aux années 1920 : *Le Cri du peuple* de Jules Vallès, où elle fait ses débuts et qu'elle dirigera ensuite, *La Fronde*, au lancement duquel elle participe avec son amie Marguerite Durand, *Gil-Blas*, où elle signe « Jacqueline » pour mieux s'apostropher elle-même… *L'Insurgée* réunit quarante-cinq articles de celle qui aiguisa sa plume sur de nombreux sujets, invectivant politiciens ou autres éditorialistes dont elle fustige le dédain envers les plus pauvres. Libertaire et féministe engagée, Séverine mène de front ses combats pour l'égalité

tout en refusant de rejoindre tel ou tel mouvement, ce qui a pour but de renforcer le tranché de ses positions, de son style, aussi, qui éclate pleinement dans ses articles. Son écriture, tour à tour exaltée, moqueuse, émue, assume sans honte et remet en question au besoin… Véritable caméléon au service d'une honnêteté et d'un sens de la justice inaltérables, l'autrice discute les exécutions d'anarchistes, la colonisation, les grèves ouvrières ou les violences conjugales. ■

Eugénie Bourlet

★★★★☆
L'INSURGÉE
SÉVERINE
272 P., L'ÉCHAPPÉE, 19 €

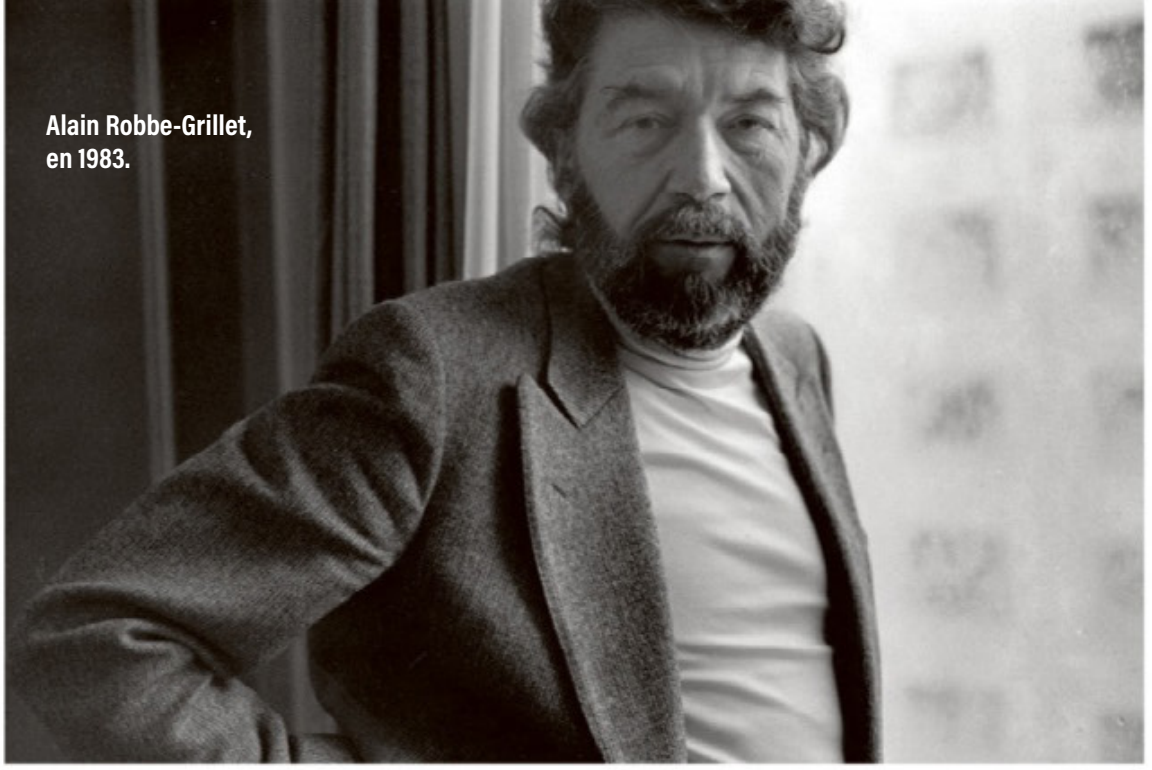
Cas critiques

Le temps n'est pas toujours l'ami des critiques qui, parfois, repèrent en avance des chefs-d'œuvre boudés par le public lors de leur parution, mais aussi passent à côté de certains futurs classiques. Prenons ainsi les mots publiés dans *Le Figaro* du 28 juin 1857 au sujet de *Madame Bovary* : *« M. Flaubert n'est pas un écrivain. Descriptions à part, son style est indécis, incorrect, vulgaire, et son école, si elle venait à prévaloir, serait l'invasion dans la langue du daguerréotype, du parler de la rue, et bientôt après du patois, sous prétexte d'exactitude et de naturel. »* Mais, à l'inverse, Sainte-Beuve, bien plus enthousiaste, considéra alors que l'auteur tenait *« la plume comme d'autres le scalpel »*. Toutes ces oppositions, dans le contexte de leur époque, sont au cœur du recueil *Chroniques !*, qui s'attache sur le cas de cinquante monstres sacrés des lettres vus par la presse, des *Fleurs du mal* au *Deuxième Sexe* en passant par *Les Misérables*, *Poil de carotte*, *Mrs Dalloway*, *Dracula* ou *Cyrano de Bergerac*. Dans ce volume illustré – supervisé par RetroNews, le site de consultation de presse en ligne de la BNF –, chaque cas est analysé sur quatre à huit pages, avec force extraits d'articles recontextualisés. De quoi rester modeste, et de constater qu'il est parfois difficile d'anticiper le verdict des années… ■

Baptiste Liger

★★★☆☆
CHRONIQUES ! 50 CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE VUS PAR LA PRESSE
COLLECTIF
240 P., FLAMMARION, 25 €

PAUL NADAR/L'ECHAPPÉE



Alain Robbe-Grillet, en 1983.

MARION KALTER/AKG-IMAGES

BENOÎT PEETERS

Robbe à découvert

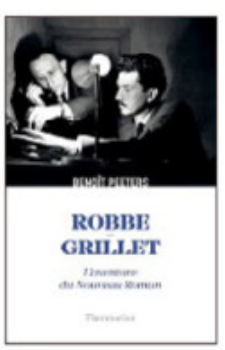
Pour le centenaire de sa naissance, le sulfureux « pape » du nouveau roman est mis à l'honneur dans un essai où l'on rencontre l'autre Alain Robbe-Grillet.

Ce *Robbe-Grillet* de Benoît Peeters ressuscite avec brio la mémoire d'un écrivain qui excita autant l'admiration que la haine. Il nous replonge aussi dans une époque passionnée de débats et de littérature durant laquelle Roland Barthes, Maurice Blanchot, Nathalie Sarraute, Michel Butor occupaient le devant de la scène. C'était aussi l'heure de gloire des éditions de Minuit. Maison engagée durant la guerre d'Algérie, comme elle l'avait été durant l'Occupation, elle vit son travail couronné de deux prix Nobel, ceux de Samuel Beckett et Claude Simon. Elle figura aussi au cœur de ce qu'on appela le nouveau roman, apparu en 1953 avec la publication des *Gommes,* roman qui consacra Robbe-Grillet comme chef de file de ce qui fut plus une réunion d'esprits en résonance qu'un mouvement littéraire organisé.

Né en août 1922, il y a donc cent ans, Alain Robbe-Grillet avait d'abord reçu une formation d'ingénieur agronome. Cet esprit scientifique, qui refusait d'endosser l'image d'un théoricien, enseigna plusieurs années la lecture de ses propres livres aux États-Unis. Il collabora avec le cinéaste Alain Resnais et réalisa lui-même des films où se mêlaient autobiographie et fantasmes érotiques. Il avait d'ailleurs initié sa femme, Jeanne de Berg de son nom de plume, au sadomasochisme. Celle-ci jouait volontiers les maîtresses de cérémonie. En 2004, Alain Robbe-Grillet était élu à l'Académie française ; mais il disparut quatre ans plus tard sans y avoir jamais siégé. Une série d'entretiens inédits avec Benoît Peeters, *Réinventer le roman* (Flammarion/Champs essais), qui paraît en même temps que la biographie, restitue la voix même de l'écrivain et nous entraîne dans les méandres de cette vie consacrée à la création.

Entre autres mérites, le livre de Benoît Peeters a celui de rendre toute sa puissance émotionnelle à un auteur généralement considéré comme froid et cérébral. On s'étonne que France Mémoire n'ait pas inscrit le centenaire de sa naissance sur la liste des commémorations nationales de 2022. Mais, au fond, c'est tant mieux. Resté sexuellement et politiquement très incorrect, Robbe-Grillet fait encore peur. Ce qui est la preuve irréfutable de son actualité. ■

Serge Sanchez



★★★★☆
ROBBE-GRILLET. L'AVENTURE DU NOUVEAU ROMAN
BENOÎT PEETERS
416 P., FLAMMARION, 22,90 €

• POÉSIE

Les vers probatoires

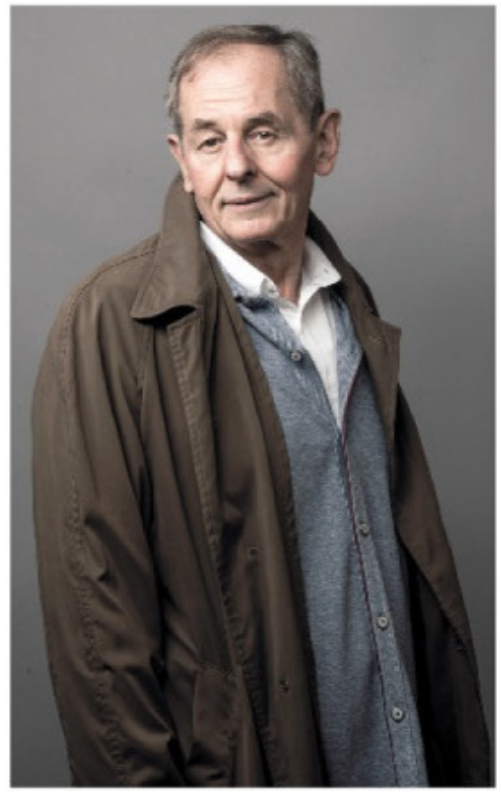
De la sévérité expéditive de la comparution immédiate, que peut dire la poésie ? C'est la question qu'a travaillée l'écrivain et historien Marius Loris Rodionoff dans cet intéressant petit recueil poético-judiciaire. Entre 2015 et 2019, le chercheur spécialiste de la guerre d'Algérie s'est assis sur les bancs de plusieurs chambres des tribunaux à Lille, Paris et Alençon. Carnet sur les genoux, il a écouté les prévenus et pris des notes sur leurs histoires : étrangers précaires, voleurs de bibelots, dealeurs en tout genre… Ces petits drames de la délinquance, Rodionoff les retranscrit dans *Objections. Scènes ordinaires de la justice* et les déploie en une série de triptyques lancinants mais cliniques : l'évocation des faits sur la page de gauche puis, à droite, des éléments biographiques qui se referment brutalement sur la sentence de condamnation. Maintien en détention provisoire. Six mois ferme. Un an de prison. Prises dans la machine compacte de la justice, les histoires qui émergent nous tendent en miroir la réalité sociale française et la criminalisation des plus faibles. En dix journées, le quotidien de l'audience donne à voir l'hétérogénéité irréconciliable des positions et des langages qui se font face non sans violence dans la salle d'audience. Un projet s'inscrit dans le digne héritage de l'œuvre du poète objectiviste américain Charles Reznikoff, qui, dans sa somme *Témoignage. Les États-Unis, 1885-1915,* transcrivait les archives de tribunaux de la fin du XIXe siècle pour raconter autrement son pays. ■

Estelle Lenartowicz

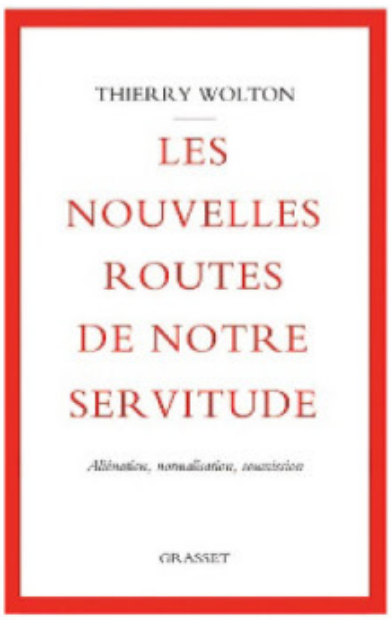
★★★☆☆
OBJECTIONS. SCÈNES ORDINAIRES DE LA JUSTICE
MARIUS LORIS RODIONOFF
168 P., AMSTERDAM, 12 €

Thierry Wolton

Les Nouvelles Routes de notre servitude



Mille fois entonnée, la complainte contre le capitalisme de surveillance et ses saints patrons – les Google, Facebook, Amazon et consorts – n'a rien d'original. L'intérêt du dernier essai du journaliste et essayiste Thierry Wolton, *Les Nouvelles Routes de notre servitude*, est précisément d'élargir le débat dans l'espoir de dessiller les yeux du lecteur sur la société de contrôle dans laquelle nous sommes déjà immergés, et que Michel Foucault avait si puissamment anticipée. Si les plateformes nous enchaînent par l'aliénation et le conformisme qu'elles suscitent, tout en pillant allègrement nos données, elles favorisent aussi l'essor d'une surveillance non moins terrifiante aux yeux de ce spécialiste du communisme : celle de l'État. Jamais les pouvoirs publics, en démocratie comme en dictature, n'avaient eu à leur disposition autant d'outils pour pister les individus tenus pour suspects : identification des internautes, croisement de données, géolocalisation, caméras… Les citoyens eux-mêmes sont invités à prêter leur concours au nom du bien commun : à Nice, la municipalité teste une application permettant à un particulier témoin d'un délit de prendre des photos de la scène et de la transmettre dans la foulée à la police. On est encore loin des cités orwelliennes à la chinoise, mais prenons garde, prévient l'auteur. Car même au doux pays de Xi Jinping, les pouvoirs publics prétendent agir pour le salut de la collectivité. Et en matière de sécurité, les techniques de surveillance disponibles finissent toujours par être utilisées. ■ **Claire Chartier**



LES NOUVELLES ROUTES DE NOTRE SERVITUDE. ALIÉNATION, NORMALISATION, SOUMISSION
THIERRY WOLTON
216 P., 19,50 €. COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

BIO EXPRESS

1951
Né à cette date, Thierry Wolton commence sa carrière comme journaliste. Il couvre le monde soviétique pour *Libération*, *Le Point* et Radio France internationale et rencontre à cette occasion les dissidents Václav Havel et Andreï Sakharov.

1986
Il révèle dans *Le KGB en France* l'existence de Farewell – de son vrai nom Vladimir Vetrov – un colonel des services secrets russes passé dans le camp occidental, qui a permis l'expulsion de dizaines d'espions soviétiques du territoire français.

2017
Il obtient le prix Jan-Michalski de littérature pour sa monumentale *Histoire mondiale du communisme* (Grasset), racontée du point de vue des États soviétiques (tome I), de celui des populations (tome II) et de celui des pays étrangers (tome III).

JF PAGA/GRASSET

ALIÉNATION

De qui, de quoi parle-t-on ?

Des 5,3 milliards d'internautes dans le monde. De 70 % de la population mondiale qui possèdent un téléphone mobile, dont 84 % des Français de plus de 12 ans et 99 % des 15-29 ans.

De 43 % des petits Français de moins de 2 ans qui utilisent l'Internet.

Des 60 % de la population mondiale actifs sur les réseaux sociaux.

Des 7 h 32 min passées en ligne chaque jour en moyenne dans le monde.

Des consultations toutes les 4 minutes d'un smartphone par son propriétaire.

Des 9 heures hebdomadaires consacrées aux jeux vidéo.

Des 34 années passées devant des écrans dans une vie, soit plus de 60 % du temps libre.

Des 347 milliards de mails échangés quotidiennement dans le monde.

Des 5 milliards d'émojis envoyés tous les jours sur l'ensemble de la planète.

Des 3,5 milliards de requêtes adressées à Google quotidiennement.

Des mille milliards de photos et de selfies pris chaque année grâce aux portables.

Du milliard d'heures de vidéos visionnées chaque jour sur YouTube.

Etc.

Ces données sont indicatives, elles méritent d'être actualisées, à la hausse toujours. Elles mesurent la place prise par les nouvelles technologies dans nos vies, ce dont nous sommes conscients : 72 % des Français estiment qu'il serait bénéfique à leur santé d'en limiter la fréquentation. L'abus de Web est-il pour autant nuisible au point de craindre l'addiction, autrement dit une envie répétée et irrépressible de faire ou de consommer quelque chose en dépit des efforts entrepris pour s'y soustraire, selon la définition qu'en donne Wikipédia, un site consulté plus de 500 millions de fois par mois ?

Selon son étymologie latine – *ad-dicere* (dire à) –, le terme d'addiction était attribué à l'origine aux esclaves privés d'indépendance et de liberté. Plus tard, sous l'appellation d'*addictus,* il désignait le redevable d'une dette impayée qui donnait le droit au créancier de réduire le débiteur en esclavage. Le mot addiction, d'origine anglaise, peut être traduit par assuétude qui, médicalement, caractérise une accoutumance de l'organisme à une substance nocive. Dans sa sonorité, assuétude ressemble à une contraction entre asservissement et servitude. Désormais, l'addiction renvoie à une impérieuse attirance pour des plaisirs, des pratiques que l'on sait dangereux pour soi, mais dont la satisfaction fait fi de la toxicité, au prix d'une perte de la liberté d'action, de la dégradation de l'état de santé.

Pour la Fédération française des télécoms, une association loi 1901 qui regroupe les opérateurs de télécommunication en France, parler d'addiction aux nouvelles technologies est un « abus de langage ». Partie prenante de l'économie numérique, ces entreprises ne sont probablement pas les meilleurs juges en la matière, un peu comme l'industrie du tabac qui a longtemps ignoré les dangers de la cigarette. Si les opérateurs ne nient pas le côté addictif des supports et des contenus en question, ils préfèrent mettre l'accent sur la volonté des utilisateurs, sur leurs capacités à prendre leurs distances, à s'autolimiter dans l'usage qu'ils en font.

Dans une étude datant d'une dizaine d'années, cette Fédération des télécoms reconnaissait que le téléphone mobile a d'abord suscité des inquiétudes en termes de civilité. Sur cet aspect, la situation n'a fait qu'empirer. Toute civilité a désormais disparu quant à l'usage du portable. L'objet est devenu roi en toutes circonstances, même dans les relations les plus intimes. Aujourd'hui, 85 % des Américains utilisent leur téléphone tout en parlant à des amis, à leur famille, par exemple. La bataille a été perdue sur ce terrain. « Endiguer ses pratiques numériques fait partie des restrictions quotidiennes que chacun s'impose pour tâcher de maintenir un équilibre de vie », espérait à l'époque l'étude en question. Sachant que l'utilisation des téléphones mobiles progresse d'environ 2 % par an dans le monde, ou encore que la fréquentation de l'Internet augmente de 8 %, et que le nombre d'heures passées sur la Toile s'accroît d'environ 4 % d'année en année, évoquer l'autodiscipline tient du *wishfull thinking.* Aucune donnée ne confirme que l'usager est prêt à faire des efforts pour réduire significativement sa fréquentation du Web, même s'il a conscience d'en être dépendant.

Parler d'addiction relève de l'erreur de diagnostic. Le mot à une connotation médicale, guère à propos. On peut mourir d'alcoolisme, d'un cancer pour avoir trop fumé, d'obésité par excès de nourriture, etc., on ne meurt pas d'avoir trop usé des outils numériques. Certes, en une vingtaine d'années, près de 400 personnes sont décédées dans le monde en prenant un selfie (accidents de la route, chutes, etc.). Plus sérieusement, il est loisible à chacun de guérir d'une addiction par volonté personnelle, par sevrage, si l'assuétude en question s'avère mortelle. L'addiction se réfère plutôt à un besoin physique, avec le numérique nous sommes davantage dans la suggestion mentale et dans la nécessité sociologique compte tenu de la place prise par les nouvelles technologies dans nos vies. Le plaisir procuré, le besoin satisfait viennent de l'usage qui en est fait hors de nous, et non en fonction d'une ingérence qui risque d'agir sur notre santé comme il ressort d'un grand nombre d'addictions. En d'autres termes, l'objet de la dépendance numérique est extérieur à •••

NOTRE PLANÈTE SOUS L'EMPRISE DU NUMÉRIQUE SERAIT-ELLE DEVENUE UN IMMENSE ASILE ?

nous, c'est l'action qu'on exerce sur et à travers l'usage que nous en faisons qui motive notre pratique – et non par ingestion –, activant notre envie d'en user, au point d'être subjugué.

Freud qualifiait de « relations d'objet » nos rapports à la réalité, aux autres, aux tâches quotidiennes, à nous-même. De plus en plus de connexion et de moins en moins d'attachement, de plus en plus d'information et de moins en moins de compréhension, de plus en plus d'individus rivés à leurs différences et de moins en moins de sujets travaillant à leur autonomie, les objets numériques nous transforment par la pratique que nous en avons : l'utilisateur devient en quelque sorte un autre lui-même, prêt à s'aventurer dans le maquis de l'Internet par besoin, utilité, jeu, plaisir. En ce sens, nous ne sommes plus vraiment maîtres de nous, mais de l'instrument numérique dont nous dépendons. Ce symptôme est connu, il s'appelle l'aliénation.

Le mot fait peur, il est assimilé en général à un dérangement de l'esprit. Le fou est dit aliéné, il est bon pour l'enfermement. Notre planète sous l'emprise du numérique serait-elle devenue un immense asile ? L'aliénation est un concept ancien qui ne se réduit pas à la folie. Il désigne également une perte de soi, au sens de libre arbitre, que cette perte soit due à un dérèglement mental interne ou à un environnement extérieur qui dépossède l'individu de son autonomie, qui impose des règles de vie, qui oblige à l'obéissance, fût-elle volontaire. Au sens large, l'aliéné est celui qui n'est plus maître de lui, quelles qu'en soient les raisons. On peut parler d'aliénation religieuse si les préceptes divins transcendent tous les comportements humains, d'aliénation politique quand la cité est régie par un pouvoir souverain omnipotent auquel il n'y a pas d'autre choix que d'obéir, d'aliénation idéologique lorsque toute pensée est soumise à des canons obligés, d'aliénation morale lorsque tabous et interdits entravent les choix personnels. En somme, l'individu aliéné est un individu dépouillé de sa vraie nature, dépossédé de son être, devenu étranger à lui-même.

Le thème de l'aliénation a connu son heure de gloire grâce à Karl Marx qui en a fait un concept central de sa critique de l'économie politique dans *Le Capital*. Selon lui, le mode de production capitaliste se caractérise par une multitude d'aliénations : dans le processus de production par rapport à la machine ; dans le fruit du travail dont le prolétaire est dépossédé au profit d'autres bénéficiaires ; socialement à cause de la concurrence imposée par le mode de production capitaliste qui isole l'individu ; par rapport à soi-même quand le prolétaire est réduit à n'être qu'une force de travail. Selon Marx, les contraintes de vie induites par la modernité capitaliste pèsent sur l'ensemble des relations, aliénant les individus aux mondes objectif, subjectif et social.

Ces réflexions demeurent-elles pertinentes à l'ère du numérique ? Les outils informatiques règlent la plupart de nos rapports, notre perception du monde se fait le plus souvent au travers d'écrans, les réseaux sociaux règlent nos relations aux autres. Intermédiaire obligé entre nous et la réalité environnante, l'informatique tend à nous en déposséder, ce qui est le propre de l'aliénation. Le caractère froid, non humain du monde numérique, où tout est calcul, pousse en ce sens. L'emprise de ces « relations d'objet » dont a parlé Freud est patente dans le cas des mobiles. Selon une étude britannique, certains possesseurs de smartphone vivent dans l'angoisse d'une panne de batterie. Dans leur cas, l'usage de l'appareil devient une nouvelle mesure du temps, dont l'objet a modifié la relation. « Battery Icons Shape Perceptions of Time and Space and Define User Identities », *Cass Bussiness School,* 13 septembre 2019.

Le portable nous tient et nous contient à la fois pour ce qu'on attend de lui et en tant que gardien de nos données. Le podomètre qui mesure nos efforts, les vibrations de l'appareil qui nous alertent, les *like* des réseaux sociaux, les récompenses des jeux vidéo, toutes ces incitations renforcent l'attachement à l'objet et à ses contenus, au point qu'il nous devient indispensable, tel un prolongement de nous-même. Le phénomène est planétaire. En octobre 2021, une panne mondiale fit disparaître des écrans les réseaux sociaux pendant quelques heures, provoquant une panique des usagers. Ce type de rapports aliénants a son propre vocabulaire, *phnubbing* pour une consultation compulsive du portable ; *doomscrolling,* qui désigne la propension à rechercher des informations anxiogènes ; *fear of missing out,* la peur de rater quelque chose, de manquer un événement en ne restant pas connecté en permanence ; *binge watching* pour qui regarde les séries jusqu'à satiété… ■

L'INFO EN PLUS

S'il s'intéresse dans son dernier essai à nos sociétés perfusées au numérique et fragilisées face au contrôle étatique, Thierry Wolton n'en délaisse pas son champ d'expertise pour autant. Depuis le début de l'invasion, la guerre en Ukraine lui fournit en effet l'occasion d'apporter régulièrement son éclairage sur le tsar du Kremlin, dont il avait déjà montré le vrai visage dans *Le KGB au pouvoir. Le système Poutine* (Buchet-Chastel). Selon lui, l'Occident a longtemps péché par complaisance envers l'autocrate russe.

Europe 1

9H-11H

CULTURE MÉDIAS

PHILIPPE VANDEL

JEUDI 3 NOVEMBRE

Que rapporte le prix Goncourt ?

EN PARTENARIAT AVEC LIRE magazine littéraire

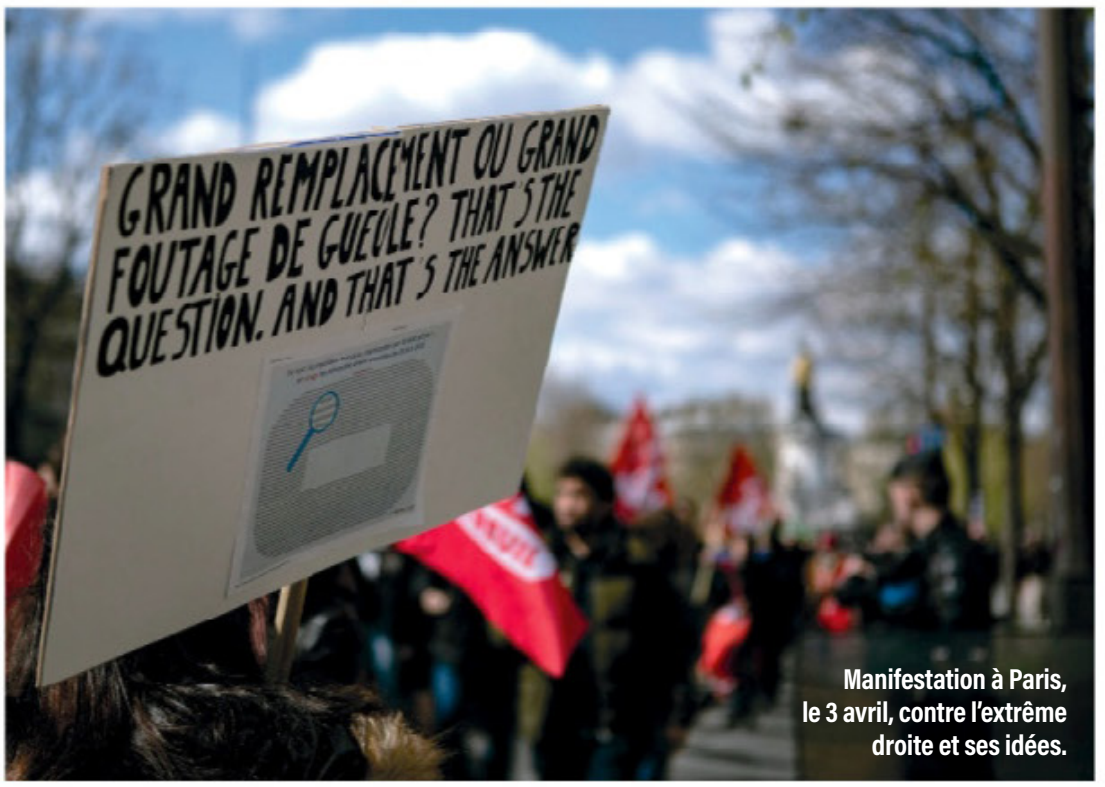
À RÉÉCOUTER EN PODCAST
SUR EUROPE1.FR

© CARA PICTURE / EUROPE 1

PIERRE ANDRÉ-TAGUIEFF

Le chasseur de mythes

Le philosophe renvoie dos à dos les partisans de la «créolisation» et du «grand remplacement», dont il dresse une généalogie érudite.



Manifestation à Paris, le 3 avril, contre l'extrême droite et ses idées.

MARK HENLEY/L'OBSERVATOIRE – NOÉMIE COISSAC/HANS LUCAS VIA AFP

Pierre-André Taguieff publie son quatrième livre de l'année, le même nombre qu'en 2021, creusant un peu plus son sillon autour des mythologies politiques : complotisme, antisémitisme, racisme, antiracisme… Cette fois, c'est au « grand remplacement », cette « *vision apocalyptique moderne* » qu'il s'attaque, en se gardant d'éviter les fièvres polémiques. Rappel des faits. Pour ses théoriciens, la réponse à la double menace d'un « *changement de peuple* », par substitution ou mélange, et d'un effacement de l'identité est l'arrêt pur et simple de l'immigration et l'expulsion des indésirables. Cette vision a une valeur d'évidence pour certains citoyens qui ne se « *sentent plus chez eux* » dans les territoires « *conquis par l'islamisme* ». Des « *micro-remplacements* » ?

Entre déni et fantasmes, rien n'est simple. Quel nom faut-il donner à la substitution des Amérindiens, Kanaks et Aborigènes d'Australie par les Européens, entre le XVIe et le XIXe siècle ? À la subversion de Neandertal par Homo sapiens ? Et si, plus qu'une « *race* » ou une religion, soulignent des anthropologues, c'était « *l'espèce humaine, qui a vocation à envahir, coloniser, détruire et remplacer* » ? Avec une telle constance, qu'elle pourrait être demain à l'origine de sa propre extinction, comme s'en alarment les « *écolo-catastrophistes* ».

DE GOBINEAU À ZEMMOUR

L'auteur resitue le « grand remplacement » dans une histoire plus courte, qui court des années 1850 à aujourd'hui, depuis la publication de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines,* de Gobineau, à Camus (Renaud) et Zemmour. À côté des portraits, plus convenus, de Barrès, Maurras et Vacher de Lapouge, il brosse avec son érudition coutumière ceux d'une série d'énergumènes des années 1930. Qu'il s'agisse de l'universitaire Georges Mauco ; du compagnon de route de Drumont, Lucien Pemjean ; du journaliste Raymond Millet ; du militant du PPF de Doriot, Jacques Saint-Germain ; du médecin hygiéniste René Martial ; de René Binet, ex-trotskyste devenu Waffen-SS…, tous valent le détour. Il n'oublie pas Céline, objet d'une fascination suspecte, et, plus près de nous, les figures de la Nouvelle Droite, du GRECE au Club de l'horloge, Guillaume Faye en tête, ou Jean Raspail et son *Camp des saints*.

> «Et si l'espèce humaine avait vocation à envahir, coloniser, détruire et remplacer?»

Si les Français figurent en bonne place, les Anglo-Saxons ne sont pas en reste, affichant une prédilection pour l'« *extinction des Blancs* », transformée en « *génocide* » chez les suprémacistes contemporains. Étrangement, des thèses se renvoient l'une à l'autre,

celle attribuant aux mulâtres des Antilles le dessein de submerger les colons blancs semblant trouver un écho chez le Martiniquais Frantz Fanon exaltant le « *remplacement* » surgissant du « *cadavre en décomposition du colon* ». Au-delà de cette généalogie, l'historien des idées renvoie dos à dos le « grand remplacement » et la « créolisation », popularisée par un autre Antillais, l'écrivain Édouard Glissant. Ces deux mythologies, l'une « *répulsive* », puisque constituée autour de menaces fantasmées, l'autre, « *attractive* », parce que supposée « *émancipatrice* », sont pourtant « *sans issue* ». La première, celle de « *l'identité pure* », met-il en garde, est vouée à prendre la voie « *d'inspiration autoritaire, voire totalitaire* » d'une homogénéisation forcée de la population. La seconde, celle du « *mélange* », peut conduire à une uniformité finale, débouchant paradoxalement sur un rejet de l'exigence d'universalité.

L'une des illusions des antiracistes est de croire qu'on mettra fin au racisme en faisant du métissage une exigence morale et une norme sociale. Même dans une société « créolisée », de nouvelles différences et hiérarchies ne manquent pas de surgir : la preuve par le Brésil.

Pierre-André Taguieff fait donc un sort aux partisans de « *l'identitarisme dogmatique* » et à ceux du « *mélangisme frénétique* ». Et ensuite, que faire ? Sans doute, faut-il rouvrir le débat sur l'immigration, car c'est finalement de cela qu'il s'agit dans les pays redoutant autant le dépeuplement et le vieillissement que la déstabilisation de la société. Mais la voie est étroite entre « *l'idéalisme cosmopolite hyper-moral* » et les « *réactions ethno-nationalistes* ». ■

Emmanuel Hecht

★★★★☆
LE GRAND REMPLACEMENT OU LA POLITIQUE DU MYTHE
PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF
336 P., L'OBSERVATOIRE, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

Histoire d'un marginal central

PIERRE NORA, qui n'a eu de cesse d'explorer la question de la mémoire, s'est à nouveau plongé dans la sienne pour nous livrer la suite de son projet autobiographique.

La lecture d'*Une étrange obstination* s'imposerait pour sa seule galerie de portraits de Foucault, Gauchet, Le Roy Ladurie… Mais c'est aussi une histoire intellectuelle que déroule Pierre Nora, dont le « *petit bureau du premier étage de la rue Sébastien Bottin devenue Gallimard* » a vu passer « *beaucoup des idées et des auteurs du siècle* ». Le bilan du créateur de la « Bibliothèque des Sciences humaines » est un quarté gagnant : 57-35-40-1 000. Soit, les années Gallimard ; celles de l'enseignement et de la recherche ; de la codirection du *Débat* ; enfin, le nombre de livres édités. Il faudrait y ajouter le chiffre 2, celui des tomes de ses Mémoires, qui, après *Jeunesse*, révèlent un authentique écrivain. La partie était pourtant loin d'être gagnée pour celui qui se voulut éditeur, historien et professeur. Et qui, faute de cocher toutes les cases, se retrouva parfois « *marginal* », mais souvent « *central* ». ■

E.H.

★★★☆☆
UNE ÉTRANGE OBSTINATION
PIERRE NORA
342 P., GALLIMARD, 21 €

AUDREY SOVIGNET - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

MARQUE-PAGE

par Marylin Maeso

Le féminisme noir en lumière

Le terme « intersectionnalité » est aujourd'hui aussi incontournable qu'inflammable au sein du débat public sur le féminisme. Cette centralité s'accompagne cependant d'une confusion durable quant à la signification de cette notion, souvent due à une ignorance de son histoire et du rôle qu'elle joue dans les études féministes. Dans son ouvrage *Réinventer le féminisme noir. Au-delà de l'intersectionnalité*, Jennifer C. Nash entreprend de combler cet angle mort en retraçant l'évolution de la place de l'intersectionnalité au sein de l'université américaine pour mieux éclairer les raisons du rapport ambivalent qu'entretient le féminisme noir vis-à-vis d'elle. Elle définit ce dernier en un sens non identitaire. Et montre que la relation d'appropriation qu'il entretient avec l'intersectionnalité, et l'accusation de colonisation et de dépossession qu'il fait peser sur le féminisme universitaire pour avoir fait de l'intersectionnalité son paradigme sont la manifestation d'un affect qu'elle appelle la *« défensive »*. Analysant cet affect, et son enracinement dans la longue histoire des violences et spoliations infligées aux femmes noires par l'université, Nash pointe son impact délétère sur le féminisme noir. Et esquisse, pour s'en libérer, le chemin d'un *« lâcher prise »*. Une lecture rigoureuse et passionnante, pour qui sait qu'on ne peut aller de l'avant tant qu'on n'a pas pris la peine de comprendre comment nous en sommes arrivés là.

★★★★☆
RÉINVENTER LE FÉMINISME NOIR. AU-DELÀ DE L'INTERSECTIONNALITÉ (BLACK FEMINISM REIMAGINED AFTER INTERSECTIONALITY)
JENNIFER C. NASH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARION CRAHEIX, 264 P., ALDEIA, 19 €

SIMONE BERTIÈRE

Femmes de pouvoir

Avec le talent qu'on lui connaît, et sa plume inspirée, la biographe fait revivre les reines qui, au XVIe siècle, purent se prévaloir d'une influence non négligeable.

Anne de Bretagne a 14 ans quand elle épouse Charles VIII. Duchesse de Bretagne, déjà mariée avec l'empereur Maximilien en premières noces, certes non consommées, elle avait connu la défaite face aux armées de son futur mari, le roi de France. Son contrat de mariage était un singulier texte diplomatique apportant la Bretagne à la France avec des clauses très formelles afin de la priver de toute chance d'indépendance. Charles avait 21 ans. Il venait aussi de rompre ses noces avec Marguerite de Bourgogne, tout juste âgée de 11 ans. Le 6 décembre 1490, les époux consommèrent gaillardement le mariage… Comment Anne pourrait-elle alors reconstruire son pouvoir, marquer son influence, entrer dans l'histoire ? En séduisant son mari et faisant des enfants bien sûr, pour assurer la postérité du couple. Et en gérant la maison royale alors que son époux à peine un an plus tard est lancé dans les guerres d'Italie.

En fait, le pouvoir des reines françaises de l'époque moderne n'était pas défini. Simone Bertière dans son ouvrage classique sur *Les Reines de France* au siècle des Valois, entre 1490 et 1594, insiste sur le contexte et le caractère pour comprendre le rôle que ces dix souveraines ont joué dans leur temps. Chacune a mis en tension le formalisme des institutions avec les logiques informelles de ses ambitions. De fait, la cour est très marquée par les coutumes et le poids des habitudes. Pourtant, tout peut changer quand une Catherine de Médicis décide qu'il en ira autrement, grâce à son énergie et aux fidélités qu'elle s'est attachées. En plein cœur des guerres de Religion, sa place est centrale, elle commande aux armées, aux chefs religieux. Remarquable Simone Bertière, dont le livre publié pour la première fois voici presque trente ans n'a pas pris une ride. ■

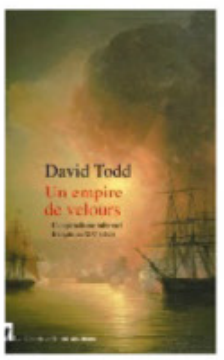
Fabrice d'Almeida

★★★★★
LES REINES DE FRANCE (T. 1). LE SIÈCLE DES VALOIS
SIMONE BERTIÈRE
780 P., PERRIN, 30 €

Colonisation discrète

Comme le montre brillamment David Todd, la France entre la Restauration et le Second Empire a pratiqué une politique colonialiste, même furtive.

L'historien doit donc sortir des lectures bien ordonnées du droit, des traités et des formes objectives d'organisation pour comprendre le passé. Le même constat est dressé par David Todd. Ce jeune professeur à Sciences-Po applique la question de l'informel au déploiement discret de l'Empire colonial français entre la Restauration et le Second Empire. Ici, ce sont des commerçants, des prélats, des voyageurs qui posent des contacts et assoient des relations inédites entre la France et tout un monde distant des frontières naturelles de la métropole. Mais pour l'heure, ni canonnière ni véritable traité. C'est par le jeu du charme et de l'intérêt que ces colonisateurs discrets opèrent avec un réel succès. *Un empire de velours* comble le mystère de l'apparente éclipse du projet d'expansion française de Louis XVIII à Napoléon III. Todd nous montre ainsi la constance de ce que l'on pourrait appeler le colonialisme furtif des élites françaises, désireuses de prendre leur part des richesses de la terre. ■ **F.D.-A**



★★★★☆
UN EMPIRE DE VELOURS. L'IMPÉRIALISME INFORMEL FRANÇAIS AU XIXe SIÈCLE (A VELVET EMPIRE. FRENCH INFORMAL IMPERIALISM IN THE NINETEENTH CENTURY)
DAVID TODD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JOSEPH FELIX, 500 P., LA DÉCOUVERTE, 24 €

L'autre passé

Dans les guerres, l'écart entre la codification du combat et la violence des actes est immense. Le détour par ce qui ne se dit pas, ne s'écrit pas, mais se fait est nécessaire. Le remarquable ouvrage sur *Les Guerres d'Italie,* sous la direction de Didier Le Fur, en est l'illustration. Des spécialistes abordent aussi bien les principales scansions de ce long conflit qui ouvre le XVIe siècle, tels la bataille de Pavie, le sac de Rome, ou la chute de Sienne… Mais ils soulignent aussi le point de vue des Empires ottoman et germanique qui participent de ce long drame. Ces guerres signent le déclin des États italiens. En somme, le livre tire de ces campagnes une lecture du passé pleinement humaine et européenne. **F.D.-A**

★★★★☆
LES GUERRES D'ITALIE. UN CONFLIT CONTEMPORAIN
DIDIER LE FUR (DIR.)
492 P., PASSÉS COMPOSÉS, 25 €

DR/PERRIN

Genèse d'un genre

Gilbert Hottois doit sa notoriété internationale à son livre *Le Signe et la Technique* (1984). Philosophe des sciences, il a réfléchi en pionnier aux questions posées par les mouvements transhumanistes et leurs utopies techno-scientifiques. Pendant son adolescence, Hottois s'était pris de passion pour les ouvrages de science-fiction et a d'ailleurs rédigé en 1981 un roman de SF, *Species technica*. Aussi a-t-il eu à cœur, à la fin de sa vie, d'entreprendre le livre sur la science-fiction qui lui paraissait nécessaire. *La Science-fiction. Une introduction historique et philosophique* est le fruit de ce projet inachevé où il fait le point sur la question difficile de la genèse du genre. Après l'apparition du terme « scientifiction » (1926) peu à peu éclipsé par « science-fiction » (1929), on a attribué à la SF des précurseurs nombreux et prestigieux : les auteurs de romans scientifiques (Mary Shelley, Jules Verne, H.G. Wells), de plus anciens qui, tels Cyrano de Bergerac, Fontenelle, avaient imaginé des voyages dans l'espace. Discuter du bien-fondé de leur annexion à la SF permet de préciser les contours du genre jusqu'à déterminer sa fonction actuelle de laboratoire imaginaire, entre utopie et dystopie, de sa philosophie sous-jacente, le trans/posthumanisme. ■ **Jean Montenot**

Retour en grâce

« *Si tout le monde vous ressemblait même de loin, il y a longtemps que la révolution serait faite* », confiait au mitan des années 1960 Monique Wittig à Nathalie Sarraute, amie chère à qui elle consacra un colloque international depuis l'Arizona trente ans plus tard. Alors que l'œuvre de Wittig fait l'objet d'un regain d'intérêt, qu'elle est étudiée, rééditée, on ignore en grande partie qui elle était. On sait son rôle fondateur au sein du MLF, sa présence lors du dépôt de gerbe à la femme du soldat inconnu, et la reprise d'un de ses articles comme manifeste. On sait, depuis sa lecture par Judith Butler, l'inspiration qu'elle est pour le mouvement queer avec ses ouvrages *Le Corps lesbien* et *La Pensée straight*. Il est pourtant impossible de la raconter en la réduisant à tel ou tel courant, tant sa trajectoire et ses expérimentations formelles récusent toute catégorisation que le langage nous donne. Émilie Notéris définit *Wittig*, le livre qu'elle lui consacre, comme un « *brouillon pour une biographie* » : dans cette enquête avec coutures apparentes, la voix de l'autrice, des proches de Wittig et de Wittig elle-même apparaissent afin d'esquisser un objet qui lui rend pleinement hommage et montre tout ensemble à quoi sa personne et son écriture ressemblaient. ■ **Eugénie Bourlet**

★★★★☆
LA SCIENCE-FICTION. UNE INTRODUCTION HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE
GILBERT HOTTOIS
148 P., VRIN, 12 €

★★★☆☆
WITTIG
ÉMILIE NOTÉRIS
176 P., LES PÉRÉGRINES/ICÔNES, 16 €

ET AUSSI

★★★★☆
L'EMPIRE DE LA DOULEUR
PATRICK RADDEN KEEFE
688 P., BELFOND, 24 €

Médecin, publicitaire, collectionneur et philanthrope, Arthur Sackler a fait fortune grâce au Valium. Un mélange des genres cultivé depuis par sa famille, propriétaires du laboratoire Purdue. Dans les années 1990, ils ont lancé l'OxyContin, antidouleur qui a déclenché la crise des opiacés responsables de 450 000 morts aux États-Unis. Le journaliste américain Patrick Radden Keefe consacre, avec *L'Empire de la douleur,* une enquête à cette dynastie qui a investi sa fortune dans les institutions culturelles les plus prestigieuses, du Met au Louvre. Se considérant toujours, avec un sens du déni confondant, comme des bienfaiteurs de l'humanité. **Jacques Braunstein**

★★★☆☆
MADAME L'AMBASSADEUR. DE PÉKIN À MOSCOU, UNE VIE DE DIPLOMATIE
SYLVIE BERMANN
352 P., TALLANDIER, 21,90 €

L'ambassadrice de France Sylvie Bermann, familière des téléspectateurs depuis la guerre en Ukraine, a occupé des postes stratégiques à des moments charnières de l'Histoire. Ainsi a-t-elle vécu de l'intérieur la longue marche de la Chine rurale post-maoïste vers la place de deuxième puissance mondiale, sous Xi Jinping. Elle a assisté au chamboulement de la Russie, de la perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev à la restauration nationaliste de Poutine. Elle a été témoin de la désunion du royaume d'outre-Manche saisi par le Brexit. À ces postes de vigie, mais aussi depuis les coulisses du Quai d'Orsay, *Madame l'ambassadeur* livre un témoignage rare sur les tribulations du système international. **Emmanuel Hecht**

CRIB-ULB - DR/LES PÉRÉGRINES

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LES NOIRS AMÉRICAINS. DE L'ESCLAVAGE À BLACK LIVES MATTER
PAP NDIAYE
288 P., TEXTO, 9 €

Spécialiste des Afro-Américains, le ministre de l'Éducation nationale déroule leur histoire au rythme des violences subies et des conquêtes arrachées, depuis la révolte de l'esclave Nat Turner, en 1831, à aujourd'hui : abolition, relative, de l'esclavage ; constitution des ghettos ; rôle du jazz et de la littérature ; émeutes des années 1960 ; Black Power ; Rosa Parks, Luther King, Obama… **Emmanuel Hecht**

★★★☆☆
DICTIONNAIRE DES CLICHÉS LITTÉRAIRES
HERVÉ LAROCHE
288 P., ARLÉA-POCHE, 10 €

Vous croyez avoir un style recherché ? Vérifiez-le avec Hervé Laroche qui traque depuis plus de vingt ans les clichés littéraires. Ces faux amis pullulent *« dans le registre de l'imprécis délibéré ».* Le meilleur moyen de s'en débarrasser consiste à faire les exercices de la nouvelle édition de son *Dictionnaire,* enrichie de cent entrées. À avoir sous la main en permanence pour ne pas tomber… dans le panneau du cliché. **Olivier Cariguel**

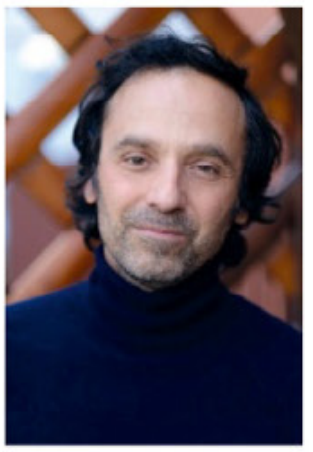
★★★★☆
L'ODYSSÉE DES GÈNES
ÉVELYNE HEYER
388 P., FLAMMARION/CHAMPS, 12 €

« L'ADN est une formidable machine à remonter le temps, puisque la molécule est en fait formée d'une mosaïque de fragments d'ADN reçus de nos ancêtres », **explique d'emblée Évelyne Heyer. *L'Odyssée des gènes* démarre à la préhistoire, puis traverse les âges et les aires géographiques, jusqu'à notre temps et le décryptage révolutionnaire de l'ADN. En lisant la biologiste, on ne peut se détacher d'un vertige : notre héritage génétique, porté en nous mais impalpable, est une bibliothèque foisonnante de récits. Et notre évolution future sera tout aussi riche.** **M.D.-B.**

THIERRY HOQUET

La marche du vivant

Professeur de philosophie des sciences, l'auteur invite à repenser la biologie, parfois terrifiante, pour lui rendre sa nature « *exploratoire et fantastique* ».



Avec *Le Nouvel Esprit biologique*, Thierry Hoquet met en lumière l'évolution des cadres théoriques d'une science aux multiples ramifications, ce qui n'a rien de surprenant compte tenu de la diversité même de son champ d'investigation : les innombrables manifestations du vivant. Dans une langue alerte au style enlevé, ce spécialiste de Buffon, de Linné et de Darwin aborde avec clarté les problèmes essentiels rencontrés par une science qui a beaucoup évolué depuis ses auteurs de prédilection. Attentif à l'évolution des discours, des métaphores et des modèles heuristiques utilisés par la biologie, il pointe, par exemple, l'importance du passage de « *l'ancienne image du fonctionnement cellulaire comme machinerie* » à « *la métaphore du courant, du fluide* », autrement dit de la « statique » à la « dynamique ». Ainsi, on peut analyser des processus interactifs tout en sachant que la conservation de l'identité de structure n'est nullement incompatible avec le renouvellement des parties constitutives. Aussi, historiquement, les perspectives sur le vivant s'articulent et se rééquilibrent sans cesse à mesure que de nouvelles théories et de nouveaux modèles font leur apparition. Il s'agit à chaque fois « *d'entendre la nouveauté sans céder à la néophilie* ». Enfin, si la découverte de la technique des ciseaux à ADN et les perspectives de manipulation du vivant ont réveillé dans la société des fantasmes de toute-puissance, cela ne fait que confirmer que « *la société* […] *dicte à la science ses objectifs* ». ■

Jean Montenot

★★★☆☆
LE NOUVEL ESPRIT BIOLOGIQUE
THIERY HOQUET
192 P., PUF/SCIENCES DANS LA CITÉ, 17 €

Vers l'infini et au-delà

ALICE THOMAS exalte notre fascination avec cette odyssée au cœur de l'Univers.

Que seraient nos bibliothèques sans une encyclopédie de l'Univers pour y trôner ? Le guide signé Alice Thomas appartient à ce type de beau livre que l'on garde précieusement, pour s'évader au fil du système solaire et au-delà, en apprenant. Du big bang à la carte d'identité de chaque planète, en voyageant jusqu'aux lointaines étoiles et nébuleuses, des textes efficaces de vulgarisation scientifique de cette *Vie secrète de l'Univers* accompagnent de magnifiques photos de la Nasa. L'émerveillement d'Alice Thomas est communicatif. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★☆☆
LA VIE SECRÈTE DE L'UNIVERS
ALICE THOMAS
240 P., LAROUSSE, 29,95 €

BÉNÉDICTE ROSCOT

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Chef-d'œuvre »

On sait généralement que le chef-d'œuvre nous vient de l'Ancien Régime. Régime économique et culturel tout à la fois, le système des communautés de métiers n'y va pas par quatre chemins : il voit en lui, très concrètement, l'œuvre nécessaire à l'admission du compagnon au rang de maître. L'innovation n'est pas rejetée a priori, mais l'excellence ici n'est pas dans la surprise. Le seul « créateur » est celui dont le nom s'écrit avec une majuscule et l'on se rappelle que ce qui est « parfait » est, tout simplement, ce qui est fait jusqu'au bout *(per-fectus)*. L'art est une technique et sa science est un métier.

Individualisme oblige, les Modernes ont eu raison de ce système, et ce n'est pas un hasard si la Révolution française l'a aboli sans tarder. Le chef-d'œuvre est resté, mais avec une religion à la place d'une corporation. Pas de culte de l'œuvre et de son auteur sans ce *nec plus ultra* qui pulvérise les limites humaines : dans le temps, le chef-d'œuvre à la moderne sera intemporel, dans l'espace, il sera universel. Grand prêtre du nouveau dogme, Victor Hugo, dans sa préface fleuve à son *William Shakespeare*, dit nettement qu'un *« chef-d'œuvre existe une fois pour toutes »* puisque aussi bien *« le relatif est dans la science, le définitif est dans l'art »*, ce qui fait que *« les chefs-d'œuvre ont un niveau, le même pour tous, l'absolu »*.

On sait aujourd'hui que ce nouveau système de valeurs a, à son tour, du plomb dans l'aile. Contre sa prétention à l'universel, on mettra en avant le caractère local de ces hiérarchies à usage interne, contre sa prétention à l'intemporel, l'évolution du « goût ». Ce qui est né mourra, ce qui fut érigé peut être abattu, ce qui monte pourrait descendre. Au final, c'est la notion même d'œuvre qui pourra se retrouver mise en crise, tout comme la notion d'auteur.

Mais on ne peut pas s'arrêter à ce constat hypercritique. Ainsi est-il patent que le processus de légitimation des arts jugés jusque-là mineurs (ce que la sociologie de la culture appelle désormais l'« artification ») continue à passer par l'intronisation de figures d'excellence, destinées à asseoir solidement l'entrée dans le club. Le prototype de cette démarche est la « politique des auteurs » de la nouvelle vague, application au champ cinématographique des schémas de canonisation des arts installés. Une avant-garde n'est pas moins patrimoniale qu'une arrière-garde. C'est peut-être même à cela qu'elle se reconnaît.

> DANS LE TEMPS, LE CHEF-D'ŒUVRE À LA MODERNE SERA INTEMPOREL, DANS L'ESPACE, IL SERA UNIVERSEL

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que la modernité reconstitue en permanence des systèmes de valeurs, pour peu qu'ils soient compatibles avec les grandes dynamiques à l'œuvre chez nos contemporains : l'individualisme, en effet, mais aussi l'hédonisme et la mondialisation. Certains observateurs ont déjà donné un nom à la résultante de ces trois axes : la tribu. L'économie de marché se satisfait très bien de la configuration tribale. La culture postmoderne de même. Le jugement de valeur s'en trouve réorganisé, mais aucunement discrédité.

Il n'est pas jusqu'au trio classique du Vrai, du Bien et du Beau qui ne se reconstitue aisément. Boris Vian a tout dit de la nouvelle modalité du premier quand, dans sa préface à *L'Écume des jours*, il a posé avec superbe qu'une fiction *« est entièrement vraie »* puisqu'elle est *« imaginée d'un bout à l'autre »*. Le regard du Bien se reconfigure, quant à lui, sous l'égide du plaisir – confiant, positif, voire abandonné. Quant au regard du Beau, notre société de tribus le traduit non par un « c'est beau », renvoyant à un ordre transcendant, mais par un « j'aime », individualisé et émotionnel, et, par là même, toujours susceptible de révision.

Peu importe alors que, suivant la formule de Duchamp, ce soit le regardeur qui fasse le regardé. Le postmoderne est à ce prix. L'essentiel est que la valeur subsiste : ce serait alors l'émotion individuelle qui ferait le chef-d'œuvre et, pour commencer, l'œuvre elle-même. On mesure le chemin parcouru depuis le Moyen Âge. ■

AUDREY SOVIGNET

Tôt ou tard ?

Le chef de l'État inaugurant le parc éolien au large de Saint-Nazaire, le 22 septembre.

STÉPHANE MAHÉ/POOL/AFP

Il est des expressions sur le passage desquelles mieux vaut ne pas se retourner, de peur d'être confondu par leur peu de logique. Et ce, quand bien même elles recevraient des autorités linguistiques un blanc-seing en bonne et due forme.

S'il n'en fallait qu'un exemple, ce serait le tour *« pas plus tard qu'hier »*. Le Petit Robert le reprend sans pincettes aucunes, avant d'en donner une définition qui, au demeurant, ne surprendra pas grand monde : « récemment ». Seuls des esprits chagrins pourraient s'étonner que la chose passât comme une lettre à la poste (un peu plus vite, même !) alors que l'œcuménique Grevisse y voit lui-même une « extension de sens abusive ».

Où le bât blesse-t-il donc ? On ne trouvera rien à redire à l'emploi de cette tournure dès lors qu'on la situe dans le futur. Si l'on écrit qu'Emmanuel Macron entend revenir sur la réforme des retraites *« pas plus tard qu'au début de l'année 2023 »*, tout va pour le mieux dans le plus logique des mondes : la locution signifie alors « dans peu de temps ». « Avant que les syndicats n'aient eu le loisir de s'organiser », si l'on tient à contextualiser davantage. Rien là qui choque ni qui attente à cette cohérence réputée bien française.

Il n'en va pas vraiment de même quand, comme c'est souvent le cas, on transpose ladite tournure dans le passé, avec le sens que lui reconnaît ci-dessus Robert. Que penser en effet, sur le seul plan de la logique, d'une phrase comme *« Le chef de l'État a apporté son soutien à l'éolien pas plus tard qu'en septembre, en allant inaugurer le parc offshore* (berk !) *de Saint-Nazaire. »* Si cela s'était fait plus tard, par exemple en octobre, c'eût été pourtant plus récent encore, non ?

À l'évidence, l'auteur de ladite phrase voulait souligner qu'il n'était pas besoin de remonter plus loin dans le temps pour situer la visite présidentielle. Le hic, c'est que, plus on remonte dans le temps et plus… tôt on se retrouve ! User de « pas plus tard que » dans un contexte de passé débouche sur un authentique contresens, de ceux qui vous font soutenir l'exact contraire de ce que vous entendiez exprimer. À rapprocher du possible et de l'*inimaginable,* de notre stupide admiration pour le benêt qui *« tire les marrons du feu »,* ou encore, record incontesté en la matière, de la précaution oratoire que nous croyons prendre en faisant précéder une révélation du pourtant vexant *« Vous n'êtes pas sans ignorer… »*. L'expression n'en est pas moins entrée dans nos mœurs langagières, et même, on l'a vu, dans les colonnes de nos dictionnaires !

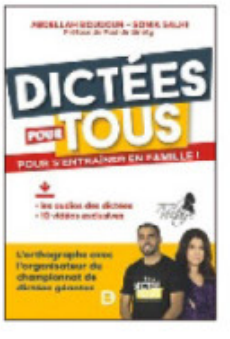
Trop tard, donc, pour imposer *tôt,* à moins que l'on ne veuille entamer une collection d'yeux écarquillés. Aux cartésiens inconditionnels, il ne reste donc plus qu'à enfouir le tour scélérat dans leur poche, leur mouchoir par-dessus… ■

Bruno Dewaele

À LIRE L'ORTHOGRAPHE AUTREMENT

A-t-on assez reproché à notre orthographe de favoriser l'élitisme ! aux dictées de Pivot de relever, plus souvent qu'à leur tour, du délit d'initié ! Aux antipodes de ces compétitions pour puristes échevelés (qui n'avaient pas, il s'en faut, que de mauvais côtés, ne demandez pas à un ancien lauréat de cracher dans la soupe), voilà que font florès des « dictées pour tous », praticables par l'ensemble de la famille, de 7 à… 99 ans – la vie s'est allongée depuis Tintin ! Des efforts conjugués d'Abdellah Boudour, l'animateur d'Argenteuil à l'origine du concept, de Sonia Salhi, la professeure de français qui rédige les textes du concours, et de la Fondation Voltaire, trop heureuse de rappeler ici qu'une maîtrise approximative de l'expression rend vulnérable, est né ce livre au sein duquel, grâce à une mise en pages astucieuse et moderne, le ludique le dispute au pédagogique. Le tout placé sous l'égide du multimédia, audios et vidéos venant compléter le dispositif. Rébarbative et traumatisante, la dictée ? Ça, c'était avant ! ■

B.D.



DICTÉES POUR TOUS POUR S'ENTRAÎNER EN FAMILLE !
ABDELLAH BOUDOUR, SONIA SALHI
160 P., DE BOECK SUPÉRIEUR, 11,90 €

➔ Le vocable du mois

Main courante

N'étaient la gravité des faits comme celle du problème de société qui s'y rattache, on serait presque tenté de s'amuser des clins d'œil que nous adresse parfois la langue : l'affaire Quatennens, qui a défrayé la chronique il y a un peu plus d'un mois, en est un nouvel exemple. Qu'une gifle se solde au bout du compte par une… main courante, avouez que, linguistiquement parlant du moins, il y aurait déjà là matière à sourire ! Mais, comme si tout cela ne suffisait pas au bonheur de l'humoriste, ce dernier pourrait s'inspirer encore de l'autre acception (peut-être plus connue) de ladite main courante pour souhaiter au député insoumis, en ces jours qui risquent de compromettre son avenir politique, de… tenir bon la rampe ! Reste à savoir ce qui lie la barre placée le long d'un escalier, pour servir d'appui, au registre qui accueille, dans un commissariat de police, les signalements de faits susceptibles d'entraîner des sanctions judiciaires, administratives ou disciplinaires. La première aurait précédé le second de quelques années seulement, dans la première moitié du XIXe siècle. S'il n'est pas interdit d'imaginer une main qui court dans les deux cas, ici sur le papier, là sur la rampe, d'aucuns voient plutôt dans ce *courant* un synonyme d'*usuel*, les faits dénoncés étant d'importance moindre que ceux qui justifient une plainte. ■ **B.D.**

Une main courante peut être déposée pour dénoncer des faits mineurs comme… la gifle.

DR – EMANUELE SCORCELLETTI/CALMANN-LÉVY

➔ Qu'est-ce qu'on écrit

Raisonner ou résonner ?

Peut-être n'aurions-nous pas osé ouvrir ce débat de peur d'avoir à ressasser des évidences si, sur le plateau d'une chaîne d'information continue (malheureusement coutumière du fait), notre attention n'avait été récemment attirée par cet improbable bandeau, lequel pesait moins son poids de cacahuètes que de distraction, voire d'inculture : « LE GOD SAVE THE KING RAISONNE À WINDSOR. » Il n'aura pas fallu moins d'une minute entière pour que cette incongruité daigne disparaître de l'écran, non que – ne rêvons pas – quelqu'un sur place se fût finalement aperçu de la bourde, mais bien plutôt parce que… l'émission prenait fin ! Que tout le monde ne sache pas forcément que l'un de ces verbes descend de *rationare*, l'autre de *resonare*, on peut évidemment le comprendre. Mais un zeste d'attention et un minimum de bon sens (inutile de convoquer ici la logique ni l'intelligence) ne devraient-ils pas suffire à repérer la présence de la *raison* dans *raisonner* ? et son absence au sein de son homonyme, une cloche (ou, comme c'est le cas ici, un air) n'en ayant nul besoin, jusqu'à plus ample informé, pour… *résonner* ? Il est décidément des cas où se tromper semblerait presque plus difficile que d'opter pour la graphie adéquate ! ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

GUILLAUME MUSSO

« No man's land »

« Il renvoie à quelque chose d'incertain et porte en lui une histoire, un climat, même un mystère. Il fait aussi référence à mon travail. Pour écrire, il faut quitter le monde réel afin d'entrer dans l'imaginaire. Stephen King dit particulièrement bien que, pour cela, il faut *"fermer la porte"*, donc traverser ce no man's land. Alors chaque matin, dix mois dans l'année, je me fraye ce chemin vers mes personnages, ce n'est pas facile. Je travaille depuis mon atelier parisien dans lequel je m'initie à ce monde. J'écoute des morceaux de musique différents et ces mélodies, comme un réflexe pavlovien, m'escortent dans ce tunnel qui sépare la réalité et la fiction. C'est un rituel qui tend vers une forme d'abnégation, de dévotion au monde romanesque et cela suppose de croire en ce lieu d'une manière ou d'une autre. L'écriture est une chose artisanale et je me trouve devant chaque roman comme devant l'Himalaya, empreint d'une excitation absolue et d'une frousse terrible. Ce no man's land est aussi un peu cela : un lieu de guerre tout en étant également celui de l'apaisement. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

*Dernier ouvrage paru : *Angélique* (Calmann-Lévy ; lire notre critique page 76)

Le mot mystère

Stéphane Bern n'a que moi à la bouche et un week-end m'est consacré chaque année, c'est dire si j'ai la cote ! Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi, et j'ai longtemps donné dans le trivial, en désignant ce qu'en argot on appelle les « bijoux de famille ». Que suis-je donc ?

Noyautage

Novembre est le pénultième mois de l'année, autrement dit l'avant-dernier, comme le souligne l'étymologie : *paene* (presque) + *ultimus* (dernier). Pourrez-vous démasquer, dans la série de mots qui suit, celui qui, à coup sûr, ne fait pas partie de la famille ?

A. pénéplaine
B. pénicilline
C. péninsule
D. pénitence
E. pénombre
F. pénurie

Hors Goncourt

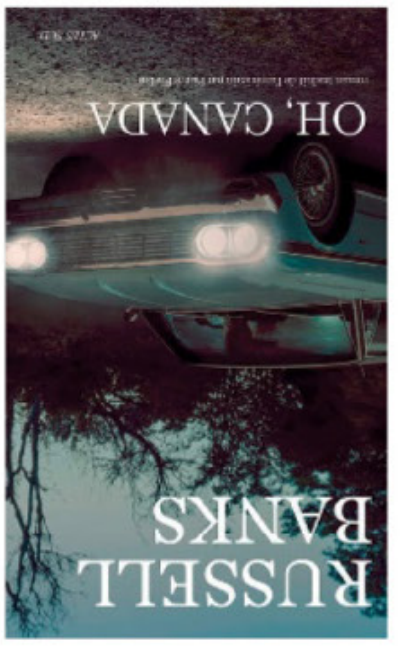
Novembre est également le mois du prix Goncourt. Parmi ces six écrivains, lequel ne se l'est jamais vu attribuer ?

A. Romain Gary
B. Julien Gracq
C. André Malraux
D. François Mauriac
E. Marcel Proust
F. Michel Tournier

Bruno Dewaele

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro d'été, cet extrait de *Oh, Canada*, de Russell Banks, dans une traduction de Pierre Furlan. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?



« Renée Jacques mesure presqu'un mètre quatre-vingt, elle a les épaules carrées et le teint très sombre avec des paumettes saillantes et des yeux écartés. Elle lui fait penser à quelqu'un qu'il a connu il y a de nombreuses années, mais il n'arrive pas à se rappeler qui. Fife aime l'éclat que jettent la peau lisse et brune de cette femme. C'est une infirmière de jour à domicile, et elle n'est pas tenue de porter un uniforme au travail, sauf si les clients l'exigent. Emma, quant elle a engagé Renée, avait bien spécifié : s'il-vous-plaît, pas d'uniforme, mon mari ne veut pas d'une infirmière en uniforme, mais Renée a quand même débarqué en tenue blanche impeccable. Au début, ça a flanqué la trouille à Fife, mais au bout de dix jours il s'y est habitué. Il est plus faible, il a l'esprit plus embrouillé – seulement par intermittences, mais de plus en plus souvent… »

SOLUTIONS

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	G	O	D	I	V	E	A	U
2	R	U	A	D	E	S	■	N
3	A	V	■	E	■	T	R	I
4	N	E	R	O	N	■	E	V
5	D	R	A	G	E	E	■	E
6	I	T	E	R	E	R	■	R
7	L	E	■	A	S	S	A	S
8	O	S	A	M	■	■	V	A
9	Q	■	C	M	■	A	I	L
10	U	N	T	E	L	■	O	I
11	E	T	E	S	I	E	N	S
12	N	E	O	■	N	P	■	M
13	T	E	N	A	C	I	T	E

Une bonne correction

Presque un (le « e » final de *presque ne* s'élide que dans le nom *presqu'île)* – **quatre-vingts** (multiplié, *vingt* n'est invariable que quand il est suivi d'un autre adjectif numéral ou quand il s'agit d'un ordinal) – **pommettes** – se **rappeler** – que **jette** (le sujet qui suit est un singulier, quand il serait flanqué de deux adjectifs) – **quand** elle (malgré la liaison en *-t-*) – **spécifié** – **s'il vous plaît** (jamais de traits d'union) – par **intermittence.**

Le mot mystère

Le **patrimoine**. Quand les dictionnaires, en effet, ne s'en feraient plus l'écho, ce mot, loin de s'appliquer aux seuls chefs-d'œuvre artistiques du genre humain, aurait à l'aube du XVIIIe siècle désigné, par plaisanterie évidemment, certaines parties de l'anatomie masculine qui ne sauraient être, elles, dévoilées au public…

Noyautage

Réponse B. *Pénéplaine, péninsule* et *pénombre* sont, clairement, à rattacher au latin *paene*. C'est un peu moins certain pour *pénitence* et *pénurie* : les gens du Robert semblent le supposer plus qu'ils ne l'affirment. Mais c'est totalement exclu pour *pénicilline*, lequel serait plutôt à rapprocher… du *pénis* ! Le penicillium, champignon microscopique qui a donné son nom au célèbre antibiotique, dérive en effet de *penicillum* (« pinceau ») et de *peniculus* (« petite queue terminée par une touffe de poils »).

Hors Goncourt

Réponse D. À noter que, si Julien Gracq a obtenu ledit prix en 1951, il l'a refusé. Quant à Romain Gary, il l'a remporté deux fois – la première en 1956, la seconde en 1975, sous le pseudonyme d'Émile Ajar. Marcel Proust, André Malraux et Michel Tournier ont été respectivement couronnés en 1919, 1933 et 1970.

• DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES par Jacques Perry-Salkow

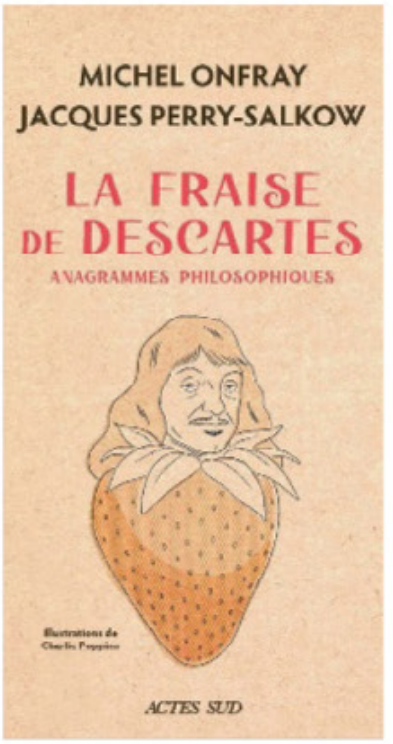
ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

L'empire sur soi
Simple sourire

Une devise, qu'est-ce ?
« Deviens ce que tu es »

La chouette de Minerve
Une méthode verticale

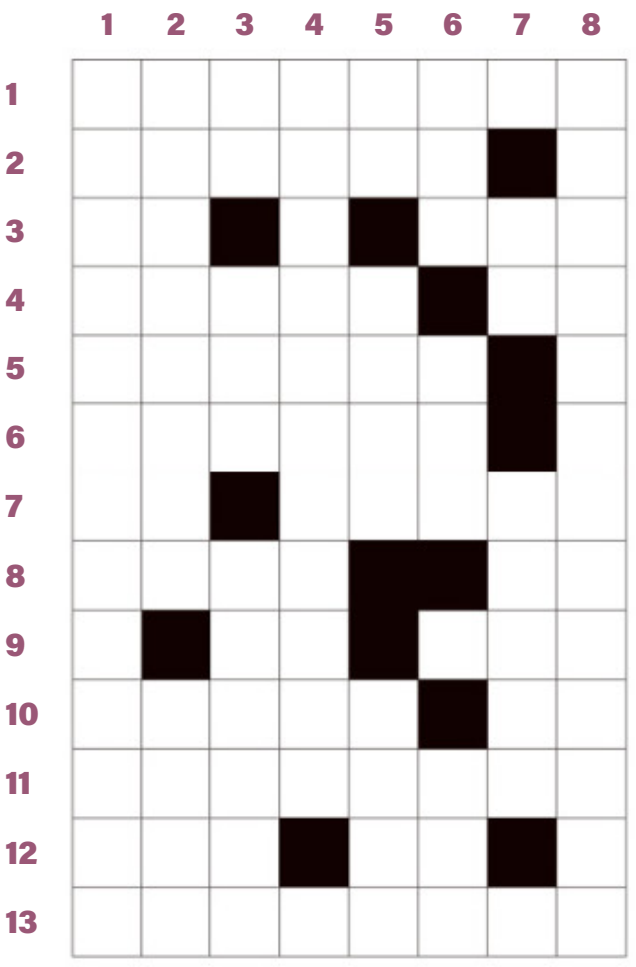
L'Origine des espèces
Le singe, ce désespoir



LA FRAISE DE DESCARTES. ANAGRAMMES PHILOSOPHIQUES
MICHEL ONFRAY, JACQUES PERRY-SALKOW
ILLUSTRATIONS DE CHARLIE POPPINS,
112 P., ACTES SUD, 14,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

La caverne de Platon
Paravent de la leçon

Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres
Cycles des règnes et des connaissances de l'ère en cours, édition initiée et documentée par Diderot et ses pairs



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Boulette appréciée. **2.** Vacheries de… poulain. **3.** Phonétiquement, salut. Occupation de choix. **4.** Se montra tout feu, tout flammes. Sur des enveloppes. **5.** Balle populaire. **6.** Répéter. **7.** Collé dos au mur. Dans le nom d'une université parisienne. **8.** En un certain sens, trouve le plaisir dans la souffrance. Convient. **9.** Romains. Est en tête dans les livres de cuisine. **10.** Personne anonyme. Au cœur de Foix. **11.** Vents saisonniers. **12.** Indique la modernité. Quartiers de Naples. **13.** Ferme persévérance.

Verticalement

1. Peu avare en hyperboles. **2.** Accueillantes. Greffe perturbée. **3.** Accord oriental. Aire mal retournée. Son indiscrétion le perdit. **4.** Font signes au Chinois. **5.** Cale. Prêtes à faire la vie. Ainsi déformé, ne pourra pas participer à la construction du bateau. **6.** Cardinal. Furent échangés contre un droit. Il refuse de s'aplatir. **7.** Note. Coucou. **8.** Selon lui, les valeurs sont indépendantes du lieu et du temps.

Plonger dans le passé pour retrouver un futur

Le prix Voix d'Afriques a récompensé *Comme une reine*, le premier roman d'Ernis, écrivaine et slameuse camerounaise de 28 ans. Rencontre avec une autrice libre et engagée.

Lauréate du prix Voix d'Afriques, Ernis a obtenu la publication de son premier roman *Comme une reine* aux éditions Lattès et une résidence à la Cité internationale des arts jusqu'au mois d'avril. Si elle vit à Douala, la trépidante capitale économique du Cameroun, l'autrice et slameuse de 28 ans n'hésite pas à rejoindre le plus souvent possible le village où elle a grandi en pays bamiléké, dans l'ouest du pays, entourée des femmes de sa famille. Reproduisant ainsi le trajet qu'effectue Noupoudem, la narratrice de *Comme une reine*, au début de son livre.

« *Demain, je retourne au village, même si j'ignore encore ce qui m'appelle, ce qui m'y attend. J'obéis à mon intuition, à cette voix qui me souffle des idées* », peut-on lire. Noupoudem a des dons de médium, comme d'autres de ses aînées. Elle se réinstalle chez sa grand-mère, visite la chefferie traditionnelle, replonge dans ses souvenirs parfois douloureux et retrouve son ami de jeunesse Kazé.

Kazé est le fils héritier du défunt roi. Quand il la demande en mariage, c'est l'occasion pour elle d'observer le décalage entre le pouvoir attribué aux femmes dans la sphère privée et leur place dans la sphère publique. « *Les hommes ne peuvent pas continuer à jouir de l'intelligence des femmes, et ces dernières ne peuvent continuer à rester dans l'ombre car elles portent la société, tout le monde le sait* », explique l'écrivaine.

RÉUNIR TRADITIONS ET MODERNITÉ

Ernis assume son « *côté subversif* » qui divise dans une société camerounaise où le silence est d'or. Ce tempérament, elle le doit à son arrière-grand-mère qui s'est installée seule tout en étant mariée. Sa mère et sa grand-mère ont tenté de faire entrer la jeune femme dans le moule. En vain. Elle est partie vivre à Yaoundé à l'âge de 17 ans, où elle a étudié la philosophie pour trouver des réponses aux questions qui la préoccupaient, et pour se réconcilier avec elle-même.

La réconciliation. Voilà un terme qui définit tout son roman qui se consacre à réunir traditions et modernité. « *Nous devons nous définir par rapport à un passé et une histoire, au risque de ne pas avoir de substance*, affirme-t-elle. *S'ouvrir au monde ne signifie pas que l'on doive se nier.* » Tandis que l'héroïne de *Comme une reine* se reconnecte aux traditions, elle songe au futur du Cameroun – ce pays marqué par la colonisation, la sanglante guerre d'indépendance (1955-1962) et, depuis 1982, la politique autoritaire et « *néocoloniale* » du président Paul Biya.

Dans une scène du roman, un préfet exproprie les terres des chefferies au profit d'une entreprise chinoise tout en exhortant le peuple camerounais à faire preuve de « *résilience* ». Un « *mot vidé de son sens* », selon l'autrice, qui lui oppose celui de « résistance ». Ernis rappelle que les femmes bamilékés ont combattu pendant la guerre d'indépendance. On les surnommait les « *chars d'assaut* ». « *Aujourd'hui, il faudrait que les Camerounais s'asseyent ensemble pour discuter du pays qu'ils veulent. Mais c'est impossible avec Paul Biya au pouvoir* », assure-t-elle.

À son retour à Douala, Ernis prévoit d'enregistrer un album de slam, de construire une scène artistique pour les jeunes talents et de reprendre les ateliers de lecture qu'elle mène auprès des enfants car « *savoir lire libère* ». Surtout, elle va « *écrire, écrire, écrire* ». Elle n'a pas tout dit dans *Comme une reine*. D'autres voix de femmes lui « *chuchotent* » à l'oreille, impatientes de pouvoir s'exprimer. ■

Gladys Marivat

COMME UNE REINE
ERNIS
240 P., JC LATTÈS, 19 €

PIERRE-RENÉ WORMS/RFI

DROIT AU BUT

DANIEL PICOULY

Les U-22 de l'outre-mer

Vous avez lu ça ? En 2022, il y aura peu d'écrivains originaires des outre-mer pour la rentrée littéraire dans l'Hexagone.

Un homme m'interpelle en me rapportant à la volée cet écho paru dans la presse, alors que je suis en chemin (et en retard probablement) vers mon stand au Livre sur la place, à Nancy : « The salon of the rentrée ».

— Qu'est-ce que vous en dites ?

Peu de chose, comme ça, *ex abrupto* : latin de survie, utile en cas d'embarras. Depuis l'éradication de France Ô (Ne pas me parler de La Disparition de France Ô : ce n'est pas du Perec cet Oulipo de chagrin. Mais que du chagrin). Depuis, donc, le stéthoscope autour du cou, je fais régulièrement de la prescription en déambulatoire. Du genre : « Vous pouvez me conseiller un jeune auteur d'outre-mer ? »

Ce sera « une ». Je parle, et avec un grand plaisir, d'Estelle Sarah-Bulle, distinguée ici même à Nancy en 2018 par le prix Stanislas du premier roman, pour *Là où les chiens aboient par la queue,* paru chez Liana Levi. Il connaît, aime vraiment, mais objecte :

— Ça fait peu, tout de même !

Je tente de faire la maille, de la belle maille, avec Raphaël Confiant *(La Muse ténébreuse de Charles Baudelaire),* Simone Schwarz-Bart, Patrick Chamoiseau *(Baudelaire Jazz)* et Dany Laferrière *(L'enfant qui regarde),* mais il renâcle.

— C'est toujours les mêmes qu'on utilise pour la diversité ! Si ça continue, elle va finir en Ehpad, la diversité. C'est vrai qu'à la télévision on mesure la visibilité de la diversité ? Comment ils font pour s'y retrouver ?

Holà ! Surtout ne pas entrer dans le débat du pacte de visibilité, ou je ne reverrai jamais mon stand.

— Et les maisons d'édition, elles font quoi pour sortir les Maryse Condé et Édouard Glissant de demain ? Vous qui aimez les deux, vous serez d'accord avec moi, la littérature et le football, c'est pareil : on ne naît pas champion ou auteur de best-seller. Il faut passer par des centres de formation, des petites et des grandes équipes, se frotter aux plateaux télé, pour se faire les crampons.

De Dany Laferrière à Mohamed Mbougar Sarr, ils sont légion à avoir fait leur « première télévision » sur France Ô la discrète, avant d'être fièrement « découverts » par les grandes émissions établies du service public. Aujourd'hui, où s'aiguiser le bec quand on est un béjaune d'outre-mer ?

— Je ne voudrais pas vous mettre en retard, mais j'ai une dernière question qui me reste en travers : où sont les U-22 de l'outre-mer ?

Les U-19 et U-20 ne sont pas des colorants, mais des joueurs de football qui ont moins de *(under)* 19 ou 20 ans. Fini les cadets et juniors d'antan. Comme pour la retraite, on nous a annualisé la jeunesse. Si je comprends bien l'analogie, les U-22 d'outre-mer seraient les autrices et auteurs originaires d'outre-mer, nés après 2000. La question m'intéresse, m'interpelle, même. Je la trouve pertinente et nécessaire pour documenter un sentiment vague et saumâtre répandu qui insinue l'idée qu'il y a là un déficit installé et non dit qu'il serait temps d'évaluer et tenter de combler.

Mais simplement l'évoquer nécessiterait une entreprise qui irait bien au-delà d'une chronique U-3000 (moins de 3 000 signes). Des autorités concernées et un magazine littéraire de bon aloi, pourraient s'emparer de cette cause, non ? Alors… Chiche ! ■

ET LES MAISONS D'ÉDITION, ELLES FONT QUOI POUR SORTIR LES MARYSE CONDÉ ET ÉDOUARD GLISSANT DE DEMAIN ?

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Combien de temps prend l'écriture d'un roman ?

2

Après des années passées à discuter avec les auteurs vivants, à collecter les confidences des disparus, je constate que personne ne donne le même temps à l'écriture. Autant que les individus, les méthodes divergent. Julien Green rédigeait une demi-page par jour, pas davantage, à l'issue d'une longue promenade matinale dans Paris. Prétendant ignorer l'histoire qu'il racontait, il la perçait à raison de quelques paragraphes quotidiens. Au terme d'une vie qui dura presque un siècle, ce goutte-à-goutte remplit tout de même cinq tomes de la Pléiade, en excluant le *Journal*.

À l'opposé, un collègue, qui nous offre un volume de science-fiction par an, a besoin de connaître son histoire. Du coup, il fabrique son roman à deux reprises, une première fois pour le découvrir, une seconde fois pour le réaliser. Quand il a accouché d'un monstre de trois cent cinquante pages, il entame la rédaction du livre. En fait, il pratique deux écritures, une de recherche, une d'accomplissement.

Un autre confrère, mon camarade à la table des Goncourt, noircit six cents pages desquelles, à la suite d'un séjour entre les mains expertes de son épouse, il en retranche parfois deux cents. Tel un peintre qui recule devant la toile couverte, il lui faut créer plus, voire trop, afin de repérer l'essentiel, l'ordre, l'harmonie, et obéir au tableau.

Une romancière de talent, féministe célèbre, occupe la journée entière à produire soit rien, soit un paragraphe, soit plusieurs pages, complètement soumise aux caprices de l'inspiration.

Une autre romancière, très lue elle aussi, mon amie depuis trois décennies, écrit tous les matins quoi qu'il arrive – guerre, panne d'électricité, comète, apocalypse nucléaire –, achevant trois fictions par an, parmi lesquelles elle choisit d'en publier une tandis qu'elle range les non-élues. Quoiqu'elle assure vouloir les faire disparaître en une concrétion à la César, je crois qu'elle charge un placard de posthumes et qu'elle demeurera une reine de la rentrée littéraire bien longtemps après sa mort…

Certains ne peuvent composer qu'un texte accompli. Ralentis par leur exigence, ils risquent de délivrer un récit qui oublie le mouvement, le dramatisme, le contraste, l'allégresse, car la perfection morcelle, l'excellence fige, le marbre ennuie. Leurs romans déroulent une succession de paragraphes merveilleux qui peinent à former un ensemble vivant, dynamique.

En revanche, d'autres écrivent d'un jet selon une sensation d'urgence. Ils s'exposent alors au défaut inverse : leur texte manque de précision, de densité, de soin.

Mon conseil : puisqu'une méthode recèle autant de vertus que de vices changez régulièrement de méthode. Bousculez vos habitudes, modifiez vos procédures. Ne laissez rien vous scléroser.

Aucun écrivain ne consacre la même durée à l'écriture d'un livre, mais tous y consacrent leur vie. Qui l'a montré mieux que Proust ? *La Recherche du temps perdu* ne narre pas la destinée d'un dilettante qui échoue à écrire, plutôt la réussite de celui qui s'y est préparé. « *Alors, moins éclatante sans doute que celle qui m'avait fait apercevoir que l'œuvre d'art était le seul moyen de retrouver le Temps perdu, une nouvelle lumière se fit en moi. Et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée ; je compris qu'ils étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur emmagasinée par moi, sans que je devinasse plus leur destination, leur survivance même, que la graine mettant en réserve tous les aliments qui nourriront la plante* […]. *Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre : une vocation.* »

Un écrivain, c'est un homme qui écrit même quand il n'écrit pas. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS DE NOVEMBRE

→ **Explorer les mondes fantastiques avec Renée Zachariou**

● Fantastique, horreur, science-fiction, fantasy… qui n'a jamais rêvé de s'échapper dans les mondes imaginaires ? Si tout est permis quand on rêve et lorsque l'on cauchemarde, entraîner le lecteur dans une autre réalité demande un peu de travail… Nous vous donnons rendez-vous le lundi 14 novembre à 18 heures.

EN PRÉSENTIEL

→ **Écrire une nouvelle Participez à l'atelier animé par Lola Sorrenti**

● Lundi 14 novembre à 18 heures au sein des locaux de la rédaction ! Vous recevrez des conseils pour soigner le début, la chute de votre texte, faire un plan.

Retrouvez tous nos autres ateliers sur : *lire.fr/collections/ateliers-ecritures*
Renseignements : *ateliers@lire.fr*

HORS-SÉRIE

« 1001 CURIOSITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE »

La langue française est bizarre, et c'est aussi pour cela qu'elle est fascinante. Vous ferez plus que jamais ce constat à la lecture de notre hors-série consacré aux « 1001 curiosités de la langue française », qui recense étymologies inattendues, mots à double sens, contrepèteries et autres déglutinations. De quoi se poser quelques questions. Ainsi, de quelle bourgade les *Trouille-Bourreaux* sont-ils les habitants ? Et les *Couchetards* ? Quels mots ne permettent pas la moindre rime ? La pie *vole*-t-elle avec son bec ou ses ailes ? Que veut dire le verbe *messeoir* ? Que signifiait le *maquillage*, au XVIIe siècle ? Amusez-vous ainsi avec cette édition spéciale, riche en anecdotes, leçons, et testez-vous avec divers quiz. Pour devenir incollable ! ■

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

CHLOÉ VOLLMER-LO/LE ROBERT

« J'ai tenté, sans succès, de m'astreindre à des horaires »

Autrice de *La Passe-miroir*, CHRISTELLE DABOS nous entraîne dans les étonnantes coulisses de la création de ses livres de fantasy. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'écrire est pour elle un acte spontané.

« *Je me jetais tête baissée dans le sillon d'un autre* », écrivez-vous dans *Et l'imagination prend feu*, à propos de votre passage par la « fanfiction ». Cette pratique d'écriture a-t-elle débloqué votre processus créatif ?

Christelle Dabos. Le déclic de l'écriture même, je l'ai eu avant cette expérience, mais c'est ce qui m'a aidée à écrire sur la longueur. Avant, je n'arrivais pas à aller au-delà des trois premières pages. La fanfiction pose les assises d'un monde préexistant, et c'est comme si l'on se glissait dans les pantoufles de quelqu'un d'autre. Il n'y a pas l'effort de la construction de l'univers, ce qui donne l'illusion qu'écrire est quelque chose de très facile, et cela peut débloquer. Mais je n'ai écrit qu'une seule fanfiction, sur le personnage de Rogue dans *Harry Potter*.

Comment vos écrits sont-ils alors devenus votre propre imaginaire de fantasy ?

C.D. Trouver ma veine est toujours en cours de processus aujourd'hui, car je suis encore très imprégnée par mes influences. C'est avec le premier tome de *La Passe-miroir* que j'ai enfin eu le sentiment de taper à l'intérieur de moi et non plus à côté.

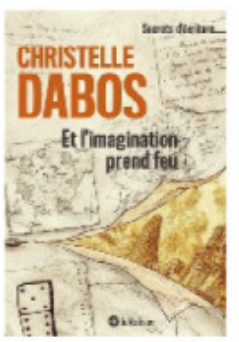
Vous affirmez n'avoir *« ni horaires ni routine particulière »* et laisser faire *« le rythme biologique de l'inspiration »*, ce qui n'est pas courant…

C.D. Je ne sais pas faire autrement ! Chez moi, l'écriture, ça ne se force pas. Pourtant, j'ai tenté de m'astreindre à des horaires, mais sans succès. Plus je tente d'agripper l'écriture, plus au contraire elle m'échappe.

Contrairement à d'autres, vous n'aimez pas *« les plans peaufinés au préalable »*. Vous laissez-vous dicter l'histoire au fil de l'écriture ?

C.D. À mes débuts, je ne faisais jamais de plan et improvisais d'une page à l'autre. Quand le premier tome de *La Passe-miroir* a été publié et que Gallimard Jeunesse m'a demandé de prévoir un synopsis pour le second tome, je me suis alors dit qu'il serait peut-être temps d'imaginer une vraie structure. Mais ça ne m'a absolument pas convenu. Quand je suis passée à l'étape de l'écriture, je ne prenais plus de plaisir du tout. Plus j'avançais et pire c'était, jusqu'au moment où j'ai été complètement bloquée. J'ai donc trouvé le bon compromis : je marque les grandes étapes du récit. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



ET L'IMAGINATION PREND FEU
CHRISTELLE DABOS
192 P., LE ROBERT/SECRETS D'ÉCRITURE, 15,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 27 OCTOBRE.

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé :
★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Marguerite Abouet, Clément Oubrerie	*Aya de Yopougon* (t.7)	Gallimard BD	56	★★★★☆
Jakuta Alikavazovic	*Faites un vœu*	L'Olivier	74	★★★★☆
Margaret Atwood	*Questions brûlantes*	Robert Laffont	69	★★★★☆
Jean-Baptiste Baronian	*Dictionnaire des écrivains gastronomes*	Flammarion	66	★★★★☆
Pierre Bayard	*Et si les Beatles n'étaient pas nés ?*	Minuit	66	★★★☆☆
Sylvie Bermann	*Madame l'ambassadeur*	Tallandier	101	★★★☆☆
Simone Bertière	*Les Reines de France*	Perrin	100	★★★★★
Jim Bishop	*Mon ami Pierrot*	Glénat	90	★★★☆☆
David Bosc	*Le Pas de la Demi-lune*	Verdier	77	★★★☆☆
Linda Boström Knausgård	*Fille d'octobre*	Grasset	84	★★★★☆
Frédéric Brunnquell	*Hommes des tempêtes*	Pocket	78	★★★☆☆
Rumena Bužarovska	*Mon cher mari*	Gallimard	83	★★★☆☆
Arnaud Cathrine	*Octave*	Robert Laffont/R	91	★★★★☆
Maxime Chattam	*La Constance du prédateur*	Albin Michel	6	★★★★☆
Sabien Clement, Mieke Versyp	*Peau*	Çà et là	90	★★★★☆
Jonathan Coe	*Le Royaume désuni*	Gallimard	80	★★★★★
Collectif	*Chroniques !*	Flammarion	92	★★★☆☆
Marc Dugain	Paysages trompeurs	Gallimard/Espionnage	78	★★★☆☆
Mark Eacersall, Henri Scala, Boris Golzio	*Cristal 417*	Glénat	90	★★★☆☆
Malika Ferdjoukh, Lucie Durbiano	*Charlie et ses sœurs*	Bayard	91	★★★☆☆
Maurice Garçon	*Journal (1912-1939)*	Les Belles Lettres/Fayard	92	★★★★★
Évelyne Heyer	*L'Odyssée des gènes*	Champs	102	★★★★☆
Thierry Hoquet	*Le Nouvel Esprit biologique*	PUF	102	★★★☆☆
Gilbert Hottois	*La Science-fiction*	Vrin	101	★★★★☆
Infernus Iohannes	*Débrouille-toi avec ton violeur*	L'Olivier	77	★★★☆☆
Shane Jones	*L'histoire de l'hiver qui ne voulait jamais finir*	La Croisée	85	★★★☆☆
Jonas Karlsson	*Le Cirque*	Actes Sud	82	★★★☆☆
Hervé Laroche	*Dictionnaire des clichés littéraires*	Arléa-Poche	102	★★★☆☆
Sergueï Lebedev	*Le Débutant*	Noir sur Blanc	81	★★★★★
Sylvie Le Bihan	*Les Sacrifiés*	Denoël	76	★★★☆☆
Xavier Le Clerc	*Un homme sans titre*	Gallimard	75	★★★★☆
Didier Le Fur (dir.)	*Les Guerres d'Italie*	Passés Composés	100	★★★★☆
Louison	*Marilyn, dernières séances*	Futuropolis	58	★★★☆☆
Bruce Machart	*Des hommes en devenir*	Gallmeister/Totem	83	★★★★☆
Emma Marsantes	*Une mère éphémère*	Verdier	77	★★★☆☆
Coco Mellors	*Cléopâtre et Frankenstein*	Anne Carrière	82	★★★★☆
Deon Meyer	*Cupidité*	Gallimard/Série Noire	79	★★★★☆
Carmen Mola	*La Bestia*	Actes Sud	79	★★★★☆
Scholastique Mukasonga	*Sister Deborah*	Gallimard	77	★★★☆☆
Guillaume Musso	*Angélique*	Calmann-Lévy	76	★★☆☆☆
Jennifer C. Nash	*Réinventer le féminisme noir*	Aldéia	99	★★★★☆
Pap Ndiaye	*Les Noirs américains*	Texto	102	★★★☆☆
Ariana Neumann	*Ombres portées*	10/18	83	★★★☆☆
Colin Niel	*Darwyne*	Rouergue Noir	79	★★★★☆
Pierre Nora	*Une étrange obstination*	Gallimard	99	★★★☆☆
Émilie Notéris	*Wittig*	Les Pérégrines/Icônes	101	★★★☆☆
Olivier Paquet	*Composite*	L'Atalante	85	★★★☆☆
Benoît Peeters	*Robbe-Grillet. L'aventure du Nouveau Roman*	Flammarion	93	★★★★☆
Patrick Radden Keefe	*L'Empire de la douleur*	Belfond	101	★★★★☆
Léonor de Récondo	*Revenir à toi*	Le Livre de Poche	78	★★★☆☆
Marius Loris Rodionoff	*Objections. Scènes ordinaires de la justice*	Amsterdam	93	★★★☆☆
Salman Rushdie	*Langages de vérité*	Actes Sud	68	★★★★☆
Séverine	*L'Insurgée*	L'Échappée	92	★★★★☆
Éric-Emmanuel Schmitt	*La Traversée des temps (t.3). Soleil sombre*	Albin Michel	38	★★★☆☆
Joann Sfar	*La Synagogue*	Dargaud	90	★★★★★
Daniel Sibony	*Shakespeare, question d'amour et de pouvoir*	Odile Jacob	33	★★★★☆
Kerwin Spire	*Monsieur Romain Gary*	Folio	78	★★★★☆
Anne-Sophie Subilia	*L'Épouse*	Zoé	76	★★★★☆
Pierre-André Taguieff	*Le Grand Remplacement ou la Politique du mythe*	L'Observatoire	98	★★★★☆
Alice Thomas	*La Vie secrète de l'univers*	Larousse	102	★★★☆☆
David Todd	*Un empire de velours*	La Découverte	100	★★★★☆
Ante Tomic	*Miracle à la combe aux Aspics*	Libretto	83	★★★★☆
Rosie Walsh	*L'Amour de ma vie*	Les Escales	82	★★★☆☆

Écoutez

CEUX QUI AIMENT DÉCRYPTER L'ACTU

DIMITRI PAVLENKO

7H - 9H

EUROPE MATIN

Europe 1

CapaPictures / Europe 1

VALÉRIE BONNETON

Reconnue au cinéma, à la télévision et au théâtre, l'actrice a écrit *Maman à moi*, la vie familiale mouvementée d'une actrice racontée par… son chien. Un décalage autobiographique émouvant et souriant. Elle nous ouvre sa bibliothèque.

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

« Il n'y avait pas beaucoup de livres chez moi mais j'ai lu toute la comtesse de Ségur. Je lisais les livres à haute voix car ils ressemblaient à des pièces de théâtre. Je jouais toutes les scènes, tous les personnages. Je me régalais. Déjà, le théâtre entrait dans ma vie. C'est aussi mon premier plaisir : lire et jouer. »

DES LIVRES QUE VOUS OFFREZ À VOS AMIS?

« Ça m'arrive souvent : un livre qui me plaît, je l'offre. Notamment *La Vie devant soi* de Romain Gary/Émile Ajar, l'un de mes auteurs préférés. C'est un grand humaniste qui dénonce ce qui lui fait horreur tout en restant drôle et plein de fantaisie. Récemment, j'ai découvert Annie Ernaux, mais avant son prix Nobel, je vous rassure. J'ai lu *Les Armoires vides* et *Les Années*. Je vais bientôt lire *La Place.* Ernaux, c'est magnifique. Elle n'a pas peur de parler de sa famille, d'elle, de son intimité. Je vais continuer. »

LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« J'ai honte… Je me dis régulièrement que je vais lire *Du côté de chez Swann* de Proust. Je n'ai lu qu'*Albertine disparue* et j'ai adoré. Je le reprends régulièrement : c'est intime, c'est intelligent, mais avec Proust, il faut être patient. C'est une forme de méditation. Malheureusement, tout va très vite. Il faut s'appliquer à prendre le temps et j'ai du mal. J'ai des scénarios et des pièces de théâtre à lire. »

VOTRE LECTURE DU MOMENT?

« Je lis *C'est le monde à l'envers* de Nicolas Vannier, dont je vais jouer l'adaptation au cinéma réalisée par Nicolas lui-même. Une histoire visionnaire sur un monde chaotique où il n'y a plus ni eau ni électricité. Heureusement, Nicolas est un optimiste. Sinon, j'ai lu *Les gens de Bilbao naissent où ils veulent* de Maria Larrea. *S'adapter* de Clara Dupont-Monod. Beaucoup aimé les deux. Je vais bientôt lire *Les Choses humaines* de Karine Tuil et *Changer l'eau des fleurs* de Valérie Perrin. J'ai mon programme pour les semaines à venir. »

MAMAN À MOI
VALÉRIE BONNETON
198 P., JC LATTÈS/ BESTIAL, 18 €

L'AUTEUR DÉCOUVERT À L'ÉCOLE?

« À l'adolescence, j'ai découvert Balzac avec *Eugénie Grandet*. Puis je l'ai beaucoup lu, mais pas l'intégral, car il y en a beaucoup. J'aimais ce que les gens n'aimaient pas : les détails, descriptions… Je reconnaissais chez lui ce que je pouvais voir autour de moi : des gens pas très glorieux. En 2021 est sorti *Eugénie Grandet* de Marc Dugain, dans lequel je joue la mère d'Eugénie. Trente-cinq ans après, je me replongeais dans cet univers. Les premières émotions sont décidément les plus fortes. »

Propos recueillis par Éric Libiot

OLIVIER ROLLER/JC LATTÈS

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

LES GRANDS CLASSIQUES DU FILM DE GUERRE DANS DE NOUVELLES COPIES RESTAURÉES

Le classique de Powell & Pressburger dans sa version intégrale remasterisée

L'adaptation du chef-d'œuvre d'Arthur Miller

NOUVELLES RESTAURATIONS HAUTE-DEFINITION INÉDITES EN FRANCE
EN COMBO BLU-RAY + DVD, DVD ET BLU-RAY SINGLE

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :

PRÉSENTATION
PAR DES SPÉCIALISTES
(LAURENT AKNIN,
JUSTIN KWEDI),
BANDES-ANNONCES D'ÉPOQUE,
JAQUETTES RÉVERSIBLES...

DATE DE SORTIE :

29 NOVEMBRE 2022

INFORMATIONS
& COMMANDES au
01 55 17 16 16
elephant1@wanadoo.fr

UNIQUEMENT EN DVD

DÉJÀ DISPONIBLES

A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU
une Question de vie ou de mort
LE HEROS D'IWO-JIMA
POUR QUI SONNE LE GLAS
LES ANGES DE L'ENFER
STANLEY KUBRICK
FEAR AND DESIRE

UNIVERSAL
A COMCAST COMPANY

ELEPHANT Classics FILMS

Images © 2022 Universal Pictures Co. Ltd. Universal 1925 Logo ™ & © Universal Studios & Pictures. All rights reserved. Le Quatrième Mur © 2022 Universal Studios. All rights reserved. Armored Car Robbery © 2022 Universal Studios. All rights reserved.

L'OR

Un plaisir infini

DANS UNE CAPSULE EN ALUMINIUM RECYCLABLE

En plus de préserver efficacement les arômes du café, l'aluminium est recyclable. C'est pourquoi L'OR s'engage à accélérer le recyclage des capsules usagées en développant leur collecte.

SCANNEZ-MOI

Découvrez si votre commune est éligible au recyclage des capsules aluminium en bacs de tri sélectif ou retrouvez les points de collecte proches de chez vous en scannant ce QR code ou en vous rendant sur www.lorespresso.com

L'OR SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE

ALLIANCE POUR LE RECYCLAGE DES CAPSULES EN ALUMINIUM

NESPRESSO FRANCE A CRÉÉ LA FILIÈRE DE RECYCLAGE. JDE FRANCE A ÉTÉ LE PREMIER ACTEUR À S'ENGAGER AUX CÔTÉS DE NESPRESSO.

JACOBS DOUWE EGBERTS FR SAS | 30 BIS, RUE DE PARADIS, 75010 PARIS, FRANCE | 810 029 413 RCS PARIS | SAS AU CAPITAL DE 16 594 157,70 EUROS.